





HISTOIRE

D E

DANNEMARC.

TOME PREMIER.



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

HISTOIRE

DE

DANNEMARC,

PAR M^r. P. H. MALLET,

Ci-devant Professeur Royal à Copenhague, Professeur
honoraire de l'Académie de Genève, Membre de
celles d'Upsal & de Lyon, de la Société des
Antiquités de Cassel & Correspondant de l'Académie
Royale des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris.

TROISIÈME ÉDITION

Revue, corrigée & considérablement augmentée.

TOME PREMIER.

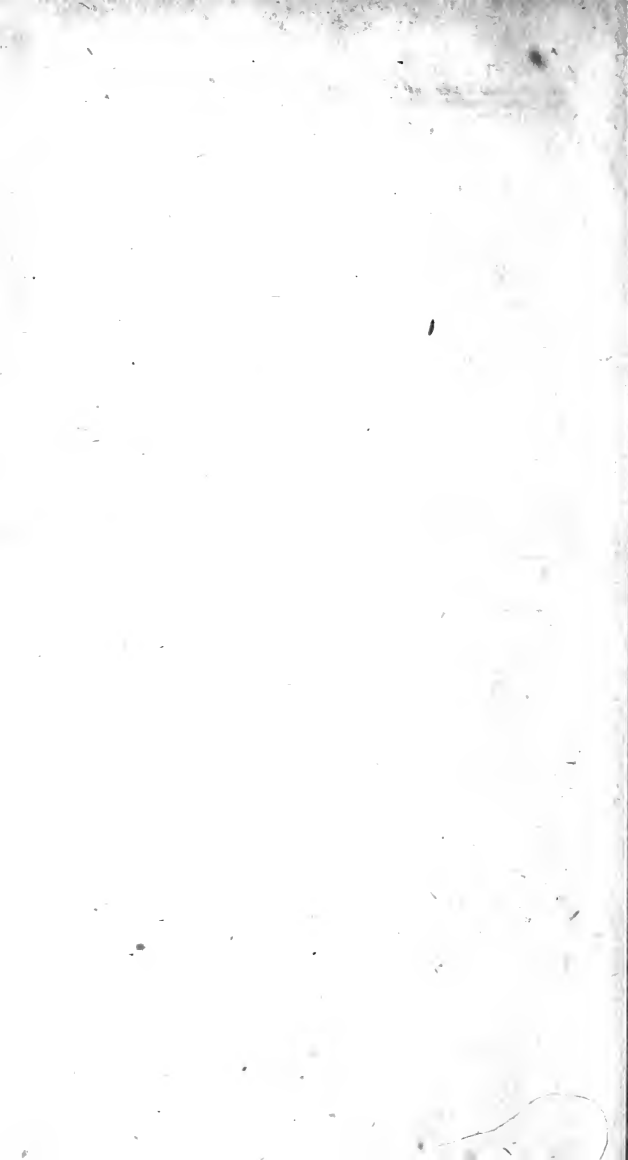


A GENEVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie,
Imprimeurs - Libraires.

Et à PARIS, chez BUISSON, Libraire,
rue des Poitevins.

MDCCLXXXVII.



A S A M A J E S T É
F R É D E R I C V,
R O I D E D A N N E M A R C
E T
D E N O R V È G E , &c. &c. &c.

S I R E ;

*Si j'ose présenter cet Ouvrage
à V. M., ma confiance
est uniquement fondée sur la
nature du Sujet que j'y traite.*

a iij

L'histoire a toujours été favorablement accueillie par les Princes éclairés & vertueux. Ils aiment cette noble franchise , cette sage liberté qui règnent dans ses récits ; ils y lisent avec plaisir ces éloges purs & désintéressés qu'elle donne aux grands hommes des âges précédens , & dont elle leur fera l'application à eux-mêmes , quand le temps l'ayant mise à l'abri de tout soupçon de crainte ou de flatterie , elle pourra les louer d'une manière véritablement digne d'eux.

Tel sera le jour, SIRE,
 où elle offrira, à l'imitation
 de l'Europe, des vertus qui
 font aujourd'hui les délices du
 Nord; où elle parlera d'un
 Prince qui, Maître d'un
 royaume dans l'âge toujours
 dangereux des passions, n'en
 connut d'autre que celle de le
 rendre florissant; qui Satisfait
 de la gloire & des plaisirs
 qu'il trouvoit dans la prospé-
 rité de ses peuples, plaça la
 magnificence dans la libéralité,
 & la grandeur dans le nombre

de ses grâces ; qui ne laissa désirer aucun encouragement aux arts , aux talens , à l'industrie ; qui fut sensible à l'amitié , & sûr d'avoir des amis ; Digne , en un mot , d'avoir place dans le petit nombre de ces hommes qui n'ont existé que pour le bonheur de leurs semblables.

Je suis avec un très-profond respect ,

S I R E ,

DE VOTRE MAJESTÉ

Le très-humble , très-soumis &
très-obéissant Serviteur ,

M A L L E T.

INTRODUCTION
A
L'HISTOIRE
DE
DANNEMARC,

*Où l'on traite de la Religion , des Loix , des
Mœurs & des Usages des anciens Danois.*



P R É F A C E.

SI l'histoire d'un Etat considérable a toujours une utilité propre & indépendante des circonstances, il faut convenir qu'il y a des temps où elle ne peut manquer d'être mieux reçue que dans d'autres. C'est ce qui arrive surtout, lorsque la curiosité se réveille de toutes parts sur ce qui concerne la nation dont elle retrace les diverses destinées. En effet, un règne illustré par tout ce qui peut le rendre cher à un peuple, & glorieux aux yeux des sages, ne sauroit attirer les regards de tout le monde, sans inspirer en même temps le désir de connoître les principaux événemens qui l'ont précédé.

Cette réflexion justifie assez le dessein de publier une nouvelle Histoire de Dannemarc, dans la langue de l'Europe la plus propre à répondre

à l'empressement des étrangers. Si je réussis dans ce dessein, j'en ferai d'autant plus flatté, que je croirai remplir à la fois les différentes vues de ma vocation, & donner une preuve de ma reconnoissance au peuple dont je suis devenu le concitoyen.

Je n'ai pas ignoré que plusieurs personnes ont exécuté depuis longtemps, soit en tout, soit en partie, le projet que mon titre annonce, & je rendrai justice à leur industrie quand il sera temps d'en parler. Mais le volume que je présente aujourd'hui au public concernant une matière que ces auteurs n'ont point approfondie, il me suffit d'exposer ici les raisons que j'ai eues de suivre dès l'entrée une route différente de la leur.

Parcourir une multitude de faits éloignés, peu circonstanciés, dont on ne sauroit pénétrer les véritables causes; voir des peuples, des prin-

ces , des conquérans & des législateurs se succéder rapidement sur la scène , sans connoître leur façon de penser , leur caractère , l'esprit qui les animoit ; c'est sans doute ne tenir que le squelette de l'histoire , c'est ne voir que des ombres muettes & errantes dans l'obscurité , au lieu de vivre & de converser avec des hommes. Dans cette persuasion je me suis toujours proposé de ne toucher au corps même de l'histoire de Dannemarc , qu'après avoir offert au lecteur un crayon des mœurs & du génie de ses premiers habitans : mais j'avois cru qu'à l'imitation de ceux qui m'ont précédé dans la même carrière , je renfermerois aisément tout ce qu'il y a de plus important à dire sur ce sujet dans un petit nombre de pages. Je ne me suis détrompé qu'en l'examinant avec une nouvelle attention ; j'ai senti alors que trop de briéveté me feroit manquer entièrement mon but.

En effet l'Histoire ne nous parle d'aucun peuple qui ait causé de plus grandes & de plus nombreuses révolutions en Europe, que les Scandina-
vies, & dont les antiquités soient en même temps plus généralement ignorées. A la vérité, si leurs diverses émigrations n'avoient été qu'un de ces torrens passagers, dont les traces & le souvenir même s'effacent bientôt, cette indifférence qu'on a témoignée pour ce qui les concernoit seroit assez justifiée par la barbarie qu'on leur a reprochée. Mais l'Europe a reçu d'eux une nouvelle forme. Tout a changé sous ces nouveaux maîtres; les gouvernemens, les loix, les mœurs, l'esprit général, en sorte que l'histoire, & surtout celle des mœurs & des opinions doit remonter nécessairement, & s'arrêter long-temps à une époque qui nous en découvre la principale source.

Mais je ne dois point m'en tenir

à cette simple assertion. Qu'on me permette de l'appuyer de quelques exemples , & pour cet effet parcourons un moment les principales vicissitudes qu'a subies cette partie du monde durant la longue suite d'âges que son histoire embrasse , afin de voir quelle part les peuples du Nord ont eue à ces révolutions. Si nous remontons aux temps les plus reculés , nous verrons d'abord sortir pas à pas des forêts de la Scythie une nation qui s'accroît & se partage sans cesse en occupant les contrées incultes qu'elle trouve devant elle. Bientôt après , ce peuple , tel qu'un arbre plein de vigueur , a déjà étendu ses longues branches sur toute l'Europe , & répandu par-tout avec lui , depuis les bords de la Mer Noire jusqu'aux extrémités de l'Espagne , de la Sicile , & de la Grèce , une religion simple & militaire comme lui , une forme de gouvernement imaginée par le

bon sens & la liberté, un esprit inquiet, indompté, prêt à s'effaroucher au seul nom de joug & de contrainte, un courage féroce nourri par une vie sauvage & vagabonde. Pendant que la douceur du climat amollit imperceptiblement la dureté de ceux qui se sont établis dans le Midi, des colonies d'Egyptiens & de Phéniciens se mêlant avec eux sur les côtes de la Grèce, & de-là se transportant à diverses reprises sur celles d'Italie, achèvent de leur enseigner à vivre dans le sein des villes, à cultiver les lettres, à faire fleurir les arts & le commerce: elles confondent avec eux leurs opinions, leurs usages & leur génie; des Etats s'y forment sur de nouveaux plans. Rome cependant s'élève, & bientôt elle envahit tout. A mesure qu'elle s'aggrandit, elle oublie ses anciennes mœurs, & fait perdre aux peuples qu'elle soumet le premier esprit

qui les avoit animés; mais il demeure inaltérable dans les pays froids de l'Europe, & s'y maintient comme l'indépendance de leurs habitans. A peine quinze ou seize siècles y apportent-ils quelque changement. Il s'y renouvelle même sans cesse, parce que durant ce long intervalle de nouveaux effaims sortis de temps en temps de l'ancienne & inépuisable patrie, s'avancent sur les traces de leurs pères vers ces mêmes contrées du Nord, & suivis à leur tour par de nouvelles troupes, ils s'entrepoussent comme les flots de la mer. Incapable de contenir plus long-temps des habitans inquiets, avides de gloire & de pillage, le Nord rejette enfin sur les Romains le poids dont il est foulé; les barrières de l'Empire mal soutenues par un peuple que la prospérité a énervé, sont forcées de tous côtés par des torrens d'armées victorieuses. Alors on voit les vainqueurs

reporter au milieu des nations vaincues , c'est-à-dire , dans le sein de la servitude & de la mollesse , cet esprit d'indépendance & d'égalité , cette hauteur d'ame , ce goût d'une vie rustique & militaire que les uns & les autres avoient puisé dans la même source , mais dont les Romains conservoient à peine de foibles restes. Des dispositions & des principes si opposés se combattent long - temps avec des forces assez égales , mais ils s'unissent enfin , se fondent ensemble , & de leur mélange naissent ces mœurs & cet esprit , qui gouvernent ensuite la plupart des Etats de l'Europe , & qui malgré les différences de climat , de Religion , & les accidens particuliers , y régnerent encore d'une manière sensible , & y portent encore plus ou moins de traces de la première & commune origine.

Il est aisé de voir par-là combien les nations du Nord ont eu d'in-

fluence sur les différentes destinées de l'Europe ; & si ses révolutions méritent d'être étudiées dans leurs causes , si le spectacle de ses institutions , de sa police , de ses usages , de ses mœurs , de ses loix , peut être un sujet de recherches utile & intéressant , il faut convenir que les antiquités du Nord , c'est-à-dire tout ce qui nous fait connoître les peuples qui l'habitoient anciennement , ne sont pas indignes d'occuper quelques momens un esprit raisonnable. Mais , afin de rendre la chose sensible par un exemple plus particulier , ne fait-on pas que c'est à ces peuples que les Etats les plus florissans & les plus célèbres doivent originairement ce qu'ils possèdent encore de liberté , ou dans leur constitution , ou du moins dans l'esprit de leur gouvernement ? Car quoique la forme du gouvernement Gothique ait été changée ou abolie presque partout , n'a-

vons-nous pas retenu , dans bien des choses , les opinions , les usages , les mœurs que ce genre de police a accoutumé de produire ? Et n'est-ce point là en effet la principale cause de ce courage , de cette aversion pour la servitude , de cet empire de l'honneur qui caractérisent en général les nations Européennes , & de cette modération , de cette familiarité , de ces égards pour l'humanité qui distinguent si heureusement nos souverains d'avec les tyrans invisibles & superbes de l'Asie ? L'immense étendue de l'Empire Romain avoit rendu sa constitution tellement despotique & militaire , plusieurs de ses princes s'étoient montrés si féroces , son sénat étoit devenu si rampant & si vil , que toute élévation dans les sentimens , toute noble vigueur sembloient pour jamais exilées des cœurs & des esprits , enforte que si l'Europe entière avoit reçu le joug de Rome , cor-

rompue comme elle , cette belle partie du monde réduite au fort ignoble des autres , n'eut pû éviter de tomber dans cette espèce de barbarie la plus incurable de toutes , qui faisant des hommes autant d'esclaves , les dégrade au point de leur ôter jusques au sentiment & au désir même d'un meilleur état. Mais la nature avoit préparé dès long-temps un remède à un si grand mal , dans cette fierté indomptée qu'elle inspire aux peuples du Nord , & c'est ainsi que l'humanité devoit être dédommée de toutes les calamités qui causèrent d'ailleurs les irruptions de ces peuples , & le renversement de l'Empire Romain.

“ La grande prérogative de la „ Scandinavie „, dit très-bien l'admirable Auteur de l'Esprit des loix ,
“ & qui doit mettre les nations qui „ l'habitent au-dessus de tous les peuples du monde , c'est qu'elles ont

„ été la ressource de la liberté de
„ l'Europe , c'est-à-dire , de presque
„ toute celle qui est parmi les hom-
„ mes. Le Goth *Jornandès* , ajoute-
„ t-il , a appelé le Nord de l'Europe
„ *la fabrique du genre humain* : je
„ l'appellerois plutôt la fabrique des
„ instrumens qui brisent les fers for-
„ gés au midi. C'est-là que se forment
„ ces nations vaillantes qui sortent
„ de leur pays pour détruire les
„ tyrans & les esclaves , & appren-
„ dre aux hommes que la nature les
„ ayant fait égaux , la raison n'a pu
„ les rendre dépendans que pour leur
„ bonheur „.

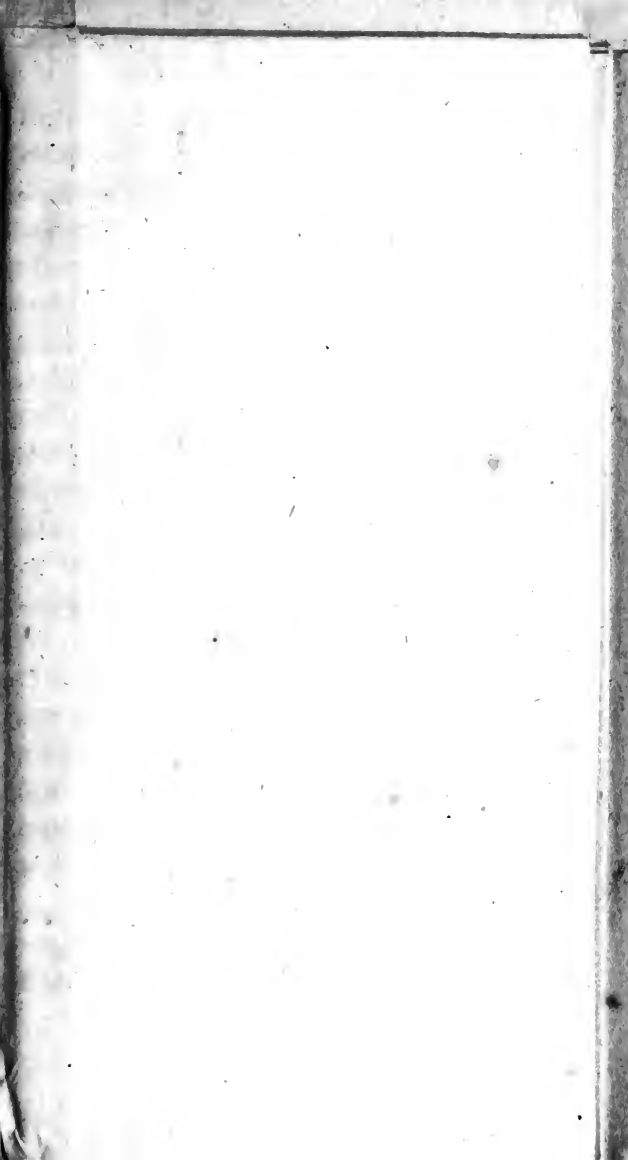
Si ces considérations sont de quel-
que poids , on me pardonnera faci-
lement d'avoir traité avec autant d'é-
tendue les antiquités de la nation
dont j'ai entrepris d'écrire l'histoire.
C'est au public éclairé à en décider ,
& à voir si j'ai conçu une juste
idée de mon sujet , ou si , par une

illusion trop ordinaire aux auteurs, je ne lui ai pas attribué plus d'importance qu'il n'en a en effet. Je ne serois pas sans crainte de ce côté-là s'il étoit toujours vrai de dire qu'on s'attache à son travail à proportion des difficultés qu'on y rencontre. Plusieurs lectures longues & rebutantes qu'il m'a fallu faire, plus d'une langue que j'ai été obligé d'apprendre, des matériaux épars, informes & souvent peu connus qu'il n'étoit pas toujours aisé de rassembler & de mettre en œuvre, tout cela ne seroit pas sans doute fort propre à me rassurer. Mais aussi j'ai rencontré quelquefois de grands secours sur ma route. Divers savans ont traité certains points des antiquités du Nord avec cette vaste érudition qui caractérisoit les études de leur siècle. Je ne puis nommer sans reconnoissance & sans éloges *Bartholin*, *Wormius*, *Stephanus*, *Arngrimus Jonas*, *Torfaeus* &c. J'ai

consulté aussi avec utilité deux savans étrangers, Mrs. *Pelloutier* & *Dalin*. Le premier dans son *Histoire des Celtes* a répandu beaucoup de jour sur la religion des premiers habitans de l'Europe. Le second a donné une nouvelle histoire de Suède où l'on trouve beaucoup de recherches intéressantes.

A la suite de cette introduction on trouvera une traduction de l'*Edda* & de quelques autres fragmens de mythologie & de poésie anciennes. Ce sont des monumens uniques & précieux à divers égards qui répandent beaucoup de jour sur les antiquités du Nord, & sur celles des autres peuples Celtes. Ils serviront de preuves & de supplément à cette introduction, & c'est cette raison aussi-bien que le conseil de quelques personnes de goût qui ont engagé à les traduire & à les joindre ici.

INTRODUCTION





INTRODUCTION

A

L'HISTOIRE

D E

DANNEMARC.

CHAPITRE PREMIER.

*Description des États qui composent la
Monarchie Danoise.*

LES divers pays qui composent la Monarchie dont j'écris l'Histoire ne sont pas du nombre de ceux dont on a communément en Europe la plus juste idée. Plusieurs causes y ont contribué. La situation de quelques-unes de ces provinces qui en fait une espèce de monde particulier que d'habiles voyageurs ont rarement occasion de visiter, le peu d'exactitude & de fidélité de ceux qui en ont

Tome I.

A

donné des relations, l'ancienneté de celles qui ont pu contenir autrefois quelques vérités, enfin la confusion & les préjugés qu'a occasionnés ce terme si vague de *Nord*; tout cela exige sans doute que je commence par mettre sous les yeux de mes lecteurs une esquisse fidelle de l'état présent de ces divers pays. Je la resserrerai ou l'étendrai à proportion de ce qu'ils auront été bien ou mal connus des nations étrangères, à l'usage desquelles cet ouvrage est principalement destiné : mais si mon pinceau ne peut rien présenter d'agréable ou de brillant, j'ose du moins promettre qu'on le trouvera partout de la plus exacte vérité.

Le Dannemarc est partagé par la nature en Isles & en Terre ferme. Entre les isles la première qui mérite notre attention est la *Sélande*. C'est là qu'est située la ville de *Copenhague* capitale de tout le royaume qui a pris son nom de son port un des meilleurs qui soient au monde : elle est assise sur les bords du *Sund*, & enferme dans son enceinte un petit bras de mer qui sépare la *Sélande* d'une petite isle nommée *Amac*. Cette ville aujourd'hui forte, riche & peuplée, n'a cessé de s'aggrandir & de s'embellir depuis qu'au milieu du quinzième siècle

elle est devenue la résidence des Rois ; mais elle doit sa plus grande splendeur aux derniers règnes , sous lesquels elle a été ornée d'un palais digne du Monarque qui l'habite , & de plusieurs édifices somptueux tant publics que particuliers.

A quelques lieues de-là , en remontant vers le Nord , ce canal qui baigne les murs de Copenhague , ferré de plus en plus par les côtes agréables de la Sélande & de la Scanie , forme enfin ce qu'on appelle proprement le détroit du *Sund* , un des plus fréquentés du monde , puisqu'il forme la principale entrée de la mer Baltique. *Elseneur* qui est situé sur son bord & défendu par la forteresse de *Cronebourg* jouit du spectacle sans cesse varié d'une multitude de vaisseaux qui entrent dans cette mer ou qui en sortent , & s'y arrêtent pour payer le tribut connu sous le nom de péage du *Sund*. Ce canal n'a dans cet endroit qu'une petite lieue de largeur , & sa beauté est encore relevée par la petite isle de *Weene* , que le séjour & les observations de *Tycho - Brnhé* ont illustrée , & qui s'élève à peu de distance de là du milieu de cet admirable bassin. Quoique le reste de la *Sélande* ne présente rien d'aussi frappant , la vue trouve

cependant partout à s'y promener avec plaisir. Ce sont de vastes plaines parsemées de collines, d'étangs, & de bois, & ornées de diverses maisons royales, de plusieurs châteaux, & d'un assez grand nombre de villes. Le terrain quoique léger & peu sablonneux produit beaucoup de grains, & il n'y manque ni de pâturages ni de bois. D'ailleurs la mer & les lacs fournissent à cette isle une pêche très-abondante qui contribue encore à rendre ce pays commerçant & fertile.

Ce dernier nom convient surtout à la *Fionie*, la seconde des isles du Danemarck pour la grandeur, & la première pour la bonté du terroir. Cette isle plus élevée que la *Sélande*, en est séparée par un bras de mer que sa largeur a fait nommer le *grand Belt*, par comparaison à un autre bras qui la sépare de la *Jutlande* & qui est appelé le *petit Belt*. Les grains, les pâturages, les fruits croissent en abondance dans cette isle dont l'aspect est des plus riants. C'est au milieu d'une vaste campagne qu'est située *Odensée* capitale de la province, & sept autres villes moins considérables ornent les côtes à des distances presque égales.

Les isles de *Lalande* & de *Falster* ne

cèdent pas en fécondité à la *Fionie* ; l'une & l'autre sont renommées pour leur froment , mais la dernière produit encore abondamment des fruits. Une multitude d'isles moins considérables , répandues autour de ces premières , produisent toutes le nécessaire à leurs habitans , & de quoi commercer avec leurs voisins ; *Langeland* est couverte de champs fertiles ; *Bornholm* , *Mæne* & *Samsø* ont d'excellens pâturages ; *Amac* s'est trouvée très-propre aux herbes potagères , & est devenue un jardin excellent entre les mains industrieuses des Flamans qu'y amena la Reine Elisabeth , sœur de Charles-quint. Si de là nous passons aux provinces de terre-ferme , nous trouverons de nouvelles raisons de nous convaincre que le Dannemarc nourrit abondamment ses habitans , & qu'il a même de quoi enrichir un peuple nombreux. La plus grande de ses provinces est la *Jutlande* , qui forme la tête de cette longue presqu'isle que l'Océan borne au couchant , le golphe nommé en Danois *Categade* au levant , & qui du côté du midi communique avec l'Allemagne. C'est de-là qu'on transporte en Norvège une partie des bleds qu'on consomme dans ce royaume. De - là sort cette grande quantité de bétail dont la Hollande &

d'autres pays se pourvoyent annuellement. C'est aussi là qu'on élève ces chevaux Danois que leur beauté fait rechercher de toute l'Europe. Si l'intérieur du pays est stérile en bien des endroits, les côtes sont extrêmement poissonneuses, & d'une ressource d'autant plus grande qu'elles se multiplient par le moyen de plusieurs longues bayes qui pénètrent tellement le pays que presque tous ses habitans peuvent y participer aux avantages de la pêche. Le golphe nommé *Limfiorde* s'étend, à peu de chose près, d'une mer à l'autre; & la pêche y est si abondante, qu'après avoir fourni aux besoins de la province, on envoie encore au-dehors plusieurs vaisseaux chargés de différentes sortes de poissons.

La nature n'a pas traité moins favorablement la *Jutlande* méridionale, ou le Duché de *Sleswig*. Quoiqu'on trouve bien des bruyères & des campagnes stériles dans l'intérieur du pays, la fertilité des côtes, sa situation avantageuse entre l'Océan & la Baltique, le nombre & la commodité de ses ports, le commerce considérable qui s'y fait, ont enrichi plusieurs de ses villes & rendu cette province agréable & florissante.

Le climat de la plupart de ces provin-

ces , si l'on excepte peut-être le nord de la *Jutlande* , est bien plus tempéré que les étrangers ne se l'imaginent. Ceux qui y ont fait quelque séjour sont les seuls qui sachent à quel point il est rare d'y éprouver des froids longs & rigoureux. Il suffit pour en comprendre la cause de se rappeler l'observation générale que les pays maritimes & peu élevés sont enveloppés d'une atmosphère de vapeurs qui s'élèvent sans cesse de la mer , & émoussent l'âpreté du froid. Quand les détroits & les golphes qui environnent les isles viennent à geler dans des hivers rigoureux , c'est bien moins par les glaçons qui s'y forment , que par ceux que les vents y poussent des mers du Nord. La belle saison commence ordinairement avec le mois de Mai , & ne finit pas avant Octobre , & pendant ce temps-là la beauté d'une campagne parée de la plus agréable verdure , la fraîcheur , la clarté des nuits , & la facilité de la navigation peuvent faire oublier les langueurs que l'hiver apporte aux affaires & aux amusemens.

Si la plupart des voyageurs ont décrit le Dannemarc avec peu d'équité , la Norvège a été encore moins épargnée. Il y a eu beaucoup d'écrivains assez ignorans pour la confondre avec la Laponie , &

faire de ses habitans & de leurs mœurs des descriptions qui conviennent à peine aux sauvages de ce pays là. L'idée qu'on a communément du climat de ce royaume n'est pas non plus toujours fort juste. Il est vrai que dans une étendue de plus de 13 degrés du Sud au Nord la température de l'air ne sauroit être la même ; ainsi les parties les plus septentrionales de ce royaume, celles qui regardent l'Orient, & que les montagnes ne défendent pas des vents du Nord, sont en effet exposées à des hivers rigoureux ; mais presque toute cette longue côte que la mer borde au couchant, & qui fait une partie si considérable de la Norvège, jouit ordinairement d'un air assez tempéré au milieu même de l'hiver. Ce ne sont point des lieux désolés où l'hiver ait fixé son empire, & régne éternellement parmi des monceaux de glaces & de neige, comme l'ignorance l'a souvent fait dire de la Norvège aux voyageurs, & la commodité de la rime aux poètes. Il est rare qu'un froid bien vif y continue quinze jours ou trois semaines de suite ; il pleut fréquemment à Bergue au milieu de l'hiver, & les ports de Hambourg, de Lubeck, d'Amsterdam sont dix fois fermés par les glaces, pendant que celui de cette ville le sera à peine une

seule ; on estime que cela n'arrive tout au plus que deux ou trois fois dans un siècle. Les vapeurs qui s'élèvent de l'Océan adoucissent sans cesse la rigueur du froid , & ce n'est que sur les côtes d'*Islande* , de *Finmarck* & de *Grønlande* que l'on trouve ces glaçons flottans dont les voyageurs ont fait tant de bruit.

Le plus grand inconvénient de cette vaste contrée est donc sans contredit l'inégalité du terrain , les rochers & les pierres dont elle est presque couverte , & les hautes montagnes qui la traversent en différens sens , & en rendent inculte une grande partie. On recueille cependant des grains dans quelques provinces , comme dans les *Oplandes* , le *Ryfolke* , *Jederen* ; celles qui en manquent en tirent avec facilité de la *Jutlande* , ou des isles Danoises par le moyen de la navigation. Divers produits propres à ce pays compensent abondamment ce désavantage.

On n'a pu ignorer en Europe qu'une grande partie du goudron , des mâts , des planches & des bois de différentes sortes que l'on y employe , venoit de Norvège. Cet objet seul suffiroit pour assurer un état aisé aux habitans de l'intérieur & de la partie orientale du pays. La côte occidentale n'a pas une ressource moins riche

ni moins sûre. C'est une pêche d'une abondance prodigieuse. La *morue*, le *saumon* & surtout le *harang* ne sont nulle part en plus grande quantité. Les Norvégiens en pourvoyent une partie de l'Europe, & cette branche si féconde de commerce s'étend tous les jours davantage par les soins d'un sage gouvernement. Enfin les montagnes mêmes de ce pays, si stériles au premier coup-d'œil, renferment souvent de grandes richesses dans leur sein. Il y en a qui sont toutes entières d'un beau marbre que le luxe de toutes les villes de l'Europe ne sauroit épuiser. On trouve dans d'autres du jaspe, du crystal, & quelques pierres précieuses, quelques mines d'or jusqu'ici peu riches, deux mines d'argent assez abondantes, beaucoup de cuivre, mais surtout une si grande quantité de fer que ce seul article fait entrer dans ce royaume des sommes presque égales au produit de la vente des bois.

A l'extrémité de ce royaume, & à celle de l'Europe, habite un peuple bien différent de ses voisins, soit pour la langue, soit pour la façon de vivre, soit pour la figure du corps. Ce peuple connu sous le nom de *Lapons* & de *Finois* n'occupe pas seulement la partie septen-

trionale de la Norvège , mais encore de vastes pays en Russie & en Suède. Ce sont des hommes grossiers & sauvages , mais non pas barbares , si ce mot doit désigner des hommes méchans & cruels. Ceux qui habitent les bords de la mer s'entretiennent de la pêche & du commerce qu'ils font de petites barques qu'ils construisent & vendent en Norvège ; les autres errent çà & là dans les montagnes sans demeure fixe , & subsistent par le moyen de la chasse , de leurs pelleteries & de leurs rennes. Ceux d'entr'eux qui sont voisins des Norvégiens ont embrassé le christianisme , & se sont un peu civilisés par le commerce qu'ils ont eu avec eux ; les autres vivent encore ignorés , trop pauvres pour mériter d'être inquiétés par les autres nations de l'Europe , n'en connoissant pas eux-mêmes le nom , préservés par un affreux climat des maux souvent plus affreux qui empoisonnent notre opulence & nos délices , n'ayant pour religion que quelques idées confuses d'un être invisible & redoutable , & pour culte que quelques pratiques superstitieuses , aucune loi , rarement des magistrats , mais de l'humanité , une douceur naturelle , & beaucoup de penchant à l'hospitalité. Tel étoit déjà leur état

du temps de *Tacite*, si du moins c'est de ce peuple qu'il a voulu parler quand il dit. « Rien de plus sauvage, que la vie » des Finnois (*Fenni*); leur indigence » est extrême, ils n'ont ni chevaux, ni » armes, ni maisons; l'herbe est leur » nourriture, des peaux leurs vêtemens, » la terre leur lit; toute leur ressource est » dans leurs flèches armées d'os au lieu » de fer; leurs femmes chassent avec » eux. Une cabane de feuilles est l'asile » de leurs enfans contre les injures de » l'air & les bêtes féroces; c'est là que » se rassemblent les jeunes gens & les » vieillards. Ils préfèrent cette vie à la » pénible culture des champs, à l'esclavage laborieux de nos maisons, à ce » cercle de soucis & de craintes où la » fortune nous fait tourner sans cesse. A » l'abri des hommes, à l'abri des Dieux, » ils ont obtenu ce rare avantage de ne » pas même former des desirs. »

Je ne dois pas séparer l'*Islande* de la Norvège. Cette isle, la plus considérable de l'Europe après la Grande Bretagne, est environnée d'une partie de la mer du Nord qu'il a plu aux géographes d'appeler l'Océan Deucalédonien; sa longueur de l'est à l'ouest est d'environ 120 milles de Dannemarc (de 12 au degré) &

la plus grande largeur peut être de 50 des mêmes milles. La nature elle-même a fait le partage de ce pays. (1) Deux longues chaînes de montagnes vont du milieu de la côte occidentale en s'élevant continuellement jusqu'au centre du pays, d'où deux nouvelles chaînes moins considérables s'abaissant vers les côtes du nord & du midi partagent ainsi avec les premières tout le pays en quatre *quartiers* qui ont pris leur nom des quatre plages du monde vers lesquels ils sont tournés.

L'Islande entière ne doit être regardée que comme une vaste montagne coupée par des vallées longues & profondes, cachant dans son sein des amas de minéraux, de matières vitrifiées & bitumineuses, & s'élevant de tous côtés du sein de la mer en forme d'un cône court & écrasé. Les tremblemens de terre, les volcans ont désolé de tout temps cette isle malheureuse. Le *Hecla*, le seul de ces volcans dont le nom soit connu en Europe, paroît aujourd'hui éteint, mais les principes de feu cachés dans les cavités de cette isle s'échappent souvent par d'autres endroits. Il y eu déjà dans ce siècle plu-

(1) *Egerb. Olai Enarrat. Histor. de Isl. p. 18. §. 6.*

fleurs éruptions aussi imprévues qu'effrayantes. Du sein de ces énormes glaces on a vu récemment s'élever des torrens de fumée, de feu & des matières fondues ou calcinées qui répandoient au loin la désolation dans les campagnes voisines, tandis qu'elles remplissoient l'air de nuages épais & d'un mugissement affreux causés par la fonte extraordinaire de tant de neiges & de glaces. On est frappé presque partout en voyageant dans ce pays par des images pareilles de bouleversemens. On y voit d'énormes monceaux de rochers brisés & tranchans, quelquefois poreux & à demi calcinés, ou noircis, & portant les traces des ravages du feu. Les fentes & les creux de ces rochers ne sont remplis que de ces ruines effrayantes & stériles; mais dans les vallées que les montagnes forment entr'elles, & qui sont dispersées çà & là dans tout le pays, on trouve des prairies vastes & agréables, où la nature qui mêle toujours quelque douceur à nos maux, laisse un séjour supportable aux hommes, & une nourriture abondante au bétail.

Je dois dire encore un mot d'un autre pays du Nord dépendant du royaume de Norvège aussi-bien que l'Islande, mais plus vaste, plus inconnu & plus

fauvage. Je veux parler de la *Grænland* (1), vaste contrée qu'on ne peut nommer encore ni isle ni continent. Elle s'étend depuis le 60^{me}. degré jusques au 80^{me}. On n'a pas pénétré plus avant. Sur ce que nous en avons pu savoir de plus certain, ce pays mal connu des Géographes va toujours en s'élargissant depuis sa pointe méridionale nommée le cap *Farewel*, soit à l'Ouest, soit surtout à l'Est. La côte de l'Est n'est éloignée en certains endroits que de 40 milles de l'Islande; mais les glaces qui la bordent, ou d'autres causes inconnues la font passer pour inaccessible aujourd'hui. Cependant c'est sur cette côte que s'établirent principalement les Norvégiens qui y fondèrent autrefois une colonie, comme on le dira dans la suite, colonie maintenant ou détruite, ou seulement négligée & privée de communication avec le reste du monde. A l'égard de la côte de l'Ouest, la seule que les nations de l'Europe fré-

(1) Il n'y a aucune raison pour nommer ce pays en françois *Grænland*, comme le font quelques voyageurs. Tous les pays, sans exception, dont le nom est formé du mot *Land*, ou *pays*, & il y en a beaucoup sans doute, sont terminés en françois par celui de *Lande*, *Hollande*, *Irlande*, *Courlande*, *Finlande*, *Islande*, &c.

quentent à présent, elle n'est connue que jusques vers le 70^{me}. degré. Il est très-probable que plus au Nord elle touche au continent de l'Amérique. Cependant personne n'a pu encore trouver le fond de la baye ou du détroit de *Davis*. Les sauvages que les Danois ont trouvés sur cette côte, quoiqu'assez semblables de figure aux *Lapons*, parlent une langue totalement différente de la leur. Leur taille est courte & ramassée, leur visage large & d'une couleur tannée, leurs lèvres épaisses, leurs cheveux noirs & grossiers. Ils sont robustes, phlegmatiques, indifférens pour les choses nouvelles, stupides quand il ne s'agit pas de celles qui les intéressent de près. Leurs enfans ont paru cependant susceptibles des mêmes enseignemens que ceux des Européens. Ils vivent sans loix & sans supérieurs, mais avec beaucoup d'union & de tranquillité. Ils ne sont ni querelleurs ni méchans, ni guerriers; ils craignent beaucoup ceux qui le sont, & ménagent les Européens par ce motif. Ils ne volent que les étrangers, & le larcin, les coups, les meurtres sont d'ailleurs presque inconnus entr'eux. Ils sont chastes avant le mariage & aiment tendrement leurs enfans. Leur mal-propreté.

est si grande qu'elle rend leur hospitalité presque inutile aux Européens , & leur simplicité n'a pu les préserver d'avoir des prêtres qui se donnent pour des enchanteurs & qui sont d'insignes fripons. Du reste toute leur religion se borne à croire à certains génies bienfaisans & malfaisans , & à un pays des ames dont au fond ils ne se soucient guères.

CHAPITRE II.

Des premiers habitans du Dannemarc , & en particulier des Cimbres.

IL est inutile de rechercher l'époque où le Dannemarc a commencé d'être habité. Elle remonte sans doute à des temps où l'Europe entière étoit encore plongée dans l'ignorance & la barbarie. Si nous connoissons l'histoire de ces premiers siècles , ces deux mots renfermeroient sans doute presque tout ce qu'il faudroit en dire. Nous verrions aussi probablement que ces premiers Danois étoient comme tous les Germains des Colonies de Scythes qui se répandoient à différentes reprises dans les pays situés à l'Occident. La conformité du nom peut faire croire

que les Scythes *Cimmériens* dont les anciens placent la patrie au Nord du Pont-Euxin, furent ceux qui envoyèrent les premières peuplades en Dannemarc, & que c'est d'eux que les *Cimbres* tenoient le nom qu'ils ont porté si long-temps avant que de prendre celui de Danois. Mais quelle que soit leur origine, ce que nous savons avec certitude c'est qu'ils occupoient long-temps avant la naissance de N. S. la *Chersonèse*, ou *Presqu'isle Cimbrique*, & qui comprenoit vraisemblablement la *Jutlande*, le *Sleswig*, & peut-être le *Holfstein* & quelques contrées voisines. Les anciens les ont toujours regardés comme faisant partie des Germains, & ils ne les en ont jamais distingués dans les descriptions qu'ils nous ont laissées de leurs mœurs & de leurs usages. Les annales des peuples du Nord, du moins celles qui méritent quelque créance, nous font encore ici d'un moindre secours. Elles ne connoissent point les *Cimbres*; & tout ce qui regarde ces premiers habitans du Dannemarc nous seroit sans doute entièrement inconnu, si la fameuse expédition qu'ils firent en Italie n'avoit attiré pour quelque temps sur eux l'attention d'un peuple qui avoit l'avantage d'avoir des historiens. C'est

un rayon de lumière qui vient éclairer un moment des siècles d'obscurité ; profitons-en pour démêler, s'il se peut, quelque trait du caractère de ces peuples.

L'histoire Romaine (1) nous apprend que sous le consulat de *Cæcilius Metellus* & de *Papirius Carbo*, l'an de Rome 640, la République étoit agitée par des dissensions intestines qui menaçoient déjà sa liberté, lorsque les mouvemens des divers partis furent tout-à-coup suspendus par le bruit d'une irruption des barbares. Plus de trois cent mille combattans, les uns *Cimbres*, les autres *Teutons*, les premiers sortis de la Presqu'isle *Cimbrique*, les autres des isles voisines, auxquels se joignirent ensuite les *Ambrons* & les *Tigurins* peuple de l'Helvétie, avoient abandonné leur patrie pour chercher un climat plus favorisé du ciel, du butin & de la gloire. Ils attaquèrent & fournirent d'abord les peuples qui se trouvoient sur leur passage, & comme rien ne leur résistoit, ils résolurent de pousser plus loin leurs conquêtes. Les Gaules furent inondées de ce torrent dont le cours fut long-temps marqué par les plus horribles

(1) Voyez Plutarch. in Mario. Tit. Liv. epit. l. 63. 65. Vell. Paterc. l. 2. c. 8. Florus. l. 3 c. 3.

ravages. L'effroi les précédoit partout, & quand on eut appris à Rome qu'ils se dispoſoient à paſſer en Italie, la conſternation y fut générale. Le Sénat envoya *Papirius Carbo* pour garder le paſſage des Alpes, regardant comme un aſſez grand bonheur de préſerver l'Italie de ces hôtes formidables. Mais ils choiſirent une autre route, & s'étant arrêtés long-temps ſur les bords du Danube, le peuple Romain reprit courage, & condamnant ſes premières frayeurs, envoya dire d'un ton menaçant aux Cimbres qu'ils ſe donnaſſent bien de garde d'inquiéter les Noriciens leurs alliés. En même temps les Cimbres apprenant qu'une armée Romaine approchoit, & reſpectant la renommée de la république, envoyèrent des Ambaſſadeurs au conſul *Papirius*, « pour ſ'excuser ſur ce que
 » venant du fond du Nord ils n'avoient
 » pu ſavoir que les Noriciens étoient
 » alliés des Romains; ajoutant qu'ils
 » ſavoient ſeulement, que c'eſt une loi
 » reçue parmi toutes les nations, que
 » tout appartient au vainqueur : Que les
 » Romains eux-mêmes n'avoient pas d'au-
 » tre droit ſur la plupart des pays qu'ils
 » poſſédoient que celui qui ſ'acquiert
 » l'épée à la main : Qu'ils avoient d'ail-

» leurs beaucoup de vénération pour les
» Romains , à cause de leur vertu & de
» leur bravoure , & qu'en cette considé-
» ration , quoiqu'ils ne redoutassent per-
» sonne au monde , ils consentoient à lais-
» ser les Noriciens en paix , & à exercer
» leur courage dans d'autres endroits ,
» où ils pussent le faire sans s'exposer à
» déplaire à la République. » Satisfait
d'une réponse si modérée , le consul les
laissa s'éloigner tranquillement ; mais dans
le temps que les Cimbres se retiroient ,
ne s'attendant à rien moins qu'à des actes
d'hostilité , *Papirius* les surprit de nuit
endormis & défarmés. Alors ces braves
guerriers pleins d'indignation volèrent à
leurs armes , & se défendirent avec tant
d'intrépidité qu'ils arrachèrent la victoire
à leurs ennemis , & les forcèrent à cher-
cher leur salut dans la fuite. Mais quoi-
que les Romains échappassent presque tous
à la vengeance des Cimbres , cette dé-
faite n'en fut pas moins funeste à la
république ; l'éclat de la réputation qu'elle
donna aux armes des Cimbres ayant
attiré de toutes parts sous leurs drapeaux
les guerriers des peuples voisins , animés
du désir de la même gloire , ou jaloux
de celle des Romains. Avec ces nouvel-
les forces ils inondèrent une seconde fois

les Gaules, & s'avancant jusqu'aux pieds des Pyrenées, ils tentèrent de s'établir en Espagne; mais ayant été repoussés par les Celtibères, & fatigués de tant de courses inutiles, ils envoyèrent une nouvelle ambassade aux Romains pour leur offrir leurs services, à condition qu'on leur donneroit des terres à cultiver. Les Romains trop prudents pour entrer dans aucune espèce d'accommodement avec de si dangereux ennemis, & divisés eux-mêmes au sujet du partage des terres, leur ayant refusé sans détour ce qu'ils demandoient, les Cimbres résolus d'arracher par la force ce qu'ils ne pouvoient gagner par les prières, attaquèrent avec tant de fureur le consul *Silanus*, qu'ils forcèrent ses retranchemens, & taillèrent son armée en pièces. Cette victoire fut suivie peu de temps après de celle que leurs alliés les *Ambrons* remportèrent sur *Cassius Longinus* à l'embouchure du Rhône, & pour comble de malheur une troisième armée Romaine plus considérable que les précédentes fut entièrement défaite, *Scaurus* qui la commandoit fait prisonnier, & ensuite mis à mort, ses deux fils tués, & plus de 80000 Romains ou alliés couchés sur la place. Enfin deux autres généraux, le consul *Manlius* &

le proconsul *Cæpion*, à qui on avoit confié une quatrième armée déjà à demi vaincue par l'effroi, désunis & jaloux l'un de l'autre, furent attaqués près du Rhône, & entièrement défaits.

Tant de pertes réitérées remplirent Rome de douleur & d'effroi, & plusieurs commençoient déjà à désespérer du salut de l'Etat. Sans doute des ames moins fermes que celles de ces fiers Républicains auroient tenté dans cette triste conjoncture de fléchir de si redoutables vainqueurs, en leur donnant les terres qu'ils demandoient, ou en achetant leur amitié à force d'argent. Cette politique dangereuse auroit vraisemblablement perdu Rome dès ce moment, comme elle la perdit quelques siècles après. Les Gaulois, les Germains, les Scythes peuples pauvres, avides & aguerris, n'eussent point laissé respirer un peuple plus foible & plus riche qu'eux. Le courage éclairé du sénat & la valeur de *Marius* sauvèrent alors la république. Tous les Romains se tournèrent vers le vainqueur de *Jugurtha* comme vers leur dernier appui. On lui décerna pour la quatrième fois les honneurs consulaires, & on lui associa *Catulus Lucilius*, personnage qui ne

lui cédoit guères dans la science militaire , & qui lui étoit bien supérieur dans toutes les autres qualités qui font le grand homme d'état.

Marius ayant bientôt compris les causes des mauvais succès de ses prédécesseurs , résolut de ne point livrer de bataille à ses ennemis jusqu'à ce que leur grande ardeur se fût un peu rallentie , & que ses soldats accoutumés à leur vue eussent cessé de se croire vaincus avant même que d'en venir aux mains. Les premières victoires des Cimbres, leur taille extraordinaire & rendue plus effrayante par leurs vêtemens , leur air féroce , leurs cris barbares , leur manière de combattre , tout cela frappoit d'effroi l'imagination des Romains , & cet effroi étoit un premier ennemi que le temps seul pouvoit combattre. Dans ce dessein *Marius* jugea nécessaire de camper au bord du Rhône dans une position naturellement avantageuse , & il se pourvut abondamment de toutes les provisions nécessaires pour n'être pas contraint de combattre avant que le temps en fût arrivé. Cette lenteur du général étant regardée par ces barbares comme une marque de crainte , ils résolurent de se partager en différens corps pour pénétrer

en

en Italie. Les Cimbres & les Tigurins allèrent au devant de *Catulus* ; les Ambrons & les Teutons espérant d'engager l'ennemi au combat vinrent camper dans une plaine en présence de *Marius* : mais rien ne fut capable de l'ébranler.

Cependant les Teutons & les Ambrons ne cessoient de provoquer les Romains par tous les moyens dont ils pouvoient s'aviser ; ils s'avançoient jusques sur les retranchemens de leur camp pour les charger d'injures , & ils faisoient appeler en duel les officiers & le général lui-même. Les soldats Romains s'accoutumoient ainsi peu-à-peu à regarder leurs ennemis en face , & les outrages qu'ils en recevoient allumoient de jour en jour davantage leur courage renaissant. Plusieurs éclatèrent même en reproches de ce que *Marius* paroissoit s'en défier , & alors cet habile général faisoit parler une prophétesse de Syrie qui assuroit que les dieux n'approuvoient pas qu'on se battît encore.

Enfin poussés à bout , les Teutons essayèrent d'emporter d'assaut le camp de *Marius* ; mais repoussés avec perte & emportés par leur ardeur ils prirent le parti de tenter une irruption en Italie. Ils défilèrent pendant six jours en pré-

sence de l'armée de *Marius*, provoquant ses soldats par mille traits insultans & leur demandant s'ils avoient quelque chose à faire dire à leurs femmes qu'ils espéroient de voir bientôt. *Marius* insensible à toutes ces bravades attendit que l'armée ennemie eût passé, & la suivit jusqu'à *Aix* en Provence, harcelant sans cesse l'arrière-garde. Arrivé dans cet endroit, il s'y arrêta pour livrer enfin cette bataille après laquelle son armée soupiroit depuis si long-temps. On commença d'abord de part & d'autre par des escarmouches, jusqu'à ce que le combat s'engageant insensiblement toutes les forces des deux partis se livrèrent les plus rudes attaques. Trente mille Ambrons s'avancèrent les premiers, marchant en cadence & au son des instrumens. Une troupe de Liguriens soutenus par les Romains les repoussèrent avec perte; mais comme ils prenoient la fuite, leurs femmes vinrent au devant d'eux l'épée & la hache en main, les accablant de reproches, frappant indistinctement les vaincus & les vainqueurs, tâchant d'arracher de leurs mains nues les armes des ennemis, & montrant une fermeté invincible jusqu'à la mort. Cette première action releva le courage des

Romains , & fut le prélude d'une victoire plus décisive.

Après que la plus grande partie des Ambrons eut péri dans cette journée , *Marius* fit retirer son armée dans son camp , ordonnant à tous ses soldats de veiller , & d'y rester sans faire aucun mouvement , comme s'ils eussent été épouvantés de leur propre victoire. Dans le camp des Teutons au contraire on entendoit des hurlemens continuels semblables à ceux des bêtes féroces , & si affreux que les Romains & leur général lui-même ne pouvoient s'empêcher d'en témoigner de l'horreur. Cependant ils ne firent aucun mouvement cette nuit-là ni le jour suivant , & ne s'occupèrent qu'à se préparer à une seconde bataille. *Marius* de son côté prit toutes les précautions nécessaires. Il plaça dans une embuscade trois mille hommes commandés par *Marcellus* , avec ordre d'attaquer l'ennemi par derrière dès qu'ils verroient le combat s'engager. Quand les armées furent en présence l'une de l'autre , les cavaliers Romains mirent pied à terre par l'ordre de *Marius* ; mais les Teutons emportés par cette aveugle impétuosité qui faisoit le caractère de tous les barbares , au lieu d'attendre que les

Romains fussent descendus dans la plaine, les attaquèrent sur une hauteur où ils étoient avantageusement postés. Dans le même moment *Marcellus* parut inopinément avec sa troupe, les enveloppa, jeta le désordre dans leurs rangs, & les obligea à prendre la fuite. Alors la victoire se déclara entièrement en faveur des Romains, & l'on ne vit plus qu'un horrible carnage. S'il faut prendre à la lettre ce que rapportent quelques historiens Romains, (1) il y périt plus de cent mille Teutons en comptant les prisonniers. D'autres se contentent de dire que le nombre des morts fut incroyable, que les habitans de Marseille se servirent long-temps de leurs os pour faire des enclos à leurs jardins & à leurs vignes, & que la terre aux environs en fut tellement engraisée qu'elle produisit une quantité incroyable de fruits. *Marius* comblé d'honneur après une victoire si glorieuse en elle-même & si importante par les circonstances, fut décoré pour la cinquième fois des faisceaux consulaires; mais il ne voulut pas triompher avant que d'avoir assuré le repos de l'Italie par l'entière défaite des barbares.

(1) *Plutarque* vie de *Marius*.

Les Cimbres qui s'étoient séparés des Teutons & des Ambrons la menaçoient encore. Ils avoient pénétré jusqu'aux bords de l'Adige, & *Catulus Lucilius* ne s'étoit pas trouvé assez fort pour les empêcher de le traverser. Les progrès qu'ils faisoient causoient encore à Rome de vives allarmes. *Marius* fut chargé de former en hâte une nouvelle armée & de les aller combattre. Les Cimbres s'étoient arrêtés près du Pô, dans l'espérance que les Teutons dont ils ignoroient le sort ne tarderoient pas à les joindre. Etonnés de leur lenteur ils envoyèrent demander une seconde fois à *Marius* assez de terrain pour les nourrir eux & leurs frères les Teutons. A quoi *Marius* ayant fait répondre : *que leurs frères en avoient déjà plus qu'ils n'en avoient demandé, & qu'ils garderoient toujours ce qu'ils en avoient reçu*, les Cimbres irrités de cette raillerie, se préparèrent à en tirer une vengeance éclatante.

Aussitôt après ils se préparèrent au combat, & leur roi ou général nommé *Bojorix* s'approcha du camp des Romains avec un petit nombre de cavaliers pour défier au combat *Marius*, & convenir avec lui du jour & du champ où l'on se battoit. *Marius* répondit, que quoique

ce ne fût pas l'usage des Romains de consulter leurs ennemis sur ces choses là , il le vouloit bien cependant cette fois pour faire plaisir aux Cimbres , & il lui marqua le surlendemain , & la plaine de *Vercell* pour rendez-vous. Au temps marqué les deux armées ne manquèrent pas de s'y rendre. Les Romains se rangèrent sur deux aîles ; *Catulus* commandoit un corps de vingt mille hommes , & *Sylla* se trouvoit aussi au nombre des officiers. Les Cimbres formoient avec leur infanterie un immense bataillon quarré ; leur cavalerie composée de quinze mille hommes étoit magnifiquement montée ; chaque soldat portoit sur son casque la tête de quelque bête féroce dont la gueule étoit ouverte , une cuirasse de fer leur couvroit le corps , & ils avoient de longues hallebardes dans les mains. La chaleur extrême de cette journée fut très-favorable aux Romains. Ils avoient eu la précaution de tourner le dos au soleil , tandis que les Cimbres peu accoutumés à en souffrir l'ardeur , l'avoient en face. D'ailleurs la poussière dérobant aux yeux des Romains l'effrayante multitude de leurs ennemis , ils combattoient avec plus de confiance. Les Cimbres épuisés & abbattus furent bientôt mis en déroute.

Une précaution qu'ils avoient prise pour ne point être rompus ne servit qu'à les livrer aux coups des Romains : Ils avoient lié les soldats des premiers rangs les uns aux autres avec des chaînes. Ceux qui purent prendre la fuite trouvèrent dans leur camp de nouveaux dangers. Leurs femmes vêtues de noir, assises sur des chariots, les reçurent comme des ennemis ; elles massacrèrent sans distinction leurs pères, leurs frères & leurs époux ; leur rage alla jusqu'à écraser leurs enfans, & elles finirent par se jeter elles-mêmes sous les roues des chariots. A leur exemple leurs maris désespérés tournant leurs armes contr'eux - mêmes sembloient se joindre aux Romains pour hâter leur propre défaite. Il en périt, dit - on , cent vingt mille dans cette horrible journée ; & si l'on excepte quelques familles qui étoient restées dans leur patrie , & un petit nombre qui échappa , on peut dire que toute cette fière & vaillante nation fut comme fauchée & abbatue d'un seul coup. Cette dernière victoire procura à *Marius* les honneurs du triomphe , & le service qu'il venoit de rendre parut si grand au peuple, qu'il lui donna le titre glorieux de troisième fondateur de Rome. C'est là en peu de mots ce que les histo-

riens nous racontent de l'expédition des Cimbres. Elle attira pour un moment sur eux l'attention de l'Europe; mais comme les arts peuvent seuls procurer une célébrité durable à une nation, & qu'on oublie aisément les maux qu'on ne craint plus, ce torrent fut à peine rentré dans ses anciennes bornes, que les Romains eux-mêmes le perdirent de vue; en sorte qu'on ne trouve presque plus rien dans leurs auteurs sur le sujet des Cimbres. *Strabon* nous apprend seulement, qu'ils recherchèrent ensuite l'amitié d'*Auguste*, & lui envoyèrent en présent un vase dont ils se servoient dans les sacrifices; & *Tacite* dit en un mot, qu'il ne restoit presque plus aux Cimbres qu'un nom fameux & une gloire également ancienne & étendue (1).

Ainsi quelque éclatante qu'ait été l'expédition des Cimbres, elle ne nous fait connoître que bien imparfaitement cet ancien peuple. Ce que l'on raconte de leur férocité & de leur haute taille mérite cependant d'être remarqué, parce que si nous en croyons les anciens historiens du Nord, & plusieurs d'entre les

(1) *Parva nunc civitas, sed gloria ingens, veterisque fame latè vestigia manent.* Tacit. Germ. c. 37.

modernes, la Scandinavie n'étoit peuplée que de géans dans le temps où une nation étrangère vint s'y établir sous la conduite de ce fameux *Odin* dont il fera bientôt question. On prétend que cette espèce monstrueuse s'est conservée très-long-temps dans les montagnes & les forêts de Norvège, qu'il y en avoit encore dans le neuvième siècle, qu'ils fuyoient le jour, & que renonçant au commerce des hommes ils ne vivoient qu'avec ceux de leur espèce dans des solitudes inaccessibles; qu'ils se nourrissoient de chair humaine, & s'habilloient des peaux des bêtes féroces; qu'ils étoient si habiles dans la magie qu'ils pouvoient fasciner les yeux des hommes, & les empêcher de voir ce qui étoit devant eux; que d'ailleurs ils étoient religieux observateurs de leur parole, en sorte que leur fidélité a passé en proverbe; qu'ils se mêlèrent dans la suite avec des femmes de notre espèce, & produisirent des demi-géans, qui s'humanisant peu-à-peu devinrent avec le temps des hommes semblables à nous. Mais toutes ces particularités examinées de près n'auront rien de fort difficile à expliquer. Lorsqu'*Odin* & ses compagnons vinrent s'établir dans le Nord, il n'est pas douteux que les

premiers habitans du pays ne leur en disputassent la conquête ; lorsqu'ils furent enfin vaincus & chassés , les débris de cette nation barbare se réfugiant dans des déserts & parmi des rochers , leur férocité naturelle ne put que s'y augmenter par un genre de vie sauvage. La crainte d'être découverts par les conquérans les réduisoit à chercher de nuit leur nourriture ; & comme la grandeur de leur taille , leurs habits de peaux , leur air farouche ne pouvoient manquer de faire quelquefois trembler à leur tour leurs vainqueurs , la haine qui se mêle toujours à la crainte les aura accusés d'être anthropophages & magiciens. Une grande frayeur fascine la vue & éblouit plus sûrement que les sortilèges. Leur bonne foi si renommée prouve assez qu'on a chargé leur peinture. Dans la suite le sujet des anciennes guerres fut oublié ; on se rapprocha insensiblement , & dès qu'on se vit de près tous les prodiges s'évanouirent.

Je ne prétends pas décider cependant que ces premiers habitans aient tous été , sans aucun mélange , d'origine Germanique & Cimbres ou Teutons. Car quoique cela me paroisse assez vraisemblable pour le Danne marc , on ne peut

guères douter que les *Finnois* ou *Lapons* n'aient occupé anciennement une partie plus considérable de la Scandinavie qu'aujourd'hui. C'étoit le sentiment de *Grotius* & de *Leibnitz*. Suivant eux ces peuples se sont autrefois répandus dans les parties méridionales de la Norvège & de la Suède, d'où ils ont été chassés dans la fuite & relegués dans les rochers du Nord par de nouvelles colonies de Germains ou de Scythes, à - peu - près comme les anciens habitans de la Bretagne ont été dépossédés par les Saxons de la plus grande & de la plus agréable portion de leur isle, & réduits à se cacher dans les montagnes du pays de Galles. Mais soit que les Finnois fussent autrefois les seuls habitans de la Scandinavie, soit qu'ils y aient été seulement plus nombreux & plus puissans que de nos jours, il n'en est pas moins certain que cette nation y est établie depuis les plus anciens temps, & qu'elle a toujours différé des autres peuples du Nord par des traits si marqués qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître que son origine doit être aussi différente de la leur qu'elle nous est inconnue. La langue des Finnois n'a rien de commun avec celle des peuples voisins, ni avec aucune des dia-

lectes des anciennes Celtique & Sarmate qui ont été autrefois les principales langues des peuples barbares de l'Europe. Les favans n'ont pu trouver le moindre rapport entre cette langue & celles qui nous sont connues; enforte qu'après plusieurs recherches sur ce sujet on s'est trouvé réduit à proposer de pures conjectures.

CHAPITRE III.

Des fondemens de l'ancienne histoire de Dannemarc, & des divers sentimens sur ce sujet.

DE quelque côté que nous cherchions d'autres lumières sur ces premiers habitans du Dannemarc, je ne crois pas que nous trouvions rien de certain à ajouter à ce qu'on vient d'en lire. Il est vrai que si nous voulons prendre pour guides quelques auteurs modernes, nos connoissances ne se borneront pas à de si foibles lueurs. Ils nous conduiront pied à pied, par une succession non interrompue de rois & de juges, jusqu'aux premiers âges du monde, jusqu'au déluge du moins, où recevant, pour ainsi dire, au sortir de l'arche les descendans de

Noé, ils les mènent à travers l'immense étendue des déserts qui les sépareroient de la Scandinavie, pour leur y faire fonder les Etats qui y subsistent aujourd'hui. Tel est le sentiment de *Petrei*us, de *Lyschander*, & des autres auteurs qui ont suivi ce qu'on appelle dans l'histoire Danoise l'hypothèse *Gothlandique* (1), parce qu'elle est fondée sur de prétendus monumens trouvés dans l'Isle de *Gothlande*, monumens qui portent tant de caractères de fausseté, qu'on les a relégués aujourd'hui d'un consentement unanime dans la classe des plus mal-adroites impostures.

Le célèbre *Rudbeck* savant Suédois, zélé pour la gloire de ses compatriotes, n'a pas moins fait d'efforts pour leur procurer l'honneur d'une origine fort ancienne; comme s'il importoit en effet

(1) *Petrei*us est un auteur Danois du seizième siècle. *Lyschander* étoit historiographe du Roi Chrétien IV. Son ouvrage imprimé en Danois à Copenhague en 1662, porte pour titre: *Abrégé des Histoires Danoises depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours*, &c. Les raisonnemens sur lesquels ces auteurs s'appuyent ne méritoient pas la peine que *Torfaeus* & d'autres ont prise de les réfuter. On peut consulter là-dessus ce dernier auteur dans la *Suite des Rois de Dannemarc*. L. I. c. 8.

beaucoup qu'un peuple éloigné de nous par l'intervalle de tant de siècles, & à qui nous ne tenons plus que par une vaine conformité de nom, eût occupé plus tôt ou plus tard des pays dont personne ne nous dispute la possession. Comme cet auteur joignoit à une érudition des plus vastes une imagination très-féconde, il ne lui manquoit rien de ce qu'il faut pour bâtir des systèmes brillans & frivoles. Il a trouvé l'art de rapporter à son pays une foule de passages d'anciens auteurs qui probablement ne le connoissoient guères. Selon lui la Suède est l'*Atlantique* dont parle *Platon*, & c'est la raison qui lui en a fait donner le nom à son livre. Il ne doute pas que *Japhet* lui-même n'y soit venu avec sa famille, & il prétend prouver l'ancienneté des peuples de la Scandinavie par les expéditions qu'ils ont entreprises, suivant lui, dans les temps les plus reculés. Il place la première dans le temps de *Saruch* ; l'an du monde 1900 : la seconde sous la conduite d'*Hercule* dans l'intervalle qui s'écoula entre les années du monde 2200 & 2500. Il s'appuye aussi sur la conformité qui se trouve entre des noms de lieux, & des coutumes de certaines nations du midi, & les nations

du nord, pour prouver que les premières avoient été subjuguées par celles-ci; ce qui n'auroit pu se faire si la Scandinavie n'eût été depuis long-temps comme surchargée du nombre de ses habitans. On n'attend pas sans doute que je m'arrête à combattre cette hypothèse; il est bien visible que *Rudbeck* & ceux qui l'ont suivi ont toujours faussement attribué aux *Goths* de Scandinavie, ce que les historiens Grecs & Latins disoient de ces *Gètes* ou *Goths* qui habitoient dans le voisinage du Pont - Euxin. On fait d'ailleurs combien peu de fond on doit faire sur des ressemblances de noms qui se trouvent partout où on les cherche, & ne manquent jamais de se prêter au but dont on a l'esprit rempli.

Après avoir exclu ces prétendus guides, il ne me reste plus qu'à choisir entre *Saxon le Grammairien* (1), & *Th. Tor-*

(1) *Saxon* surnommé *le Grammairien* à cause de son savoir, a écrit dans le douzième siècle sous les régnés de *Valdemar I* & de *Canut* son fils. Il étoit secrétaire du célèbre *Abfalon* archevêque de *Lund*, l'un des plus grands hommes de son temps, qui l'engagea à écrire une histoire de *Dannemarc*, & lui fournit divers secours. L'ouvrage de *Saxon* est partagé en 16 livres, & a été imprimé plusieurs fois. *Stephanus* en a donné une très-bonne édition

feus. Le premier suppose qu'un certain *Dan* dont on ne nous dit rien si ce n'est que son père se nommoit *Humble*, & son frère *Angul*, a été le fondateur du royaume de Dannemarc l'an du monde 2910; que c'est de lui que la Cimbrie a pris le nom de Dannemarc, & que c'est par sa postérité que ce royaume a été gouverné dans la suite. *Saxon* a soin de nous indiquer lui-même dans sa préface les fondemens de son histoire. Ce sont d'abord les anciennes chansons au moyen desquelles les Danois conservoient autrefois le souvenir des grandes actions de leurs héros, des guerres & des événemens les plus remarquables de chaque règne, & même quelquefois les généalogies des princes & des hommes célèbres. Ce sont ensuite les inscriptions qu'on trouve çà là dans le nord gravées sur des rochers ou sur d'autres matières durables. Il s'appuye après cela sur les chroniques Islandoises, & enfin sur les relations qu'il tenoit de l'archevêque

à *Sora* en 1644, avec des notes. *Suenon* fils d'*Aggon* contemporain de *Saxon*, écrivit aussi dans le même temps & par les ordres du même prélat une histoire de Dannemarc qu'on a encore aujourd'hui.

Abſalon. On ne peut nier que cet ouvrage ne ſoit écrit avec beaucoup d'élégance pour le temps, mais on n'y trouve pas autant d'exaétitude & d'amour pour la vérité. En effet pour ſe convaincre que cette haute antiquité attribuée au royaume de Dannemarc eſt une choſe très-incertaine, il ſuffit d'examiner les ſources où *Saxon* prétend avoir puisé. (1) *Torſeus* Iſlandois de nation, & hiftoriographe de Norvège, l'a montré fort au long dans ſon ſavant *Traité de la fuite des princes & rois de Dannemarc*; il y prouve que ces poéſies dont *Saxon* prétend avoir tiré une partie de ce qu'il avance, ſont en fort petit nombre, qu'il n'en cite aucune dans pluſieurs livres de ſon hiftoire, & qu'elles ne peuvent faire connoître la fuite des rois ni la date d'aucun événe-

(1) *Thormodus Torſeus* né en Iſlande dans le ſiècle paſſé, & mort au commencement de celui-ci, avoit fait ſes études à Copenhague, & paſſé la plus grande partie de ſa vie en Norvège. C'étoit un homme fort intègre, laborieux, & extrêmement verſé dans les antiquités du Nord; mais peut-être un peu trop crédule, ſurtout quand il a pris pour guides les anciens hiftoriens Iſlandois, d'après leſquels il a rempli les premiers volumes de ſon hiftoire de Norvège d'événemens ſouvent peu croyables.

ment. Les inscriptions n'ont pas pû être ; ajoute-t-il , d'un plus grand secours à *Saxon* ; elles contiennent rarement des choses importantes , elles sont la plupart détruites , effacées & très - difficiles à entendre. (1) Quant aux chroniques Islandoises *Torfæus* convient qu'elles auroient pu être fort utiles à *Saxon* , mais il ne paroît pas qu'il les ait beaucoup consultées , puisqu'il s'accorde si rarement avec leurs récits. Enfin ceux de l'archevêque *Absalon* sont sans doute d'un grand poids pour les temps peu éloignés de celui où vivoit ce savant prélat ; mais on ne voit pas où il auroit puisé des connoissances bien sûres de ce qui s'étoit passé long-temps avant lui. De tout cela *Torfæus* conclut avec raison que les premiers livres de *Saxon* , c'est-à-dire près de la moitié de son histoire , ne méritent presque aucune créance dans ce qui

(1) *Wormius* avoit lu presque toutes celles qui se trouvent en Dannemarc & en Norvège , & *Verelius* un grand nombre de celles qui sont en Suède , & l'un & l'autre conviennent qu'elles ne répandent presque aucun jour sur l'histoire ancienne. Pour s'en convaincre on n'a qu'à voir les notices qu'ils en ont données. *Olai Wormii Monumenta Runica* 4. Lib. & *Olai Verclii Runographia Scandinavica antiqua* , &c.

regarde la fuite des rois & les époques des principaux événemens , quoiqu'on y trouve diverses choses importantes sur les antiquités du Nord. Mais après avoir détruit le système de cet ancien historien , voyons ce qu'on doit penser de celui qu'il a tenté d'élever sur ses ruines.

La connoissance que ce savant avoit de l'ancienne langue Islandoise l'avoit mis en état de lire un nombre considérable d'anciens manuscrits qu'on a trouvés en Islande , & dont la plus grande partie concerne l'histoire de cette isle & celle des pays voisins. Après avoir distingué soigneusement ceux qui lui paroissent les plus dignes de foi d'avec une multitude d'autres où la fiction se fait sentir à chaque page , il crut trouver dans les premiers de quoi former une suite complète de rois de Dannemarc , à compter depuis *Sciold* fils d'*Odin* , qui suivant lui commença à régner peu de temps avant J. C. Ainsi non-seulement il retranche de l'histoire tous les règnes qui , au rapport de *Saxon* , ont précédé cette époque ; mais il fait encore divers changemens à la suite des rois qui l'ont suivi , prétendant que *Saxon* y a inféré , tantôt des princes étrangers , tantôt des seigneurs ou vassaux puissans ; qu'il en a fait

vivre long-temps avant J. C. quelques-uns qui n'ont régné que plusieurs siècles après, qu'enfin il a grossi visiblement cette liste de rois, soit qu'il eût en vue de flatter sa nation en faisant la monarchie Danoise une des plus anciennes du monde, soit qu'en effet il ait suivi de bonne foi des guides qui l'égaroient.

Il paroît d'abord assez extraordinaire de voir un historien de Dannemarc s'appuyer uniquement sur les annales d'une nation reléguée sous le Pôle, à qui le reste du monde semble devoir être aussi inconnu qu'elle-même en est ignorée ; mais on en sera moins surpris, continue *Torfaeus*, quand on saura avec quel goût & quelle ardeur les Islandois ont toujours cultivé l'histoire, & que c'est de leur isle que sont sortis ces poètes, qui sous le nom de *Scaldes* se sont rendus si fameux dans tout le Nord par le crédit dont ils jouissoient auprès des rois & des peuples. Et en effet cette nation a toujours pris soin de conserver la mémoire de ce qui se passoit d'important soit chez elle, soit chez ses voisins les Norvégiens, les Danois, les Suédois, les Ecoissois, les Anglois, les Grœnlandois &c. Les premiers habitans d'Islande étant une colonie de Norvégiens qui s'y

retirèrent dans le neuvième siècle, pour se soustraire à la tyrannie d'un de leurs rois, ils purent emporter avec eux des poésies & d'autres mémoires concernant les temps qui les avoient précédés. D'ailleurs ils conservèrent toujours avec les peuples du Nord d'assez fréquentes liaisons pour qu'ils pussent apprendre par leur moyen ce qui se passoit hors de chez eux. Enfin notre auteur prétend que les poésies de ces Islandois étoient dans la bouche de tout le monde, qu'elles contenoient les généalogies & les exploits des rois, des princes, des héros; & que comme les poètes n'oublioient point de les ranger suivant l'ordre des temps, il n'a pas été difficile aux auteurs Islandois de composer avec de pareils secours les chroniques qu'ils nous ont laissées.

Tels sont les fondemens de l'*hypothèse* de *Torfæus*, & on ne peut refuser beaucoup d'éloges au travail & à la sagacité d'un auteur qui a répandu autant de jour sur l'histoire de son pays. Mais en même temps on est obligé d'avouer qu'il y reste encore beaucoup d'incertitude & de ténèbres. En effet quoique les annales des Islandois soient sans contredit une source plus pure que celles où *Saxon* a puisé, quoique les raisons que *Torfæus*

allégué en leur faveur soient de quelque poids, bien des gens se persuaderont difficilement qu'on doive les suivre avec autant de confiance qu'il l'a fait. Car 1^o. les Islandois nous ont laissé un grand nombre d'ouvrages dans lesquels il paroît que leur goût les portoit au merveilleux, à l'allégorie, & même à ce genre de narrations où l'on mêle à dessein la fable & la vérité. *Torfaeus* (1) avoue lui-même qu'il a lu plusieurs de leurs livres dans lesquels il est très-difficile de démêler le mensonge d'avec la vérité, & qu'on n'en trouve presque aucun qui soit sans mélange de fiction. 2^o. Ces annales ne sont pas d'une grande antiquité ; nous n'en avons aucune qui ait été écrite avant l'époque où le Christianisme a été établi dans le Nord, & depuis *Odin*, dont l'arrivée, suivant *Torfaeus*, est la première époque des temps historiques, jusqu'au premier historien Islandois, il s'est écoulé environ onze siècles (2). Si les auteurs de ces annales

(1) Voyez *Series Dynast. & Reg. L. I. c. 6.*

(2) Ce premier historien Islandois est *Isleif* évêque de *Scalholt* qui mourut en 1080. Ses recueils sont perdus, mais il y a apparence que *Are le savant* s'en servit pour composer ses chroniques

n'ont trouvé aucun mémoire écrit avant eux, comme il y a lieu de le croire, tous leurs récits ne seront donc fondés que sur des traditions, des inscriptions, & des poésies. Mais ajoutera-t-on beaucoup de foi à des traditions qui ont dû embrasser tant de siècles, & se conserver chez des hommes si peu éclairés? Quant aux inscriptions, nous avons déjà vu de quel secours elles pouvoient être : ajoutons qu'il n'y en a qu'un petit nombre qui aient été écrites avant les temps du christianisme, & qu'on ne faisoit guères d'usage des lettres avant ce temps-là. On aura pu tirer quelques secours de ces poésies pour des événemens récents. Mais est-il probable qu'on en eût retenu soigneusement beaucoup de celles qui avoient huit ou neuf siècles d'ancienneté? Y trou-

dont nous avons encore des fragmens aujourd'hui. Il vivoit sur la fin du même siècle, aussi bien que *Siemond le sage* ou *le savant*, autre historien Islandois dont il reste quelques ouvrages. *Snorro Sturleson* est de tous ces historiens celui qui nous a laissé les ouvrages les plus utiles. Il a composé une chronique de Norvège fort estimée. Il étoit premier magistrat, ou juge suprême de la République d'Islande, & fut tué dans une émeute populaire en 1241. On peut consulter sur les autres écrivains Islandois le livre de Torfæus, *Series Dynast. ac Reg. Dan. L. I.*

voit-on beaucoup d'exactitude & de clarté? Les poètes avoient-ils dans ce temps-là cette précision, & suivoient-ils cet ordre que l'histoire demande? 3°. Si les annalistes Islandois n'ont pu savoir avec certitude ce qui s'étoit passé longtemps avant eux en Islande & en Norvège, leur autorité n'est-elle pas encore plus foible pour ce qui concerne un état éloigné comme le Dannemarc, qui n'avoit pas alors avec ces autres contrées du Nord les mêmes liaisons qu'il a eues depuis? On sent aisément que presque tout ce qu'ils ont pu en savoir a dû se borner à des bruits populaires, & à quelques vers qui de loin en loin se répandoient en Islande par le moyen de quelque poète Islandois qui retournoit dans sa patrie.

Quel est le devoir d'un historien au milieu de ce vaste champ d'opinions contraires où des lueurs momentanées ne lui permettent jamais de se tracer une route assurée? Il me semble que c'est d'abord de ne point s'engager dans un labyrinthe de recherches épineuses & inutiles. C'est ensuite de parcourir rapidement tous ces âges peu connus, & assez peu intéressans par la distance où ils sont de nous, quand l'obscurité qui les couvre

ne

ne nous les rendroit pas encore plus indifférens. Et s'il s'y trouve des événemens qu'on ne puisse passer tout-à-fait sous silence, qu'on soit du moins attentif à marquer toujours, autant qu'il se peut, le degré de probabilité qu'on croit devoir leur attribuer, afin de ne point déshonorer l'histoire par un alliage de fables frivoles & de vérités importantes. Je fais qu'en me conformant à cette règle je laisserai un grand vide dans cet ouvrage, où l'histoire de huit ou neuf siècles, qui font ailleurs la matière de plusieurs volumes, (1) se réduira par-là à un petit nombre de pages; mais ce vide, si c'en est un, pourra être utilement rempli. Au lieu de discuter les faits douteux qu'on place dans cette longue période des temps du paganisme, étudions la religion, le caractère, les mœurs & les usages des anciens habitans du Nord durant ces mêmes siècles. Il semble que ce sujet a de quoi intéresser le lecteur érudit, & peut-être aussi le lecteur philosophe. Il a

(1) Tels sont, par exemple, les deux premiers de l'histoire de Dannemarc par Desroches, & d'un nombre d'auteurs qui l'ont copié, qui ne sont que la répétition des fables puériles de Saxon.

pour tout le monde le mérite d'une sorte de nouveauté, du moins dans la langue dont je me sers. Enfin bien loin d'être étranger à l'histoire de Dannemarc, il en fait partie, & une partie essentielle, s'il est vrai, comme on le reconnoît assez aujourd'hui, que l'histoire soit quelque chose de plus qu'un récit de batailles, de sièges, de traités & une liste de rois. En nous bornant à l'objet que nous indiquons, nous pourrions consulter avec confiance ces mêmes poésies anciennes dont l'autorité est nulle dans l'histoire. En effet l'écrivain le plus crédule, ou le plus ami du merveilleux, fait connoître par ses fables mêmes les mœurs & la façon de penser de son siècle. Sa simplicité, son ignorance sont même le meilleur garant de la naïveté fidèle de cette peinture. Et c'est-là sans doute le seul usage qu'il faille faire des poésies qui nous restent de ces anciens temps. Leurs auteurs érigés en historiens par ceux des âges suivans ont fait de l'histoire ancienne un tissu de fictions; mais ne les prenons que pour des poètes, puisqu'en effet ils n'ont été que cela, & ne recueillons dans leurs ouvrages que ces traits où sans s'en douter on découvre la façon de penser & le caractère de son siècle.

C H A P I T R E IV.

D'ODIN, de son arrivée dans le Nord, des conquêtes & des changemens qu'il y fit.

J E ne faurois bien développer l'état de l'ancienne Scandinavie, sans m'arrêter ici un moment. Une tradition célèbre confirmée par les poésies de tous les peuples du Nord, par leurs annales, par des institutions & par des usages dont quelques-uns subsistent encore, nous apprend qu'un personnage extraordinaire nommé *Odin* a régné anciennement dans le Nord, qu'il y a opéré de grands changemens dans le gouvernement, dans les usages & dans la religion, qu'il y a joui d'une grande autorité, & qu'on lui a même rendu des honneurs divins. Tous ces faits ne peuvent être contestés. Quant à ce qui regarde l'origine de cet homme, le pays d'où il étoit parti, le temps où il a vécu, les autres circonstances de sa vie & de sa mort, ce sont autant de choses incertaines sur lesquelles les recherches les plus profondes & les conjectures les plus ingénieuses ne nous démontrent que notre ignorance. Mais ainsi préparés au

doute laissons parler les auteurs que nous venons de citer : tous leurs témoignages se trouvent compris dans celui de *Snorron*, ancien historien de Norvège, & dans les commentaires & les explications que *Torfæus* a ajoutées à sa relation.

La république Romaine touchoit au faite de la puissance & ne voyoit plus rien dans la partie connue du monde qui ne reconnût ses loix, lorsqu'un événement imprévu lui suscita des ennemis jusques dans le fond des forêts de la Scythie, & sur les bords du Tanaïs. *Mithridates* en fuyant avoit attiré *Pompée* dans ces déserts. Ce roi du Pont y cherchoit un asyle & de nouveaux moyens de vengeance. Il espéroit d'armer contre l'ambition de Rome tous les peuples barbares ses voisins dont elle menaçoit la liberté. Il y réussit d'abord ; mais ces peuples, alliés peu fidèles, soldats mal armés & plus mal disciplinés, furent forcés de céder au génie de *Pompée*. *Odin* étoit, dit-on, de ce nombre. Il fut obligé de se dérober par la fuite à la vengeance des Romains, & d'aller chercher dans des contrées inconnues à ses ennemis la sûreté qu'il ne trouvoit plus dans sa patrie. Son véritable nom étoit *Frigge* fils de *Fridulphe* ; il avoit pris

celui d'*Odin* qui étoit le dieu suprême des Scythes, soit qu'il eût su se faire passer pour un homme inspiré par les dieux, soit qu'il fût le premier prêtre ou le chef du culte qu'on rendoit au dieu *Odin*. On fait que ç'a été l'usage de plusieurs nations de donner aux pontifes le nom du dieu qu'ils servoient. *Sigge* tout plein de ses projets ambitieux ne manqua pas sans doute d'usurper un nom si propre à lui attirer le respect des peuples qu'il vouloit assujettir.

Odin, comme nous l'appellerons à l'avenir, commandoit, dit-on, aux *Ases*, peuple Scythe dont la patrie doit avoir été entre le Pont-Euxin & la mer Caspienne; leur ville principale étoit *As-Gard*. (1) Le culte qu'on y rendoit au

(1) *Strabon* place dans le même pays une ville nommée *As-bourg*. L. 2. *Plin* parle des *Aséens* peuple des environs du mont *Taurus* L. 6. c. 17. *Ptolomée* les appelle *Asotes*, *Etienne de Byzance*, *Aspurgiens*. Les relations modernes font aussi mention d'une nation d'*Ases* ou d'*Osés* fixée dans le même pays, & il y a lieu de croire que la ville d'*As-hof* a pris son nom de la même source, ce mot signifiant dans la langue gothique la même chose que *Asgard*, ou *Asbourg*. Mais avec tout cela il est encore douteux qu'*Odin* & ses compagnons fussent venus de si loin. *Snorron* est sans doute l'auteur de cette conjecture fondée sur la

Dieu suprême étoit célèbre dans tous les pays voisins, & c'étoit *Odin* qui en faisoit les fonctions en chef aidé de douze autres pontifes, espèce de druides qui rendoient aussi la justice. *Odin* ayant ainsi réuni sous ses drapeaux la jeunesse des pays voisins, marcha vers les pays du Nord & de l'occident de l'Europe, soumettant, nous dit-on, tous les peuples qui se trouvoient sur son passage, & leur donnant quelqu'un de ses fils pour les commander. C'est ainsi que *Suarlami* eut la Russie, *Baldeg* la Saxe occidentale ou la Westphalie, *Segdeg* la Saxe orientale,

conformité des noms. Les plus anciennes chroniques, les poètes & la tradition se borneroient probablement à dire qu'*Odin* venoit du pays des *Ases* : or *As* dans la langue Scythique signifie un seigneur, un dieu, & ce nom étoit en usage chez plusieurs peuples Celtes, & même chez les *Etrusques*, ou *Toscans*. Voyez *Sueton. August. c. 97. As-Gard* signifioit donc la cour ou le séjour de Dieu, & la ressemblance de ce nom avec ceux d'*Asie*, d'*As-hof*, &c. peut avoir trompé *Snorron*. Le savant *Eccard* dans son traité de l'origine des *Germaines* croit qu'*Odin* venoit de quelque contrée voisine de l'Allemagne, où l'on trouve plusieurs noms de lieux dans la composition desquels entre le mot d'*As*, & il se peut en effet qu'il y eût séjourné long-temps, & formé des établissemens, quoique lui ou sa nation vinssent originairement de quelque contrée de la Scythie.

Sigge la Franconie. La plupart des familles souveraines du Nord descendent de ces princes. Ainsi *Horfa* & *Hengist*, chefs de ces Saxons qui souvirent la Bretagne dans le cinquième siècle, comptoient *Odin* ou *Woden* (1) au nombre de leurs ancêtres ; il en étoit de même des autres priuces Anglo - Saxons. Le mot d'*Odin* désignoit, comme on l'a vu, le dieu suprême des Scythes & des Celtes ; on fait aussi que c'étoit l'usage de tous les héros de ces nations de se dire issus de leurs dieux, & surtout du dieu de la guerre. Les historiens de ces temps-là, c'est-à-dire les poètes, ne manquoient pas d'accorder le même honneur à ceux dont ils chantoient les louanges, & ils multiplioient ainsi les descendans d'*Odin* ou du dieu suprême, autant qu'ils le jugeoient à propos.

Après avoir disposé de tant de pays, & établi par-tout sa religion ou plutôt

(1) Dans la dialecte des Anglo-Saxons il étoit appelé *Woden* ou *Wodan*. Les anciennes chroniques de ces peuples, & en particulier celle qu'a publiée *Gibson*, sont formelles là-dessus. On y trouve dix ou douze généalogie de princes Anglois qui remontent toutes jusques à *Odin*, & l'auteur finit par cette réflexion : *C'est de lui que toutes nos familles royales tirent leur origine*. V. p. 13.

les rites du culte de sa patrie, *Odin* prit dit-on la route de la Scandinavie par la Cherfonèse Cimbrique. Ces provinces ne lui résistèrent guères, & il passa peu de temps après dans la Fionie qui devint sa conquête aussitôt qu'il s'y présenta. Il s'arrêta, dit-on, long-temps dans cette isle agréable, & il y bâtit la ville d'*Odensée* qui conserve encore dans son nom le souvenir de son fondateur. De-là il étendit ses armes sur tout le Nord. Il soumit le reste du Dannemarc, & y fit reconnoître son fils *Sciold* en qualité de roi, titre que personne n'y avoit encore porté, suivant les annales Islandoises, & qui passa à ses descendans appelés de son nom *Scioldungiens*. *Odin* plus satisfait sans doute de donner des couronnes à ses fils, que de régner lui-même, se rendit ensuite en Suède où régnoit un prince nommé *Gylphe*, qui persuadé que l'auteur d'un nouveau culte consacré par des conquêtes si brillantes ne pouvoit être un homme ordinaire, lui rendit de grands honneurs, & l'adora même comme une divinité. A la faveur de cette opinion que l'ignorance des peuples embrassa facilement, il acquit bientôt en Suède la même autorité qu'il avoit eue en Dannemarc. Les Suédois virent

en foule lui rendre leurs hommages, & déferèrent d'un consentement unanime le titre & le pouvoir de roi à son fils *Yngue*, & à sa postérité. De-là les *Ynglingiens*, nom qui a servi long-temps à désigner les rois de Suède. *Gylphe* mourut, ou fut oublié. *Odin* gouverna avec un empire absolu. Il fit de nouvelles loix, introduisit les usages de son pays, établit à *Sigtuna* (ville aujourd'hui détruite dans la même province où est *Stockholm*) un conseil ou tribunal suprême composé de ces douze seigneurs ou druides dont j'ai parlé. Ils devoient veiller à la sûreté publique, rendre la justice aux peuples, présider au nouveau culte apporté dans le Nord, & conserver fidèlement le dépôt des connoissances religieuses & magiques de ce prince. Il fut bientôt reconnu comme un souverain & une divinité par tous les petits rois qui avoient partagé entr'eux la Suède, & il établit une espèce de tribut qui se levoit sur chaque tête dans toute l'étendue du pays. Il s'engagea de son côté à défendre les habitans contre leurs ennemis, & à pourvoir aux fraix du culte qu'on rendoit aux dieux à *Sigtuna*.

Tant de conquêtes n'avoient pas cependant encore satisfait son ambition.

Le désir d'étendre sa religion, son autorité & sa gloire lui fit entreprendre de soumettre la Norvège ; son bonheur ou son habileté l'y suivirent, & ce royaume obéit bientôt à un fils d'*Odin* nommé *Sæmungue*, dont on n'a pas manqué de faire l'auteur de la famille dont les diverses branches régnèrent ensuite long-temps dans le même pays.

Après avoir terminé ces glorieuses expéditions, *Odin* se retira en Suède, où sentant approcher sa fin, il ne voulut pas attendre des suites d'une maladie, une mort qu'il avoit tant de fois bravée dans les combats. Ayant donc rassemblé ses amis & ses compagnons de fortune, il se fit neuf blessures en forme de cercle avec la pointe d'une lance, & diverses autres découpures dans la peau avec son épée. Il déclara ensuite en mourant qu'il alloit en Scythie prendre place avec les autres dieux à un festin éternel où il recevrait avec de grands honneurs ceux qui après s'être exposés intrépidement dans les combats feroient morts les armes à la main. Dès qu'il eut rendu le dernier soupir on porta son corps à *Sigtuna*, où, conformément à un usage qu'il avoit apporté dans le Nord, il fut brûlé avec beaucoup de pompe & de magnificence.

Telle fut la fin de cet homme aussi extraordinaire à sa mort que pendant sa vie. Les divers traits que nous venons d'en rapporter pourroient fournir matière à beaucoup de conjectures s'ils étoient mieux constatés. Parmi celles qu'on a proposées, il y en a cependant qui méritent quelque attention. Quelques savans ont supposé que le désir de se venger des Romains fut le principe de toute sa conduite. Chassé de sa patrie par ces ennemis de toute liberté, son ressentiment, disent-ils, fut d'autant plus violent que les Scythes regardoient comme un devoir sacré de venger leurs injures, & celles de leurs parens & de leur nation. Il ne parcourut donc, suivant eux, tant de contrées éloignées, & n'eut tant d'ardeur pour y établir sa doctrine sanguinaire, qu'afin de soulever tous les peuples contre une puissance formidable & odieuse. Ce levain qu'il avoit laissé dans les esprits des nations du Nord y fomenta long - temps en secret; mais, ajoutent-ils, le signal étant donné, elles fondirent toutes d'un commun accord sur ce malheureux empire, & après plusieurs secousses réitérées elles vengèrent en le renversant l'affront fait à leur fondateur. Je ne saurois me résoudre à for-

mer des objections contre une supposition si ingénieuse. Elle ajoute trop d'importance à l'histoire du Nord, elle y met trop d'intérêt, trop de poésie, si j'ose ainsi parler, pour que je ne consente pas que ce soit-là si l'on veut autant de preuves qui déposent en sa faveur. J'avoue cependant qu'il est peut-être plus simple de ne voir dans *Odin*, que le fondateur d'un nouveau culte inconnu aux Scandinaves chez qui il l'apporta. Peut-être qu'en effet, ou lui, ou ses pères, ou les auteurs de sa religion étoient venus de quelque contrée de la Scythie & des confins de la Perse. Il est plus probable encore que le dieu dont il se dit le prophète & le pontife se nommoit *Odin* depuis long-temps chez ces nations, & que l'ignorance des âges suivans confondit la divinité avec le prêtre, & fit des attributs de l'une & de l'histoire de l'autre un mélange grossier où nous ne pouvons plus rien distinguer aujourd'hui. On trouvera dans tout ce que nous aurons encore à dire sur ce sujet de nouvelles preuves de cette confusion, & il importe au lecteur de ne point perdre cet objet de vue. Mais nous devons rapporter auparavant de nouveaux détails sur *Odin* que les Islandois nous ont conservés, & qui confirmeront ces conjectures.

Un des artifices qu'il employa avec le plus de succès pour se concilier le respect du peuple étoit de consulter dans les affaires difficiles la tête d'un certain *Mimer* qui avoit eu pendant sa vie une grande réputation de sagesse. Cet homme ayant eu la tête coupée, *Odin* la fit embaumer, & fut persuader aux Scandinaves qu'il lui avoit rendu la parole par ses enchantemens. Il la portoit toujours avec lui, & lui faisoit prononcer les oracles dont il avoit besoin. Un artifice semblable rappelle le pigeon qui portoit à *Mahomet* les ordres du ciel, & montre assez avec quelle sorte de gens l'un & l'autre avoient affaire. Un autre trait de conformité entre ces deux imposteurs, c'est l'éloquence dont ils ont été doués. Les chroniques Islandoises nous peignent *Odin* comme le plus persuasif des hommes. Elles nous disent que rien ne pouvoit résister à la force de ses discours, qu'il mêloit quelquefois à ses harangues des vers qu'il composoit sur le champ, que non-seulement il étoit grand poëte, mais que c'étoit lui qui avoit enseigné le premier la poésie aux Scandinaves : il étoit aussi l'inventeur des caractères *Runiques* ; ou des lettres dont ces peuples se sont long-temps servis.

Mais ce qui contribua le plus à le faire passer pour un dieu , c'est son habileté dans la magie. On étoit persuadé qu'il pouvoit parcourir tout le monde en un clin d'œil, disposer de l'air & des tempêtes, se transformer en toute sorte de figures, ressusciter les morts, prédire l'avenir, ôter par ses enchantemens la force & la santé à ses ennemis, découvrir les trésors cachés sous terre. Il savoit aussi, ajoutent les mêmes auteurs, chanter des airs si tendres & si mélodieux que les plaines & les montagnes s'entr'ouvroient de plaisir, & que les ombres attirées par la douceur de ses chants sortoient des abîmes qu'elles habitent, & venoient se ranger autour de lui.

Mais autant que son éloquence, son air auguste & vénérable le faisoient chérir & respecter au milieu d'une assemblée tranquille, autant étoit-il redoutable & furieux dans la mêlée. Il inspiroit une si grande terreur à ses ennemis, qu'on n'a cru pouvoir mieux la peindre qu'en disant qu'il les rendoit sourds & aveugles, qu'il se changeoit en ours, en taureau, en lion, qu'il paroïssoit tel qu'un loup désespéré, & que mordant son bouclier avec fureur il se jetoit au milieu des rangs, faisant de tous côtés

autour de lui le plus horrible carnage , fans recevoir aucune bleſſure.

Quelques hiftoriens qui rapportent ces prodiges d'après les anciens ont crû devoir les attribuer à des cauſes ſurnaturelles. Il me ſemble qu'en tout cela la ſeule choſe qui devroit nous étonner , c'eſt l'imbécille crédulité du peuple qu'on abuſoit , ſi tant d'exemples anciens & modernes ne nous avoient appris à quel point l'ignorance dégrade toutes les facultés de l'eſprit humain. Quel beſoin en effet de ſuppoſer qu'*Odin* ait employé réellement cette ſcience prétendue qu'on appelle magie : ou qu'il ait eu recours au démon , quand nous ſavons que le peuple qui habitoit alors la Scandinavie étoit plongé dans les plus épaifſes ténèbres de la barbarie ; que les hiftoriens qui nous ont transmis le récit de tous ces prodiges ſont des poètes ; enfin qu'*Odin* apportant avec lui des arts inconnus au Nord , une magnificence extraordinaire pour le pays , de la rufe , & peut-être auſſi des talens peu communs , il a pu paſſer aiſément pour un dieu , dans un temps où il y avoit ſi peu d'hommes , & où on donnoit le nom de prodiges à tout ce dont on étoit étonné ?.

CHAPITRE V.

*Idee générale de l'ancienne Religion des
peuples du Nord.*

IL n'est pas aisé de se faire une idée bien juste de la religion des peuples qui occupoient autrefois le Nord de l'Europe. Ce que les Auteurs Grecs & Latins en ont écrit manque souvent d'exactitude. Ils eurent pendant longtemps peu de communication avec ces peuples qu'ils nommoient barbares ; ils ignoroient leur langue , & les Celtes se faisant un scrupule de développer aux étrangers le fond leur doctrine , ceux-ci réduits à être simples spectateurs de leur culte ne pouvoient en saisir l'esprit qu'avec peine. Cependant lorsqu'on rassemble les traits que ces différens écrivains nous ont conservés , & qu'on le compare avec les chroniques anciennes des peuples du Nord , en les rectifiant , & les éclaircissant les uns par les autres , on peut espérer de pouvoir parvenir à distinguer les objets les plus importants.

La religion des Scythes étoit simple dans les premiers temps. Elle n'enseignoit

qu'un petit nombre de dogmes qui ont peut-être été la seule religion des premiers habitans de l'Europe. Mais les peuples qui se fixèrent dans les pays méridionaux les altérèrent bientôt. On naît sous ces climats avec des imaginations vives, fécondes, inquiètes, qui rendent les hommes avides du merveilleux & des nouveautés, avec des passions ardentes qui leur permettent rarement de garder un équilibre raisonnable, & de voir les choses de sang froid. De-là les délires des Egyptiens, des Syriens, des Grecs en matière de religion, & ce cahos d'extravagances, connu sous le nom de mythologie. Dans le Nord au contraire les opinions n'eurent jamais cette mobilité, cette inconstance. C'est-là que la rigueur du climat enchaîne nécessairement les esprits, ralentit l'imagination, réduit les passions & dans leur nombre & dans leur vivacité, & n'accordant rien qu'à un travail pénible & assidu, détourne sur des objets insensibles cette activité qui produit ailleurs tant d'inquiétude & de légèreté.

Mais soit que cette cause n'ait pas toujours conservé la même efficace, soit qu'elle ait cédé à d'autres plus puissantes, la plupart des peuples Scythes laissèrent

enfin corrompre leur culte par un mélange de cérémonies , les unes ridicules , les autres cruelles , dont ils firent peu à peu , comme cela arrive toujours , l'essentiel de leur religion. Il faudra donc distinguer ici deux âges dans la religion de ces peuples , & dans l'un & l'autre de ces âges la croyance des sages d'avec la mythologie ou les fictions des poètes. Sans ces distinctions il est difficile de concilier les témoignages opposés qu'on trouve dans les anciens auteurs. Je ne promets point cependant de les marquer toujours avec exactitude. Les lieux qui nous guident de distance en distance dans ces siècles d'obscurité ne nous laissent voir que les grands objets ; les autres nous échappent le plus souvent.

Examinons d'abord cette religion dans son état de pureté. Elle enseignoit qu'il y avoit un *Dieu suprême , maître de l'univers , auquel tout étoit soumis & obéissant*. Tel étoit le Dieu suprême des Germains , selon le rapport de *Tacite*. L'ancienne mythologie Islandoise (1) l'appelle l'au-

(1) *Regnator omnium Deus , cætera subiecta atque parentis*. Tacit. German. c. 35. Les épithètes suivantes lui sont données en autant de termes dans la mythologie Islandoise intitulée l'*Edda* , dont il a été parlé plus haut. On la trouvera à la suite de cet ouvrage.

teur de tout ce qui existe , l'Eternel , l'Ancien , l'Etre vivant & terrible , le scrutateur des choses cachées , l'immuable ; elle attribuoit à ce Dieu une puissance infinie , une science sans bornes , une justice incorruptible. Il étoit défendu de représenter la divinité sous une forme corporelle : elle ne permettoit pas même qu'on la renfermât dans une enceinte de muraille ; ce n'étoit que dans des retraites , dans des forêts consacrées qu'on pouvoit la servir dignement : là elle sembloit régner en silence , & se rendre sensible dans le respect qu'elle inspiroit. (1) C'étoit une extravagance impie que de lui attribuer une figure humaine , que de lui ériger des statues , de lui supposer un sexe , de la représenter dans des images. De cette Divinité suprême étoit émanée une infi-

(1) *Ceterum nec cohibere parictibus Deos, neque in ullam humani oris speciem assimilare ex magnitudine caelestium arbitrantur. Lucos ac nemora consecrant, Deorumque nominibus appellant secretum illud quod solâ reverentiâ vident.* Tacit. Germ. c. 9. Je pourrois accumuler ici les autorités pour prouver que tant que les nations Celtiques n'eurent aucune communication avec les étrangers, leur religion proscrivit sévèrement l'usage des temples, des idoles, des images, &c. Mais il suffit d'indiquer à ceux qui pourroient désirer de plus grands détails là-dessus, l'ouvrage de M. Pelloutier intitulé Histoire des Celtes. T. II.

nité de divinités subalternes & de génies ;
 dont chaque partie du monde visible étoit
 le siège & le temple. Ces intelligences
 n'y résidoient pas seulement , elles en
 dirigeoient les opérations ; l'objet visible
 n'étoit que l'organe de leur amour & de
 leur libéralité envers les hommes. Cha-
 que élément avoit son intelligence ou sa
 divinité propre. Il y en avoit dans la
 terre , dans l'eau , dans le feu , dans l'air ,
 dans le soleil , dans la lune , dans les
 astres : les arbres , les forêts , les fleuves ,
 les montagnes , les rochers , les vents ,
 la foudre , les tempêtes en contenoient
 aussi , & méritoient par-là un culte reli-
 gieux qui dans les commencemens ne
 devoit pas se diriger vers la partie gros-
 sière & visible , mais vers l'Intelligence
 qui l'animoit. Le motif de ce culte étoit
 la crainte d'un Dieu irrité par les péchés
 des hommes , mais en même-temps clé-
 ment & exorable aux prières & au repen-
 tir. On s'élevoit à lui comme au principe
 actif qui non-seulement avoit produit les
 hommes , les animaux , les plantes , &
 tous les êtres visibles , en s'unissant à la
 terre ou au principe passif ; mais encore
 comme au seul & unique agent qui con-
 servât les êtres , & qui dispensât les évé-
 nemens. Servir cet être par les sacrifices

& les prières, ne faire aucun tort aux autres, s'appliquer à être brave & intrépide, c'étoit là toutes les conséquences morales qu'on tiroit de ces dogmes. Enfin la croyance d'une vie à venir cimentoit l'édifice. Des supplices cruels y étoient réservés à ceux qui auroient méprisé ces trois préceptes fondamentaux de la morale, & des délices sans nombre & sans fin y attendoient les hommes justes, religieux & vaillans.

Tels sont les principaux traits de cette ancienne religion, qui fut probablement pendant plusieurs siècles celle de la plupart des peuples du nord de l'Europe, & sans doute aussi de plusieurs nations de l'Asie. Elle conservoit encore dans le Nord une assez grande pureté vers la fin de la République Romaine. On peut juger du moins par le témoignage de quelques auteurs, que les Germains en avoient retenu les dogmes principaux jusques à ce temps-là, tandis que les autres peuples Celtes vaincus par les armes & le luxe des Romains adoptoient peu à peu de nouveaux Dieux en se soumettant à ces nouveaux maîtres. Il est donc assez probable que ce ne fut qu'environ dans le temps de l'arrivée d'*Odin*, que cette religion perdit chez les Danois & les au-

tres Scandinaves les plus beaux traits de sa première pureté. Si le fait est vraisemblable, les causes n'en sont pas trop bien connues. Ne faut-il attribuer ce changement qu'à l'inconstance ordinaire des hommes, à leur pente invincible vers tout ce qui est merveilleux & propre à frapper leurs sens? Faut-il en rejeter la faute sur ce conquérant, & supposer avec quelques auteurs qu'il eut un dessein formé de se donner aux peuples du Nord pour une Divinité redoutable, & d'y établir un nouveau culte qui servît de fondement à sa nouvelle domination? Il est difficile de décider cette question. La vue s'égare quand elle se porte sur des événemens si éloignés. En démêler les diverses causes, déterminer le degré d'influence de chacune, c'est ce qu'on peut faire à peine dans l'histoire des siècles les mieux connus. Bornons-nous donc à tracer ici un nouveau tableau de cette même religion, mais altérée, & chargée de mille faux ornemens qui en laissent à peine reconnoître le fond. Ce tableau embrassera tous les temps qui se sont écoulés depuis *Odin* jusques à la conversion du Danemarck à la foi. L'*Edda* des Islandois & quelques autres anciennes poésies où la même mythologie est enseignée seront les sources où je puiserai.

C H A P I T R E VI.

De la religion des peuples du Nord, & particulièrement des Scandinaves depuis Odin.

L'ALTÉRATION la plus sensible des dogmes de l'ancienne religion regarda le nombre des dieux qu'on devoit adorer. C'étoit un point capital parmi les Scythes que cette prééminence dont j'ai parlé d'un seul Être tout-puissant & parfait sur toutes les autres intelligences dont la nature étoit peuplée. La persuasion où ils étoient d'une doctrine si raisonnable avoit tant de force sur les esprits, qu'ils témoignèrent ouvertement à diverses occasions leur haine & leur mépris pour le polythéisme de ces mêmes nations qui les traitoient de barbares, & que leur premier soin étoit de détruire tous les objets de leur culte idolâtre dans les lieux où ils établissoient leur autorité. (1) Mais lassés de la simplicité de

(1) Ils abattoient les temples, & les statues des Dieux; c'est ce que firent les Perses (dont la religion différoit peu, à ce qu'il semble, dans ces anciens temps de celle des Scythes & des Celtes) lorsque sous la conduite de *Xerxes* ils entrèrent en Grèce.

la religion de leurs ancêtres, les Scandinaves associèrent au dieu suprême plusieurs de ces génies ou divinités subalternes qui lui avoient toujours été subordonnées. Chacune de ces divinités inférieures gouvernant avec empire tout ce qui étoit renfermé dans sa sphère, la crainte, le desir, tous les besoins & toutes les passions forçoient ces hommes grossiers à recourir à elles, comme à un secours plus prochain, plus prompt, plus accessible que celui du Dieu suprême dont le nom seul imprimoit un respect mêlé de terreur. On n'ignore pas que c'est ainsi que la plupart des religions se sont corrompues. Comment concevoir qu'un seul Etre puisse mouvoir & entretenir toutes les parties de cet Univers ? Et la chose n'est-elle pas encore plus incompréhensible pour des peuples grossiers qui n'ont jamais soupçonné qu'il y eût quelque liaison entre ces parties, & que des loix générales pussent produire tant de phénomènes divers ? Aussi tous les peuples ignorans ont-ils cru devoir appeler au secours de l'Etre suprême des esprits, des génies, des divinités de tout genre chargées du détail du gouvernement moral & physique de ce monde. S'ils ont rendu à quelques-unes de

de ces divinités des honneurs plus grands qu'aux autres, ç'a été ordinairement à celles dont l'empire s'étendoit sur les choses qui leur étoient les plus chères, ou qui leur paroissoient les plus dignes d'admiration. C'est ce qui arriva dans la Scandinavie. Bientôt cet Etre suprême dont l'idée embrassoit tout ce qui existe, ne fut plus servi du grand nombre que comme le dieu de la guerre. Aucun objet ne pouvoit être, suivant eux, plus digne de son attention, ni plus propre à faire éclater son pouvoir. De-là ces affreuses peintures qui nous en sont restées dans la mythologie Islandoise (1) où il est toujours désigné sous le nom d'*Odin*. C'est, dit-elle, *le dieu terrible & sévère, le père du carnage, le dépopulateur, l'incendiaire, l'aigle, le bruyant, celui qui donne la victoire, qui ranime le courage dans le combat, qui nomme ceux qui doivent être tués*. Les guerriers qui alloient se battre faisoient vœu de lui envoyer un certain nombre d'ames qu'ils lui consacroient; ces ames étoient le droit d'*Odin*. On imploroit son secours dans toutes les guerres; c'étoit à lui que les vœux des deux partis s'adrescoient,

(1) v. Edda Island. Myth. 3. & seqq.
Tome I. D

& l'on croyoit qu'il venoit souvent lui-même dans la mêlée, enflammer la fureur des combattans, frapper ceux qu'il destinoit à périr, & emporter leurs ames dans ses demeures célestes.

Cette terrible divinité qui se plaisoit à répandre le sang des hommes, ne laissoit pas, suivant la mythologie Islandoise, d'en être le créateur & le père. Ce même dieu qu'ils adoroient sous des traits capables de faire abhorrer un homme, suivant l'*Edda* (1), vit & gouverne pendant les siècles, & dirige tout ce qui est haut, & tout ce qui est bas, ce qui est grand & ce qui est petit; il a fait le ciel & l'air & l'homme qui doit toujours vivre. Et avant que le Ciel & la Terre fussent, ce dieu étoit déjà avec les géans. Les principaux traits de ces diverses peintures se retrouvent encore en d'autres endroits du même ouvrage, & dans toutes les anciennes poésies du Nord. Plusieurs autres peuples, les Scythes, les Germains attribuoient aussi au dieu suprême une inspection particulière sur la guerre. Ils supposoient tous d'après leur propre caractère qu'il aimoit à faire montre de sa force & de sa puissance dans les com-

(1) Voyez *Edda Mythol.* 3.

bats , & à signaler sa vengeance par le carnage & la désolation. Sans doute cette idée étoit déjà profondément enracinée dans l'esprit des anciens Danois avant l'arrivée d'*Odin* : l'expédition des Cimbres nous fait assez comprendre que la guerre étoit déjà dans ce temps-là leur passion dominante , & leur grande affaire ; mais il est cependant vraisemblable que ce conquérant exalta , pour ainsi dire , leur férocité naturelle en jetant dans ces ames bien préparées les dogmes sangui-
naires de sa religion. Ainsi cette intime persuasion où ils étoient que le dieu suprême se montroit lui-même dans les batailles , qu'il soutenoit ceux qui se défendoient avec courage , qu'il combattoit pour eux , qu'il les emportoit dans le ciel , & que ce séjour de délices n'étoit ouvert qu'à ceux qui périssoient en héros ; toutes ces croyances ont été probablement l'ouvrage de cet ambitieux qui fut peut-être à la fois un fanatique & un imposteur. Quoiqu'il en soit , il reste encore aujourd'hui quelques traces du culte anciennement rendu à *Odin*. Presque tous les peuples du Nord ont donné son nom au quatrième jour de la semaine. On le nomme suivant les différentes dialectes *Odensdag* , *Onsdag* , *Wodensdag* & *Wed-*

nesday, jour d'*Odin* ; & comme ce dieu passoit aussi pour être l'inventeur de la magie , & avoir produit tous les arts , on crut qu'il répondoit au *Mercur*e des Grecs & des Romains , & l'on désigna le nom du jour qui lui étoit consacré par celui de *jour de Mercur*e ou de *Mercredi*.

La principale divinité des anciens Danois étoit après *Odin* , *Frigga* ou *Frea* sa femme. C'étoit l'opinion de tous les peuples Celtes , des anciens Syriens , & des premiers habitans de la Grèce , que l'Etre suprême , ou le Dieu céleste s'étoit uni avec la terre pour produire les divinités subalternes , l'homme , & toutes les autres créatures. C'étoit là-dessus qu'étoit fondée la vénération qu'ils avoient pour la terre & les honneurs qu'ils lui rendoient. Ils l'appeloient *la terre mère* , & *la mère des dieux*. Les Phéniciens adoroient ces deux principes sous le nom de *Taut*e & d'*Astarte*. Quelques nations Scythes les nommoient *Jupiter* & *Apia* , les Thraces *Cotis* & *Bendis* , les Grecs & les Italiens *Saturne* & *Ops*. L'antiquité offre par-tout des traces de ce culte. On fait que les Scythes servoient la terre comme une déesse épouse du Dieu suprême ; les Turcs la célé-

broient dans leurs hymnes, les Perfes lui offroient des facrifices. *Tacite* attribue aux Germains le même culte, & furtout aux peuples du Nord de la Germanie. Il dit qu'ils adorent la déeffe *Herthus*, c. d. la *Terre* (1), & fait une description très-détaillée des cérémonies qui s'obfervotent à cette occafion dans une ifle qu'il ne nomme point, mais qui ne peut avoir été éloignée du Dannemarc. (2) On ne fauroit douter que cette même déeffe n'ait été la *Frigga* ou la *Fréa* des Scandinaves. Le mot de *Fréa* ou de *Frau* fignifie une femme en Tudefque. Cette *Fréa* devint dans la fuite la déeffe de l'amour & de la débauche, la *Vénus* du Nord, fans doute parce qu'elle paffoit pour le principe de toute fécondité, & pour la mère de tout ce qui existe. C'étoit à elle qu'on s'adreffoit pour obtenir des mariages & des accouchemens heureux. Elle difpenfoit les plaifirs, le repos, les voluptés; l'*Edda* l'appelle la plus favorable des déeffes, & à l'imi-

(1) Ce mot fignifie encore la terre dans les langues du Nord.

(2) Quelques favans penfent que c'eft la Sélande, & que fon temple étoit à Letura, ancienne capitale de cette ifle & féjour des rois payens de Dannemarc.

tation de la *Vénus* des Grecs qui vivoit avec Mars dans une tendre union, *Fréa* alloit à la guerre aussi bien qu'*Odin*, & partageoit avec lui les ames de ceux qui avoient été tués; car la déesse du plaisir ne devoit pas être privée d'un amusement si cher à ses adorateurs. Par une suite de la même opinion le fixième jour de la semaine qui lui étoit consacré sous le nom de *Freytag*, fut rendu en latin par celui de jour de *Vénus*, *Veneris dies*, *Vendredi*.

La troisième divinité principale des anciens Scandinaves se nommoit *Thor*, & n'étoit pas plus inconnue que les précédentes aux autres nations Celtiques. *Jules-César* parle expressément d'un dieu des Gaulois qui présidoit aux vents & aux tempêtes. (1) Il le désigne par le nom latin de *Jupiter*; mais *Lucaïn* lui donne un nom qui a plus de rapport à celui de *Thor*; il l'appelle *Taranis*, mot qui chez les Gallois signifie encore aujourd'hui le tonnerre. Il paroît en effet, & c'est l'opinion d'*Adam de Brême*, que l'autorité de *Thor* s'étendoit sur les vents, les saisons, & en particulier sur la fou-

(1) *César* l. VI. c. 17.

dre (1). Dans le système de l'ancienne religion, le dieu *Thor* n'étoit donc vraisemblablement qu'un de ces génies ou de ces divinités subalternes, nées de l'union d'*Odin* ou de l'Etre suprême avec la terre. L'*Edda* l'appelle expressément le plus vaillant des fils d'*Odin* (2), & la massue dont il est armé & qu'il lance dans les airs contre les géans désigne assez bien la foudre. Il étoit considéré comme le défenseur & le vengeur des dieux. Outre cette massue qui revenoit d'elle-même dans la main quand on l'avoit lancée, & qu'il tenoit avec des gantelets de fer, il possédoit de plus une ceinture qui avoit la vertu de renouveler les forces à mesure qu'on en avoit besoin. C'étoit avec ces armes redoutables qu'il terrassoit les monstres & les

(1) *Thor præsidet in aere, fulmina, fruges gubernat.* (*Adam Brem. Hist. Eccl. c. 233.*) *Dudon de St. Quentin* observe la même chose des Normans & des Goths, en ajoutant qu'on offroit à *Thor* des sacrifices humains. Il y avoit aussi un jour consacré à *Thor* qui se nomme encore de son nom en Danois, en Suédois, en Anglais, & dans la langue de la Basse-Allemagne. On l'a rendu en latin par le mot de *Jovis dies*, jeudi, jour de *Jupiter*, qui, suivant les idées des romains, étoit aussi le dieu tonnant.

(2) *Edda Myth. 7.*

géans quand les dieux l'envoyoient combattre leurs ennemis.

Les trois divinités que nous venons de nommer composoient la cour ou le conseil suprême des dieux, & étoient le principal objet du culte & de la vénération de tous les Scandinaves ; mais ils n'étoient pas également d'accord entr'eux sur la préférence que chacune méritoit. Les Danois sembloient avoir honoré particulièrement *Odin*. Les Norvégiens & les Islandois croyoient être sous la protection immédiate de *Thor*, & les Suédois avoient choisi pour leur dieu tutélaire *Freya* qui, suivant l'*Edda*, présidoit aux saisons de l'année, & donnoit la paix, la fertilité, & les richesses. Le nombre & l'emploi des divinités du second ordre n'est pas bien facile à déterminer, & la chose n'étant pas d'ailleurs fort importante, je ne ferai qu'indiquer les principales. L'*Edda* (1) compte douze dieux & douze déesses à qui l'on doit rendre les honneurs divins, & qui ayant tous un certain pouvoir sont cependant obligés d'obéir à *Odin* le plus ancien des dieux, & le grand principe de tou-

(1) *Edda Mythol.* 18.

tes choses. Tel étoit *Njord* (1) le *Nep-tune* des peuples du Nord qui régnoit sur la mer & sur les vents. C'étoit un de ces génies que les Celtes plaçoient dans les élémens : L'étendue de l'empire de celui-ci le rendoit respectable, & on trouve encore dans le Nord des traces de la vénération qu'on avoit pour lui. L'*Edda* exhorte à l'adorer fort dévotement de peur qu'il ne fasse du mal ; c'est le même motif qui avoit fait élever des temples à la fièvre, car la crainte est la plus superstitieuse des passions. *Balder* étoit un autre dieu fils d'*Odin*, sage, éloquent, & doué d'une si grande majesté que ses regards étoient resplendissans. C'étoit le soleil, l'*Apollon* des Grecs. *Tyr* qu'on doit distinguer de *Thor* étoit aussi un dieu guerrier, & le protecteur des braves & des athlètes (2). *Bragé* étoit celui de l'éloquence & de la poésie : Sa femme nommée *Iduna* avoit la garde de certaines pommes dont les dieux gautoient quand ils se sentoient vieillir, & qui avoient le pouvoir de les rajeunir. *Heimdall* étoit leur portier. Les dieux

(1) Mythol. 21.

(2) De *Tyr* on a fait *Tirsdag* ou *Tiislag* en Danois, *Tuesday* en Anglais, en Allemand *Dingstag*, mardi : ce qui prouve que ce *Tyr* répondoit à *Mars*.

avoient fait un pont qui communiquoit du ciel à la terre ; ce pont est l'arc-en-ciel. *Heimdall* étoit chargé de veiller à une des extrémités , de peur que les géans ne voulussent s'en servir pour monter au ciel. Il étoit difficile de le surprendre , car les dieux lui avoient donné la faculté de dormir plus légèrement qu'un oiseau , & d'appercevoir les objets le jour & la nuit à la distance de plus de cent lieues. Il avoit l'oreille si fine qu'il entendoit croître les herbes des prés , & la laine des brebis. Il portoit d'une main une épée , & de l'autre une trompette dont le bruit se faisoit entendre dans tous les mondes. Je supprime ici le nom des autres dieux qui avec ceux-là formoient le nombre de douze ; mais je dois dire un mot de *Loke* que les anciens Scandinaves semblent avoir pris pour le mauvais principe , & qu'ils mettoient au rang des dieux. *C'est, dit l'Edda , le calomniateur des dieux , le grand artisan des tromperies , l'opprobre des dieux & des hommes. Il est beau de sa figure , mais son esprit est méchant , & ses inclinations inconstantes. Personne ne lui rend les honneurs divins. (1) Il surpasse*

(1) Edda Island. Myth. 26.

tous les mortels dans l'art des perfidies & des ruses. Il a eu plusieurs enfans de Signie sa femme ; trois monstres sont aussi nés de lui , le loup *Fenris* , le serpent *Midgard* , & *Hela* ou la Mort. Tous les trois sont ennemis des dieux , qui après divers efforts ont enchaîné le *Loup* jusqu'à ce qu'au dernier jour il sera lâché & dévorera le soleil. Le serpent a été jeté dans la mer où il restera jusqu'à ce qu'il soit vaincu par le dieu *Thor* , & *Hela* ou la mort sera reléguée dans les demeures inférieures où elle a le gouvernement de neuf mondes dont elle fait le partage entre ceux qui lui sont envoyés. On trouve encore çà & là dans l'*Edda* divers traits qui concernent *Loke* , ses guerres contre les dieux & surtout contre *Thor* , ses fourberies , le ressentiment des dieux , la vengeance qu'ils en tirèrent lorsqu'il fut pris & enfermé dans une caverne formée par trois pierres tranchantes , où il frémit de rage avec tant de violence que c'est lui qui cause les tremblemens de terre. Il y restera captif , ajoute la mythologie , jusqu'à la fin des siècles ; mais alors il sera tué par *Heimdall* le huissier des dieux.

Nous venons de voir que la mythologie Islandoise compte douze déesses , en

y comprenant *Fréa* ou *Frigga* épouse d'*Odin* la première de toutes. Chacune d'elles a ses fonctions particulières. *Eira* est la déesse de la médecine, *Gefione* de la virginité. *Fulla* est la confidente de *Fréa*, & prend soin de sa parure. *Freya* est favorable aux amans, mais plus fidèle que *Vénus* elle pleure sans cesse son mari *Odrus* qui est absent, & ses larmes sont des gouttes d'or. *Lófná* raccommode les amans & les époux les plus désunis. *Vara* reçoit leurs sermens, & punit ceux qui les violent. *Snotra* est la déesse de la science & des bonnes mœurs. *Gna* est la messagère de *Fréa*. Outre ces douze déesses, il y a d'autres vierges dans le *Valhalla* ou le paradis des héros : elles sont chargées de les servir, & se nomment *Valkyries*. *Odin* les emploie aussi pour choisir dans les combats ceux qui doivent être tués, & pour faire pancher la victoire du côté qu'il lui plaît. La cour des dieux se tient ordinairement sous un grand frêne, c'est-là qu'ils rendent la justice. (1) Ce frêne est le plus grand de tous les arbres, ses branches couvrent la surface du monde, son sommet touche au plus haut des cieux, il

(1) Myth. 14.

est soutenu sur trois grandes racines dont une s'étend jusques au neuvième monde ou aux enfers. Un aigle dont l'œil perçant découvre tout, repose sur ses branches. Un écureuil y monte, & en descend sans cesse pour faire les rapports; plusieurs serpens attachés à son tronc s'efforcent de le détruire : sous une autre racine coule une fontaine où la sagesse est cachée. Dans une source voisine (la fontaine des choses passées), trois vierges puisent continuellement une eau précieuse dont elles arrosent le frêne ; cette eau entretient la beauté de son feuillage, & après avoir rafraîchi ses branches, elle retombe sur la terre où elle forme la rosée dont les abeilles composent leur miel. Les trois vierges ou fées se tiennent toujours sous le frêne ; ce sont elles qui dispensent les jours & les âges des hommes ; chaque homme a la sienne qui détermine la durée & les événemens de sa vie ; mais les trois principales se nomment le *passé*, le *présent*, & l'*avenir*.

Telles étoient les principales divinités qu'adoroit autrefois le Nord de l'Europe, ou plutôt telles étoient les idées que les poètes en donnoient aux peuples crédules. Il est aisé de reconnoître leur ouvrage dans ces fictions quelquefois ingé-

nieufes, dont ils ont cru devoir relever la simplicité de l'ancienne religion; & on ne doit pas croire, comme nous le prouverons ensuite, que la saine partie de la nation y ait toujours ajouté beaucoup de foi. Mais après avoir indiqué les noms & les attributs de leurs principaux dieux, continuons à exposer d'après l'*Edda* & le poëme nommé *Voluspa* (1) les autres dogmes de la religion Celtique.

On vient de voir qu'entre les qualités dont on supposoit le Dieu suprême revêtu, celle de Créateur de la terre & du ciel lui est expressément attribuée. Il est très-probable que c'étoit aussi le sentiment des autres peuples Celtes, quoique le peu de monumens qui nous restent de leur religion nous laisse ignorer de quelle manière leurs druides, ou leurs

(1) On croit que *Sæmond* surnommé le *Savant* avoit compilé une mythologie très-étendue, dont celle que nous avons aujourd'hui n'est qu'un abrégé. On trouve encore plusieurs fragmens de cette première *Edda*, dont le plus précieux est un Poëme d'environ 400 vers intitulé *Voluspa*, c'est-à-dire, *oracle de la prophétesse*. Il renferme un abrégé de toute la mythologie du Nord, & paroît fort ancien; mais il n'est pas toujours fort aisé à entendre.

philosophes concevoient ce grand événement. Ce que la mythologie Islandoise nous a conservé là-dessus mérite d'autant plus d'attention qu'en nous découvrant les sentimens des anciens Celtes sur ce point important, elle s'exprime quelquefois avec une grandeur & une élévation comparable à ce qu'on trouve ailleurs de plus sublime. Le poëte débute par une description du chaos.

« Dans l'aurore des siècles, dit-il,
 » il n'y avoit ni mer, ni rivage, ni
 » zéphirs rafraîchissans : on ne voyoit
 » point de terre en bas ni de ciel en
 » haut. Tout n'étoit qu'un vaste abyme
 » sans herbe & sans semences. Le soleil
 » n'avoit point de palais, les étoiles ne
 » connoissoient pas leurs demeures, la
 » lune ignoroit son pouvoir. Alors, con-
 » tinue-t-il, il y avoit un monde lumi-
 » neux, brûlant, enflammé du côté du
 » midi, & de ce monde s'écouloient
 » sans cesse dans l'abyme qui étoit au
 » septentrion des torrens du feu étince-
 » lant, qui s'éloignant de leurs sources se
 » congeloient en tombant dans l'abyme,
 » & le remplissoient de scories & de
 » glaces. Ainsi l'abyme se combla peu-à-
 » peu, mais il y restoit au-dedans un air
 » léger & immobile, & des vapeurs gla-

» cées s'en exhaloient sans cesse, jusques
 » à ce qu'un souffle de chaleur étant
 » venu du midi fondit ces vapeurs, &
 » en forma des gouttes vivantes d'où
 » naquit le géant *Ymer*. On raconte que
 » pendant qu'il dormoit il se forma de
 » sa sueur un mâle & une femelle des-
 » quels est descendue la race des géans:
 » race mauvaise & corrompue, aussi
 » bien que *Ymer* son auteur. Il en naquit
 » une meilleure qui s'allia avec celle du
 » géant *Ymer*: on appeloit celle-ci la
 » famille de *Bor*, du nom du premier
 » de cette famille qui étoit père d'*Odin*.
 » Les fils de *Bor* tuèrent le géant *Ymer*,
 » & le sang coula de ses blessures en si
 » grande abondance qu'il causa une inon-
 » dation générale où périrent tous les
 » géans à la réserve d'un seul, qui s'étant
 » sauvé sur une barque, échappa avec
 » toute sa famille. Alors un nouveau
 » monde se forma. Les fils de *Bor* ou
 » les dieux traînèrent le corps du géant
 » dans l'abyme, & en fabriquèrent la
 » terre; de son sang ils formèrent la mer
 » & les fleuves, la terre de sa chair,
 » les grandes montagnes de ses os, les
 » rochers de ses dents & des fragmens
 » de ses os brisés. Ils firent de son crâne
 » la voûte du ciel qui est soutenue par

» quatre nains nommés *Sud*, *Nord*, *Est*
 » & *Ouest* : ils y placèrent des flam-
 » beaux pour l'éclairer, & fixèrent à
 » d'autres feux les espaces qu'ils devoient
 » parcourir, les uns dans le ciel, les
 » autres sous le ciel. Les jours furent
 » distingués, & les années eurent leur
 » nombre. Ils firent la terre ronde, &
 » la ceignirent du profond Océan sur les
 » rivages duquel ils placèrent des géans.
 » Un jour que les fils de *Bor* ou les dieux
 » s'y promenoient, ils trouvèrent deux
 » morceaux de bois flottans qu'ils pri-
 » rent, & dont ils formèrent l'homme
 » & la femme. L'aîné des fils leur donna
 » l'ame & la vie, le second le mouve-
 » ment & la science, le troisième lui fit
 » présent de la parole, de l'ouïe & de
 » la vue, à quoi il ajouta la beauté &
 » des habillemens. C'est de cet homme
 » & de cette femme nommés *Askus* &
 » *Embla*, qu'est descendue la race des
 » hommes qui a eu la permission d'ha-
 » biter la terre. »

On peut reconnoître dans cette nar-
 ration des vestiges d'une tradition an-
 cienne & générale, dont chaque peu-
 ple a altéré, orné ou supprimé diver-
 ses circonstances à son gré. Que l'on
 compare en effet les traits que nous

venons de rapporter avec le commencement de la théogonie d'*Hésiode*, les monumens mythologiques de quelques nations de l'Asie, & le livre de la genèse, on se convaincra bientôt que la conformité qui se trouve entre plusieurs circonstances de leurs récits ne peut être entièrement l'ouvrage du hasard. Ainsi dans l'*Edda* la description du chaos, ce souffle vivifiant qui produit le géant *Ymer*, ce sommeil pendant lequel un mâle & une femelle naissent de ses flancs, cette race des fils des dieux, ce déluge dont un seul homme échappa avec sa famille par le moyen d'une barque, ce renouvellement du monde qui suit le déluge, ce premier homme & cette première femme créés par les dieux, & qui en reçoivent la vie & le mouvement, tout cela semble n'être que les restes d'une croyance plus ancienne & plus générale. On reconnoît aussi dans la nature de ces altérations le même esprit d'allégorie & le même désir de rendre raison de tous les phénomènes de la nature par des fictions, qui a dicté aux autres peuples les fables dont leur théologie est remplie. Enfin quand on considère le style dont ces fables sont écrites, ces expressions tantôt sublimes, tan-

tôt gigantesques entassées sans art, les petiteſſes placées au milieu des peintures les plus magnifiques, le déſordre de la narration, le tour uniforme des phraſes, on ne peut méconnoître le caractère d'une haute antiquité, & la façon de penſer d'un peuple ſimple & groſſier, dont l'imagination vigoureuſe mépriſant ou ignorant les règles, ſe déploie avec toute la liberté & toute l'énergie de la nature.

C'eſt ainſi que le monde avoit été créé, ou pour ſ'expliquer d'une manière plus conforme au ſentiment de tous les Celtes, c'eſt ainſi que la matière déjà exiſtante, mais ſans forme & ſans vie, fut animée & diſpoſée par les dieux dans l'ordre où nous l'admirons aujourd'hui. J'ai déjà remarqué qu'on étoit bien éloigné de ſuppoſer qu'après avoir reçu ce premier mouvement de leurs mains, le monde continuât à ſubſiſter indépendamment de ſes premiers auteurs. Aucune religion n'a peut-être accordé à la Providence divine que celle des Celtes. Ce dogme étoit pour eux la clef de tous les phénomènes de la nature ſans exception. Les intelligences unies aux différens corps les pénétoient, les mouvoient, & ce n'étoit qu'en elles qu'on

devoit chercher la raison de tout ce qu'on y observe. Ainsi la nature entière animée & toujours mue immédiatement par une ou plusieurs causes intelligentes, n'étoit plus dans ce système que l'organe & l'instrument de la divinité, & devenoit une espèce de livre où l'on croyoit pouvoir apprendre à discerner ses volontés, ses goûts, & ses desseins. De-là cette erreur commune autrefois à tant de nations & dont les traces subsistent encore en tant de lieux, qui fait regarder mille phénomènes indifférens, le tremblement des feuilles, le pétilllement & la couleur des flammes, la chute du tonnerre, le vol ou le chant d'un oiseau, les mouvemens involontaires des hommes, les songes & les visions, l'émotion du poulx, &c. comme des instructions que Dieu donnoit aux sages sur ses volontés. De-là les oracles, les divinations, les auspices, les augures, les présages, les sorts, obscur fatras de rêveries, appelé tantôt religion, tantôt magie, absurde & inintelligible aux yeux de la raison, mais très-analogue à l'impatience, à l'inquiétude de nos desirs, & qui n'a fait que découvrir toute la foiblesse humaine en promettant de la secourir. Telle étoit en effet la prin-

cipale conséquence que tous les peuples Celtes tiroient du dogme de la Providence. En admettant cette action continue & immédiate de la Divinité sur toutes les créatures, les Scandinaves en concluoient aussi qu'il est impossible à l'homme de rien changer au cours des choses, & de résister aux destinées. Les stoïciens n'ont pas pris ce terme dans un sens plus rigoureux que les peuples du Nord. Rien n'est plus ordinaire dans les anciennes chroniques que d'entendre dire à leurs guerriers que les destins sont immuables, qu'on ne sauroit les surmonter ni les fléchir. On vient de voir qu'ils connoissoient des parques au nombre de trois, comme chez les Grecs, & chargées aussi de déterminer tous les événemens. Chaque homme avoit de plus une fée qui veilloit sur lui, qui assistoit au moment de sa naissance, & marquoit d'avance le terme de ses jours (1). Cependant il est vraisemblable qu'on regardoit *Odin*, ou le Dieu suprême, comme

(1) C'est ce dogme de la Mythologie Celtique qui a produit toutes les fables, la Féerie; le merveilleux des romans modernes, comme celui des romans anciens est fondé sur la Mythologie Grecque & Romaine. C'est ce qui paroîtra plus clairement par la suite.

l'auteur & l'arbitre des destinées. L'*Edda* l'insinue assez clairement en disant qu'il a établi dès le commencement des gouverneurs pour régler les destinées des mortels. On comprend facilement quelle impression devoit faire cette doctrine sur des hommes naturellement belliqueux. On fait qu'elle ne manque guères de fortifier chez les hommes la passion à laquelle ils sont enclins, & de produire en particulier dans ceux qui aiment la guerre une aveugle témérité qui ne connoît ni mesure ni péril. Mais à ce dangereux préjugé les anciens peuples du Nord en joignoient un autre dont les effets ne furent pas moins barbares; c'est que le terme de la vie d'un homme pouvoit être reculé, si quelqu'un vouloit se mettre en sa place & mourir pour lui. C'est ce qui se pratiquoit souvent lors qu'un prince ou un guerrier illustre étoit prêt à périr par quelque accident. *Odin* apaisé par un tel sacrifice, & content d'avoir une victime, révoquoit, disoit-on, l'arrêt des destins, & prolongeoit le fil des années de celui qu'on vouloit sauver.

Les autres préceptes de cette religion se bernoient probablement comme chez tous les peuples Celtes à être brave &

intrépide à la guerre, à servir les dieux & à les apaiser par des sacrifices, à n'être pas injuste, à user d'hospitalité envers les étrangers, à être fidelle à sa parole, à garder la foi conjugale. Il y a plusieurs remarques à faire sur le sens dans lequel on prenoit ces préceptes, & sur la manière dont ils étoient observés; mais la crainte de tomber dans des répétitions m'oblige à les renvoyer à l'article où je traiterai des mœurs des anciens Danois: c'est-là qu'on pourra marquer avec plus de facilité l'influence de la religion sur ces peuples, & par un cercle naturel se former une idée plus exacte de l'esprit de cette religion. Il est temps de développer à présent un autre de ses dogmes, celui de l'état de l'homme après la mort, & des dernières destinées de ce monde.

« Il viendra un temps, dit l'*Edda* (1),
 » un âge barbare, un âge d'épée, où le
 » crime infestera la terre, où les frères
 » se fouilleront du sang de leurs frères,
 » où les fils seront les assassins de leurs

(1) Voyez dans l'*Edda* les fables 48 & 49, le poème de la *Volu-spa* sur la fin & les fragmens cités par *Bartholin de caus. contempt. à Dan. Gentil. mortis*. L. II. ch. 14.

» pères, & les pères de leurs fils, où
 » l'inceste & l'adultère seront communs,
 » où personne n'épargnera son ami. Bien-
 » tôt après un hiver désolant surviendra,
 » la neige tombera des quatre coins du
 » monde, les vents souffleront avec fu-
 » rie, la gelée durcira la terre. Trois
 » hivers semblables se passeront sans
 » qu'aucun été les tempère. Alors il
 » arrivera des prodiges étonnans: alors
 » les monstres rompront leurs chaînes &
 » s'échapperont; le grand dragon se
 » roulera dans l'Océan, & par ses mou-
 » vemens la terre sera inondée; la terre
 » sera ébranlée, & les arbres déracinés;
 » les rochers se heurteront: le loup
 » *Fenris* déchaîné ouvrira sa gueule énor-
 » me qui touche à la terre & au ciel,
 » le feu sortira de ses yeux & de ses
 » nazeaux, il dévorera le soleil, & le
 » grand dragon qui le suit vomira sur
 » les eaux & dans les airs des torrens
 » de venin. Dans cette confusion les étoi-
 » les s'enfuiront, le ciel sera fendu, &
 » l'armée des mauvais génies & des
 » géans conduite par leurs princes entrera
 » pour attaquer les dieux. Mais *Heimdall*
 » le huissier des dieux se lève, il fait
 » résonner sa trompette bruyante, les
 » dieux se réveillent & s'assemblent, le
 » grand

» grand frêne agite ses branches, le ciel
 » & la terre sont pleins d'effroi. Les dieux
 » s'arment, les héros se rangent en ba-
 » taille. *Odin* paroît revêtu de son cas-
 » que d'or & de sa cuirasse resplendis-
 » sante; son large cimenterre est dans
 » ses mains. Il attaque le loup *Fenris*,
 » il en est dévoré, & *Fenris* périt au
 » même instant. *Thor* est étouffé dans
 » les flots de venin que le dragon exhale
 » en mourant. Le feu consume tout,
 » & la flamme s'élève jusqu'au ciel. Mais
 » bientôt après une nouvelle terre sort
 » du sein des flots ornée de vertes prai-
 » ries, les champs y produisent sans cul-
 » ture, les calamités y sont inconnues,
 » un palais y est élevé plus brillant que
 » le soleil & couvert d'or. C'est - là
 » que les justes habiteront & se réjouiront
 » pendant les siècles. Alors le *Puif-*
 » *sant*, le *Vaillant*, celui qui gouverne
 » tout sort des demeures d'enhaut pour
 » rendre la justice divine. Il prononce
 » ses arrêts: il établit les sacrés destins
 » qui dureront toujours. Il y a une de-
 » meure éloignée du soleil dont les por-
 » tes sont tournées vers le Nord; le
 » poison y pleut par mille ouvertures,
 » elle n'est composée que de cadavres
 » de serpens; des torrens y coulent,

» dans lesquels sont les parjures , les
 » assassins , & ceux qui séduisent les
 » femmes mariées. Un dragon noir &
 » ailé vole sans cesse autour & dévore
 » les corps des malheureux qui y sont
 » renfermés. »

Malgré l'obscurité qui se trouve quelquefois dans ces descriptions , on voit cependant que c'étoit un dogme consacré par la religion de l'ancienne Scandinavie , que l'immortalité de l'ame , & qu'un état heureux ou malheureux pour les hommes suivant qu'ils se conduisent ici-bas. Tous les Celtes étoient dans les mêmes idées , & c'étoit là - dessus qu'ils fondoient l'obligation où l'on est de servir les dieux , & d'être brave dans les combats. Mais quoique les historiens Grecs & Latins qui nous ont parlé de ces peuples ne nous eussent laissé aucun doute là-dessus , aucun d'eux n'étoit entré dans quelque détail sur la nature de ces dogmes , & on doit regarder à cet égard la mythologie Islandoise comme un monument unique sans lequel nous ne connoîtrions que très-imparfaitement cette partie importante de la religion de nos pères.

Remarquons encore ici que la mythologie Islandoise distingue expressément

deux différentes demeures pour les bienheureux & autant pour les coupables. La première étoit le palais d'*Odin* nommé *Valhalla* où ce dieu recevoit tous ceux qui étoient morts d'une manière violente, depuis le commencement du monde jusqu'à sa fin, c'est-à-dire, jusqu'à ce bouleversement de la nature qui devoit être suivi d'une nouvelle création. La seconde est ce palais couvert d'or, dont on vient de voir la description, où les justes doivent se réjouir éternellement, après le renouvellement de toutes choses. Il en étoit de même du lieu des supplices; on en distinguoit deux, dont le premier nommé *Niflheim* (1), ne devoit durer que jusqu'au renouvellement du monde, & le second qui lui succédoit, pendant tous les siècles. Ce dernier se nommoit *Naftrond* (2) & l'on a vu dans la description de la fin du monde quelle idée s'en formoient les anciens Scandinaves. Quant aux deux premières demeures, non-seulement elles sont distinguées des autres, en ce qu'elles ne doivent durer que jusqu'à l'embrasement du monde; mais encore en ce qu'elles semblent avoir

(1) Ce mot signifie le séjour des scélérats.

(2) Le rivage des morts.

été plutôt destinées à récompenser la violence que la vertu, & à étouffer les affections sociales qu'à effrayer le crime. Ceux-là seulement dont le sang avoit été versé dans les combats, pouvoient aspirer aux plaisirs qu'*Odin* leur préparoit dans son palais du *Valhalla*. Ces plaisirs qu'ils attendoient après leur mort peuvent faire juger de ceux qu'ils goûtoient pendant leur vie. « Les héros, dit l'*Ed-*
 » *da* (1), qui sont reçus dans le palais
 » d'*Odin*, ont tous les jours le plaisir de
 » s'armer, de passer en revue, de se
 » ranger en ordre de bataille, & de se
 » tailler en pièces les uns les autres ;
 » mais dès que l'heure du repas appro-
 » che ils retournent à cheval tous sains
 » & saufs dans la salle d'*Odin*, & se
 » mettent à boire & à manger. Quoi-
 » qu'il y en ait un nombre infini, la
 » chair d'un sanglier leur suffit à tous ;
 » chaque jour on le sert, & chaque jour
 » il redevient entier ; leur boisson est la
 » bière & l'hydromel ; une chèvre seule
 » dont le lait est de l'excellent hydro-
 » mel en fournit assez pour enivrer tous
 » les héros ; leurs verres sont les crânes
 » des ennemis qu'ils ont tués. *Odin* seul

(1) Edda Island. Myth. 31. 33. 34. 35.

» assis à une table particulière boit du
 » vin pour toute nourriture. Une foule
 » de vierges servent les héros à table,
 » & remplissent leurs coupes à mesure
 » qu'ils les vident. » Tel étoit cet heu-
 reux sort dont l'espérance rendoit intré-
 pides tous les peuples du Nord de l'Eu-
 rope, & leur faisoit braver & même
 rechercher avec ardeur la mort la plus
 cruelle. Aussi le roi *Regner* (1) se voyant
 sur le point de mourir de ses blessures,
 bien loin d'être occupé de sa douleur,
 & de pousser quelques gémissemens,
 exprimoit sa joie par ces vers. « Nous
 » nous sommes détruits à coups d'épée ;
 » mais je suis plein d'allégresse en pen-
 » sant au festin qui se prépare dans le
 » palais d'*Odin*. Bientôt, bientôt assis
 » dans la brillante demeure d'*Odin* nous
 » boirons de la bière dans les crânes
 » de nos ennemis. Un homme brave ne
 » redoute point la mort. Je ne pronon-
 » cerai point des paroles d'effroi en en-
 » trant dans la salle d'*Odin*. » Cet espoir
 fanatique tiroit de nouvelles forces de
 l'ignominie attachée à toute mort qui
 n'étoit point ensanglantée, & de la
 crainte d'entrer après une telle mort dans

(1) Voyez Ol. Worm. Litterat. Runic.

le *Niflheim*. C'étoit un séjour composé de neuf mondes & réservé à tous ceux qui mouroient de maladie & de vieillesse. *Hela* ou la mort y exerçoit son empire, son palais étoit l'*angoisse*, sa table la *famine*, ses serviteurs l'*attente* & la *lenteur*, le seuil de sa porte le *précipice*, son lit la *maigreur*; elle étoit livide, & ses regards seuls glaçoient d'effroi.

Après ce qu'on vient de lire de la religion des Scandinaves, qui pourra être surpris de les voir faire de la guerre leur unique affaire, & porter la valeur jusqu'aux plus grands excès du fanatisme? Tels seront aussi les traits que j'aurai le plus souvent à offrir dans le tableau de leurs mœurs, où l'influence de ce dogme se fera sentir dans toute son étendue.

CHAPITRE VII.

*Suite de la religion des peuples du Nord,
& particulièrement de leur culte.*

EN exposant les principaux dogmes de la religion des anciens Scandinaves j'ai déjà souvent eu occasion d'en faire remar-

quer la conformité avec ceux des autres peuples Celtes de l'Europe. Cette conformité se retrouve encore dans le culte qu'on rendoit à la divinité ; & on doit présumer qu'elle paroîtroit beaucoup plus grande s'il étoit possible de suivre exactement l'histoire de cette religion dans ses divers états de pureté & d'altération. C'est ainsi, par exemple , qu'il devient aisé de comprendre pourquoi les anciens Danois ont eu des temples ; quoiqu'il soit bien certain d'ailleurs que l'usage en étoit proscrit par la religion Celtique , qui enseignoit que c'étoit offenser les dieux que de prétendre les enfermer dans une enceinte de murailles , & qu'on gênoit & resserroit par - là son action qui doit pénétrer librement toutes les créatures pour les faire subsister. Il y a sans doute eu des temps où les Danois admettant la même doctrine n'adoroient leurs divinités que dans les campagnes , & les monumens de cet usage ne sont pas totalement détruits. On trouve encore çà & là en Danne-marc, en Suède, & en Norvège au milieu d'une plaine, ou sur quelque colline, des autels autour desquels on s'assembloit pour les sacrifices & les autres cérémonies religieuses. La plupart

de ces autels sont élevés sur une petite colline ; trois longs rochers dressés sur la pointe servent de base à une grande pierre plate sous laquelle est pour l'ordinaire une assez vaste cavité qui a dû servir à recevoir le sang des victimes. On ne manque guères aussi de trouver à l'entour des pierres à feu , car tout autre feu que celui qu'on tiroit d'un caillou n'étoit pas assez pur pour un usage si saint. Quelquefois ces autels champêtres sont construits avec plus de magnificence ; un double rang de pierres énormes environnent l'autel & la colline sur laquelle il est posé. On en voit un en *Sélande* de cette espèce ; (1) les pierres qui le forment sont d'une grandeur prodigieuse. On craindroit aujourd'hui d'entreprendre un pareil ouvrage malgré tous les secours de la mécanique qui manquoient aux hommes d'alors. Ce qui redouble l'étonnement est que des pierres de cette grandeur sont rares dans toute l'isle , & qu'elles ont dû y être transportées de fort loin. Que de travail , de temps , & de sueur n'ont donc pas coûté ces monumens grossiers , malheureusement plus durables que ceux

(1) Voyez Ol. Wormii Monum. Dan.

des beaux arts & de l'industrie ! Mais de tout temps les hommes se sont persuadés qu'on ne pouvoit mieux honorer la Divinité qu'en faisant pour elle des espèces de tours de force, en opérant des prodiges de travail, en lui consacrant d'immenses richesses. A Ephèse, on prodiguoit pour un temple tous les trésors de l'Europe & de l'Asie. Les Scandinaves dont les forces faisoient la seule richesse, portoient sur le sommet des collines de lourdes masses de rochers.

Dans quelques-endroits de Norvège, on trouve des grottes qui ont été aussi employées à des usages religieux. Quelques-unes ont été taillées dans le roc avec une patience merveilleuse, d'autres sont formées de pierres énormes rapprochées & mises en œuvre avec une force qui ne l'est pas moins. (1)

A mesure que les Scandinaves formoient de nouvelles liaisons avec les autres peuples de l'Europe, soit par les expéditions qu'ils entreprenoient, soit par les colonies étrangères qui venoient s'établir chez eux, leur religion s'altérant par degrés toléra peu-à-peu les tem-

(1) Wern. Monum. Dan. L. I. p. 6.

ples & les idoles, & les adopta enfans sans réserve. Les trois principaux peuples de la Scandinavie élevèrent des temples à l'envi, mais aucun ne fut plus fameux que celui d'*Upsal* en Suède. L'or y brilloit, dit-on, de tous côtés; une chaîne de ce métal faisoit le tour du toit, quoique sa circonférence ne fût pas moindre, dit-on, de neuf cent aunes. *Haquin*, comte de Norvège, en avoit bâti un près de *Drontheim* qui ne cédoit guères à celui d'*Upsal*. Lorsque le roi de Norvège *Olaüs* embrassa la foi Chrétienne, il fit raser ce temple, & briser les idoles qui y étoient; on y trouva de grandes richesses, & en particulier un anneau d'or d'un grand prix. L'Islande avoit aussi ses temples, & les chroniques du pays nous parlent avec admiration des deux principaux situés l'un au nord, l'autre au midi de l'isle. Dans chacun de ces temples, il y avoit, dit un auteur de ce pays (1), « une cha-
 » pelle particulière qui étoit regardée
 » comme un lieu sacré; c'est-là que les
 » idoles étoient placées sur une espèce
 » d'autel autour duquel on rangeoit les
 » victimes qui devoient être immolées.

(1) V. *Arngrim. Jon. Crymogæa.*

» Vis-à-vis étoit un autre autel revêtu
 » de fer pour que le feu qui devoit y
 » brûler sans cesse ne le détruisît pas. Sur
 » cet autel étoit placé un vase d'airain
 » où l'on recevoit le sang des victimes,
 » & à côté un goupillon dont on se
 » servoit pour arroser de ce sang les
 » assistans; il y pendoit aussi un grand
 » anneau d'argent que l'on teignoit de
 » sang, & qu'il falloit tenir dans ses
 » mains quand on prêtoit serment pour
 » quelque affaire. Dans un de ces tem-
 » ples il y avoit près de la chapelle ou
 » lieu sacré un puits profond où l'on
 » précipitoit les victimes ».

Quand le Dannemarc eut embrassé le christianisme, on eut autant de zèle pour détruire ces temples qu'on en avoit eu auparavant pour y servir les faux dieux. Tous furent rasés en peu de temps, & le souvenir même des lieux qu'ils occupoient s'est perdu; mais des tables d'autel qu'on trouve souvent dispersées sur les montagnes & dans les bois, témoignent encore de nos jours que les anciens Danois n'étoient pas moins attachés à ce culte que les autres peuples du Nord.

Tous les dieux dont j'ai rapporté les noms, & plusieurs autres moins célè-

bres, étoient adorés & invoqués chez les anciens Scandinaves, mais non pas de la même manière, ni dans les mêmes occasions. Le grand temple d'*Upsal* sembloit être particulièrement consacré aux trois grandes divinités, & on les y voyoit caractérisées par leurs symboles particuliers. *Odin* étoit représenté tenant une épée dans sa main; *Thor* étoit à la gauche d'*Odin*; il avoit une couronne sur la tête, un sceptre dans une main, & une massue dans l'autre. Quelquefois on le peignoit sur un chariot traîné par deux boucs de bois, avec un frein d'argent, & la tête environnée d'étoiles. *Frigga* étoit à la gauche de *Thor*; elle étoit représentée avec les deux sexes, & divers attributs qui faisoient reconnoître la déesse de la volupté. On invoquoit *Odin* comme le dieu des combats & de la victoire; *Thor* comme celui qui gouverne les saisons, qui dispense les pluies, la sécheresse & la fertilité; *Frigga* comme la déesse des plaisirs, de l'amour & du mariage. Je n'entre point dans le détail du culte rendu aux autres dieux: celui qu'on rendoit aux trois grandes divinités consistoit principalement en fêtes & en sacrifices, & ce sujet mérite d'être développé avec quelque étendue.

Il y avoit trois grandes fêtes religieuses dans l'année. La première se célébroit au solstice d'hiver. On appelloit cette nuit la *nuit mère*, comme étant celle qui produisoit toutes les autres ; & cette époque avoit encore ceci de remarquable, qu'on datoit de-là le commencement de l'année qui chez les peuples du Nord se comptoit d'un solstice d'hiver à l'autre. Cette fête la plus solennelle de toutes se nommoit *Juul*, & se célébroit à l'honneur de *Thor*, ou du soleil, pour en obtenir une année propice, & des saisons fertiles. Les sacrifices, les festins, les danses, les assemblées nocturnes, toutes les marques de la joie la plus dissolue étoient alors autorisées par un usage général qui répondoit aux Saturnales des Romains. La seconde fête étoit instituée à l'honneur de la terre ou de la déesse *Goya* ou *Frigga*, pour lui demander les plaisirs, la fécondité, la victoire ; & elle étoit placée dans le croissant de la seconde lune de l'année. La troisième se solennisoit aussi avec beaucoup d'éclat à l'entrée du printemps à l'honneur d'*Odin*, pour recevoir cette saison, & surtout pour obtenir du dieu des combats d'heureux succès dans les expéditions projetées. Il y avoit encore

quelques fêtes en l'honneur des autres dieux, & on les multiplioit souvent à l'occasion de certains événemens.

Dans les premiers temps les offrandes étoient simples & telles que des peuples pasteurs pouvoient les présenter. On chargeoit les autels des dieux des prémices des récoltes, & des fruits les plus beaux de la terre : dans la suite on immola des animaux. On offroit à *Thor* pendant la fête de *Juul* des bœufs & des chevaux engraisés ; à *Frigga* le pourceau le plus grand qu'on pouvoit trouver (1) ; à *Odin* des chevaux, des chiens, & des faucons, quelquefois des coqs, & un taureau gras. Quand on eut une fois posé pour principe que l'effusion du sang de ces animaux appaisoit la colère des dieux, & que leur justice détournoit sur ces victimes innocentes les coups qu'elle destinoit aux coupables, on n'eut pas de soin plus pressé que de se concilier leur faveur par une voie si facile. Enfin quand on avoit quelque faveur vivement souhaitée à demander, ou quelque calamité publique à prévenir,

(1) *Matrem deum venerantur Ælii, insigne superstitionis formas aprorum gestant. Tacit. German. c. 15.*

le sang des animaux parut trop vil, & on fit couler celui des hommes. Il est probable que ce barbare usage a été autrefois presque universel, & qu'il est d'une très-grande antiquité ; mais les nations du Nord le conservèrent jusques au neuvième siècle, parce qu'ils ne reçurent qu'alors les lumières du christianisme, & qu'ils ignoroient les arts qui avoient adouci la férocité des Romains & des Grecs encore Payens. Le temps de ces sacrifices étoit toujours déterminé par une autre opinion superstitieuse qui faisoit regarder chez les peuples du Nord le nombre de trois comme un nombre sacré & particulièrement chéri des dieux. Ainsi chaque neuvième mois on renouvelloit cette sanglante cérémonie qui devoit durer neuf jours, & chaque jour on immoloit neuf victimes vivantes, soit hommes soit animaux ; mais les sacrifices les plus solennels étoient ceux qui se faisoient à *Upsal* chaque neuvième année. Alors le roi, le sénat, & tous les citoyens de quelque distinction étoient obligés d'y assister, & d'apporter des offrandes qu'on plaçoit dans le grand temple dont nous avons parlé. Ceux qui ne pouvoient s'y rendre envoyoient leurs présens par d'autres, ou en faisoient tenir la valeur

aux prêtres chargés de tout recevoir. Les étrangers y accouroient en foule, & on n'en fermoit l'accès qu'à ceux dont l'honneur avoit souffert quelque tâche, & surtout à ceux qui étoient accusés d'avoir manqué de courage. Alors on choisissoit parmi les captifs en temps de guerre, & parmi les criminels ou les esclaves en temps de paix, neuf personnes pour être immolées; la volonté des assistans & le sort combinés ensemble régloient ce choix. Les malheureux sur lesquels il tomboit étoient traités avec tant d'honneurs par toute l'assemblée, on leur prodiguoit tellement les caresses pour le présent, & les promesses pour la vie à venir, qu'ils se félicitoient quelquefois eux-mêmes de leur destinée. Mais ce n'étoit pas toujours des personnes si viles qu'on sacrifioit : dans les grandes calamités, dans une famine, par exemple, si les peuples croyoient avoir quelque raison d'en imputer la cause à leur roi, ils l'immoloient sans hésiter, persuadés que c'étoit le plus haut prix dont ils pussent racheter la bienveillance divine. C'est ainsi que le premier roi de *Vermelande* fut brûlé à l'honneur d'*Odin* pour faire cesser une grande disette, comme nous

l'apprenons dans l'histoire de Norvège (1). Les rois à leur tour n'épargnoient pas le sang de leurs sujets, & plusieurs mêmes ont répandu celui de leurs propres enfans. Un *Haquin* roi de Norvège offrit les siens en sacrifice pour obtenir d'*Odin* la victoire sur son ennemi *Hagrald* (2). *Aune* roi de Suède consacra à *Odin* ses fils pour que ce dieu prolongeât sa vie. (3) L'ancienne histoire du Nord est féconde en exemples pareils. Ces sacrifices abominables étoient accompagnés de diverses cérémonies. Quand la victime étoit choisie, on la conduisoit vers l'autel où brûloit jour & nuit le feu sacré; il étoit environné de vases de fer & de cuivre, parmi lesquels on en distinguoit un à cause de sa grandeur où le sang des victimes étoit reçu. Quand on immoloit des animaux, ils étoient tués promptement aux pieds de l'autel; on ouvroit leurs entrailles pour y lire l'avenir, comme cela se faisoit chez les Romains, & on en faisoit ensuite cuire la chair qu'on servoit dans des festins préparés pour l'assemblée. La chair

(1) C'étoit un petit roi d'une province de Suède. Voyez Wormius monum. Danic. p. 26.

(2) Saxo Grammat. L. 10.

(3) Worm. monum. Danic. l. c.

de cheval n'étoit point rejetée , & les grands en mangeoient aussi-bien que le peuple. Mais lorsqu'on vouloit sacrifier des hommes , ceux que l'on choisissoit étoient couchés sur une grande pierre où ils étoient étouffés ou écrasés ; quelquefois on faisoit couler leur sang , car c'étoit un présage des plus respectés que celui qu'on tiroit du plus ou du moins d'impétuosité avec lequel il jaillissoit. Les prêtres en inféroient le succès que devoit avoir l'entreprise qui faisoit l'objet du sacrifice ; on ouvroit aussi ces corps pour consulter leurs entrailles , & démêler dans le cœur des victimes la volonté des dieux , & les biens ou les maux à venir. Elles étoient ensuite brûlées ou suspendues dans un bois sacré voisin du temple : on répandoit le sang en partie sur le peuple , en partie sur le bois sacré ; on en arrosoit les images des dieux , les autels , les bancs & les murs du temple , au-dehors & au-dedans.

Quelquefois ces sacrifices se faisoient d'une autre manière. (1) Il y avoit un puits ou une source profonde dans le voisinage du temple ; celui qu'on avoit choisi y étoit précipité , ordinairement à

(1) Voyez Arng. Jon. Crymog. L. I.

l'honneur de *Goya* ou de la *Terre*. S'il alloit d'abord au fond, la victime avoit été agréable à la déesse, & elle l'avoit reçue; s'il furnageoit long-temps, elle le refusoit, & on le pendoit dans une forêt sacrée. Près du temple d'*Upsal* il y avoit un bois de cette espèce dont chaque arbre & chaque feuille étoit regardée comme la chose du monde la plus sainte. Ce bois nommé le bois d'*Odin* étoit rempli des corps des hommes & des animaux qui avoient été sacrifiés. On les enlevoit ensuite pour les brûler à l'honneur de *Thor* ou du soleil, & on ne doutoit pas que l'holocauste ne lui eût été agréable quand la fumée s'étoit élevée bien haut. De quelque manière qu'on immolât les hommes, le prêtre avoit toujours soin en consacrant la victime de prononcer quelques paroles, comme : *Je te dévoue à Odin : je t'envoie à Odin, ou je te dévoue pour la bonne récolte, pour le retour de la bonne saison.* La cérémonie se terminoit par des festins où l'on déployoit toute la magnificence connue dans ces temps-là. On buvoit immodérément : les rois & les principaux seigneurs portoient les premiers des fantés à l'honneur des dieux; chacun buvoit ensuite en faisant quel-

que vœu ou quelque prière au dieu qu'on nommoit. De-là cet usage des premiers chrétiens de la Germanie & du Nord de boire à la santé de N. S., des Apôtres & des Saints, usage que l'église a souvent été obligée de tolérer. La licence de ces festins s'augmenta enfin jusqu'à devenir de vraies bacchanales, dans lesquelles au bruit d'une musique barbare, au milieu des cris, des danses, des gestes indécens, il se commettoit tant d'actions malhonnêtes que les plus sages refusoient d'y assister.

Les mêmes sacrifices se faisoient, quoique peut-être avec moins d'éclat, en Dannemarc, en Norvège & en Islande. Ecoutons là-dessus un historien du onzième siècle, *Dithmar* évêque de *Mersebourg* (1). « Il y a, dit-il, en *Sélande* un endroit, » qui est la capitale du royaume de » Dannemarc, nommé *Lederun* (c'est » *Lethra*, ou *Leyre* dont je parlerai dans » la suite.) C'est-là que tous les neuf » ans dans le mois de janvier les Danois » se rendent en foule, & immolent à » leurs dieux 99 hommes & autant de » chevaux, de chiens, & de coqs, dans » l'espérance certaine d'appaiser les dieux

(1) Dithm. Merseb. Chronic. L. I. p. 12.

» par ce moyen » *Dudon de St. Quentin*, historien françois, attribue les mêmes usages aux Normans ou aux Norvégiens; (1) mais il nous apprend que c'étoit à l'honneur de *Thor* qu'ils faisoient ces sacrifices. *Arngrimus Jonas*, auteur Islandois qui a écrit avec beaucoup de savoir sur les antiquités de sa nation, (2) remarque qu'il y avoit autrefois en Islande deux temples où l'on immoloit des victimes humaines, & un puits où on les précipitoit. Il y a encore en *Frise* & en divers endroits d'Allemagne, des autels composés de si grosses pierres qu'ils n'ont pu être détruits, ni par les ravages du temps, ni par le zèle des nouveaux convertis. Ces autels, suivant la tradition des habitans, & le rapport des historiens les plus dignes de foi, ont servi aux mêmes horreurs. (3) Les Gaulois ont offert long - temps des hommes à leur dieu suprême *Esus* ou *Teutat*. Les premiers habitans de l'Italie & de la Sicile, les Bretons, les Phéniciens, les Carthaginois, tous les peuples connus de l'Europe & de l'Asie se sont couverts du

(1) *Dudo Quint. sub init.*

(2) *J. Arngr. Crymog. L. I. c. 7.*

(3) *Ubbo Emmius Histor. Fris. L. I. p. 21.*

même opprobre , & pourquoi s'en étonneroit-on ? Une nation ignorante peut-elle éviter de tomber dans l'erreur & de-là dans le fanatisme ? Les hommes naissent environnés de dangers & de maux , foibles & nus ; si le secours des arts & la protection des loix ne les rassurent au sortir de l'enfance , ne les adoucissent , ne répandent dans leurs ames le calme & la modération , n'y font germer les affections paisibles & sociales , ils sont bientôt en proie à mille noires terreurs qui ne leur font voir autour d'eux que des dangers & des ennemis , & les tiennent toujours armés de férocité & de défiance. De - là cette soif de vengeance & de destruction que les peuples barbares ne peuvent assouvir : de-là cet impie préjugé qui leur fait imaginer des dieux sanguinaires comme eux ; tant c'est mal connoître les hommes , que de placer l'âge d'or d'un peuple à son âge de pauvreté & d'ignorance ! Il est si vrai qu'ils se ressemblent par-tout à cet égard , que les nations qui n'ont eu aucun commerce avec celles de l'Europe se sont livrées aux mêmes excès avec une égale fureur. Les *Péruviens* offroient habituellement des sacrifices humains. Les *Mexicains*

immolèrent une fois à leurs dieux, dans une seule occasion, cinq mille prisonniers de guerre. Plusieurs peuples à demi inconnus, & errans dans les déserts d'Afrique, & les forêts d'Amérique, se détruisent encore par les mêmes principes, & avec le même acharnement.

Les prêtres de ces dieux inhumains se nommoient *Drottes*, nom qui répond probablement au mot gaulois de *Druïdes*. On les appeloit souvent aussi *prophètes*, *hommes sages*, *hommes divins*. A *Upsal* chacune des trois grandes divinités avoit ses prêtres particuliers, dont les principaux au nombre de douze étoient les chefs des sacrifices, & exerçoient une autorité sans bornes sur tout ce qui leur paroissoit être du ressort de la religion. Le respect qu'on avoit pour eux étoit proportionné à cette autorité. Sortis le plus souvent d'une même famille (1), comme chez les juifs, ils avoient persuadé au peuple que cette famille avoit Dieu même pour auteur. Souvent ils réunissoient le sacerdoce & l'empire à l'exemple d'*Odin* leur législateur : Et ce

(1) Chez les peuples du nord, dit *Diodore de Sicile*, une famille est chargée de père en fils du soin des temples & du culte des dieux. *Hist. L. 2. c. 47.*

fut par une suite de cette coutume que dans des temps plus récents les rois faisoient encore quelquefois les fonctions de pontifes, ou qu'ils destinoient leurs enfans à un état si révééré. La déesse *Frigga* étoit ordinairement servie par des filles de rois qu'on nommoit *prophétesses* & *déeses*, qui rendoient des oracles, se devoient à une éternelle virginité, & entretenoient le feu sacré dans son temple. *Tacite* nous apprend que parmi les Germains le droit d'infliger des peines, de frapper, de lier un criminel étoit réservé aux prêtres seuls. Et ces hommes si fiers qui se croyoient déshonorés quand ils n'avoient pas tiré vengeance de la plus légère offense, recevoient en tremblant les coups & la mort même de la main d'un pontife qu'ils prenoient pour le ministre d'un dieu irrité. (1) Enfin la crédulité du peuple, la fourberie & l'audace des prêtres allèrent si loin, que l'on vit souvent ces prétendus interprètes des volontés divines oser demander au nom du ciel le sang des rois eux-mêmes & l'obtenir.

(1) *Neque animadvertere, neque vincire, neque verberare nisi sacerdotibus permiffum: non ducis juffu, sed velut deo imperante.* Tacit. German. c. 3.

Il ne falloit pour cela que profiter de ces temps de calamité où le peuple égaré par la douleur & la crainte ouvre son ame aux sentimens les plus sinistres. Alors pendant que le prince étoit égorgé sur un des autels des dieux, les autres étoient couverts des offrandes qu'on portoit de tous côtés à leurs ministres.

J'ai déjà remarqué que la religion des peuples Celtes faisoit intervenir l'action de la divinité dans les événemens les plus indifférens comme dans les plus considérables, & qu'elle ne regardoit les élémens que comme autant d'organes par lesquels elle manifestoit ses volontés & ses résolutions. Cette opinion une fois admise, l'intérêt ou la superstition en tirèrent bientôt une conséquence assez naturelle ; c'est qu'en étudiant avec soin les phénomènes de la nature, ou, pour parler dans l'esprit de cette religion, les actions visibles de cette divinité qu'on ne pouvoit voir, on parvenoit à connoître ses goûts, ses inclinations, ses volontés : on entroit, en un mot, dans une espèce de commerce avec elle. Les oracles, les augures, les divinations & mille pratiques de ce genre naquirent bientôt en foule de cette opinion. Aussi dans toutes nos anciennes fables & anna-

les voyons-nous les peuples du Nord extrêmement attachés à cette vaine science. Ils avoient des oracles, comme les peuples d'Italie & de Grèce, & ces oracles n'étoient ni moins révéés ni moins célèbres. C'étoit, à ce qu'on croyoit, ou les dieux & les déesses, ou plus communément les trois *Parques*, dont j'ai rapporté les noms ailleurs, qui les rendoient dans leurs temples. Celui d'*Upsal* étoit fameux par les oracles comme par les sacrifices. Il y en avoit aussi de renommés en *Dalie* province de Suède, en Norvège, & en Dannemarc.

« C'étoit, dit SAXON le GRAMMAIRIEN, » une coutume des anciens Danois de » consulter les oracles des Parques sur » la future destinée des enfans qui venoient de naître. Aussi Fridleif voulant savoir celle de son fils Olaus, entre dans le temple des dieux pour prier, & ayant été introduit dans le sanctuaire, il vit trois déesses sur autant de sièges. La première qui étoit d'un naturel bien faisant accorda à l'enfant la beauté & le don de plaire: la seconde lui donna un cœur libéral; mais la troisième qui étoit envieuse & méchante, pour détruire l'ouvrage de ses sœurs, lui imprima la tâche de

» l'avarice. » Il est probable que les idoles ou les statues mêmes des dieux & des déesses rendoient ces oracles de vive voix. Dans une ancienne chronique Islandoise on voit un certain *Indrid* qui étoit sorti de chez lui pour aller attendre *Thorstein* (son ennemi.) « *Thorstein*, » dit l'auteur, étant arrivé entra dans » le temple où il y avoit une pierre » (taillée apparemment en statue) qu'il » avoit accoutumé d'adorer; il se prosterna devant elle, & la pria (de lui » apprendre son fort.) *Indrid* qui étoit » dehors entendit la pierre chanter ces » vers : C'est pour la dernière fois, c'est » avec des pieds qui touchent au sépulchre que tu es venu dans ce lieu : car » c'est une chose certaine qu'avant que » le soleil se lève le courageux *Indrid* te » fera sentir sa haine » (1) On se persuadoit quelquefois que ces idoles répondoient par un geste ou un signe de tête qui marquoit qu'elles exauçoient les prières des supplians. C'est ainsi que dans l'histoire d'*Olaüs* roi de Norvège, on voit un seigneur nommé *Haquin* qui entre dans un temple, & se prosterne devant une idole qui tenoit dans sa main un gros

(1) *Holmveria Saga apud Barthol. L. 3. c. 11.*

brasselet d'or; *Haquin*, ajoute l'historien, voyant bien que tant que l'idole ne lui abandonneroit pas le brasselet elle ne seroit pas réconciliée avec lui, & ayant fait de vains efforts pour le lui ôter, il se mit à prier de nouveau, & à lui offrir des présens : alors s'étant levé une seconde fois, l'idole lui lâcha le brasselet, & il s'en alla satisfait. Je ne m'arrête pas à détailler les autres espèces d'oracles; il suffit au lecteur sensé de reconnoître ici la même crédulité d'une part, & les mêmes impostures de l'autre, qui avoient accredité les oracles de la Grèce & de l'Asie. Il n'y a aucune différence essentielle entre la manière dont ils se sont rendus dans des pays si éloignés les uns des autres. Si le luxe des peuples du midi les orna de plus de pompe que n'en comportoit la simplicité des habitans du Nord, ceux-ci n'en eurent pas moins de vénération pour leurs oracles que les autres. On n'a pas crû non plus la religion moins intéressée à les attribuer aux artifices du démon, quoique l'on n'ait pas osé avancer que ces oracles du Nord aient cessé à la naissance de N. S. (1) Il faut en

(1) Le pape Grégoire écrivant aux Saxons nou-

dire autant des devins & des devine-
resses. Les uns avoient, disoit-on, des
esprits familiers qui ne les quittoient
point & qu'on consultoit sous la forme
de petites idoles: d'autres évoquoient
les mânes de leurs tombeaux, & for-
çoient les morts à leur raconter leurs
destinées. De ce dernier genre étoit *Odin*
lui-même qui consultoit souvent les âmes
des morts sur ce qui se passoit dans les
pays éloignés. Il nous reste encore une
ode Islandoise très-ancienne sur ce sujet.
(1) Le poëte y peint avec beaucoup de
feu *Odin* descendant aux enfers, d'où
il évoque une prophétesse célèbre. La
poésie étoit souvent employée à ces usa-
ges insensés, & ces mêmes *Scaldes* ou
poëtes, qui comme nous le dirons en-
suite, jouissoient de tant de crédit parmi
les vivans, avoient encore le pouvoir de
troubler le repos des morts, & de les
tirer de leurs sombres demeures par la
force de certaines chansons qu'ils savoient

vellement convertis, leur dit, *Falsidica numina
in quibus daemones habitare noscuntur. . . . Oro ut
sint à diabolica fraude liberati, &c. &c. ex Epist.
Bonifac. à Serar. Mogunt. in-4. édit.* Rien de plus
commun alors que ce langage.

(1) On la trouvera traduite dans la seconde
partie de cet ouvrage.

composer. La même ignorance qui faisoit regarder la poésie comme une chose surnaturelle persuadoit aussi que les lettres, ou caractères *Runiques* dont se servoit alors le petit nombre de gens qui savoient écrire, renfermoient des propriétés mystérieuses & magiques. Quelques fourbes persuadèrent donc aisément à des hommes crédules que ces lettres disposées & combinées d'une certaine manière pouvoient opérer des prodiges, & devenir un présage de l'avenir. *Odin* qui étoit l'inventeur de ces caractères, savoit, disoit-on, ressusciter les morts par leur moyen: il y avoit des lettres *Runiques* pour obtenir la victoire, pour se préserver du poison, pour soulager les femmes en travail, pour guérir les maux du corps, pour chasser les mauvaises pensées de l'esprit, pour dissiper les chagrins, pour fléchir les rigueurs d'une maîtresse. On employoit à-peu-près les mêmes caractères dans tous ces différens cas, mais on en varioit l'ordre, la combinaison; on écrivoit ou de la droite à la gauche, ou de la gauche à la droite, ou de haut en bas, ou en cercle, ou contre le cours du soleil, &c. C'étoit dans des pratiques de ce genre que consistoit cet art

puérile & insensé, aussi méprisé sans doute de la plupart de ceux qui le professoient, que respecté de ceux qui y avoient recours.

J'ai déjà remarqué qu'on n'avoit souvent d'autre but en sacrifiant des hommes que de connoître l'avenir par l'inspection de leurs entrailles, par l'effusion de leur sang, par le plus ou moins de promptitude avec laquelle ils tomboient au fond de l'eau. Le même motif engageoit à prêter une oreille attentive au chant des oiseaux dont quelques devins se vantoient de pouvoir donner l'interprétation. L'ancienne histoire de la Scandinavie n'est pas moins pleine de traits relatifs à ces usages superstitieux que celle de Rome même. On voit dans *Saxon*, comme dans *Tite-Live*, des augures qui annoncent le succès d'une expédition, des guerriers frappés de présages inopinés, des forts consultés, des jours funestes ou favorables, des devineresses dirigeant les opérations des armées, des pluies de sang, des nuées qui combattent, des voix célestes, des pressentimens, des songes prodigieux que l'événement ne manque pas de justifier, les plus légères circonstances des plus grandes actions prises pour de bons ou

de mauvais augures. C'est-là, comme on le fait, une maladie générale de l'humanité dont elle n'a commencé à se guérir qu'en Europe. Retracer un spectacle si humiliant, ce seroit un travail bien rebutant pour un historien, si la connoissance de tous ces usages ne faisoit une partie de celle des mœurs, sans laquelle il n'y a point de véritable histoire, & si ce tableau des égaremens de la raison ne seroit à nous faire sentir la nécessité de la cultiver. Un esprit naturellement droit ne peut manquer d'y trouver aussi de quoi se guérir de ce qui peut lui rester de foiblesse & de crédulité sur ces matières ; car que faut-il de plus pour se croire en droit de rejeter tous les récits merveilleux & surnaturels dont ces anciennes histoires sont remplies, que de voir combien le peuple fut toujours ignorant, crédule, facile à séduire, avide du merveilleux, enclin à l'exagération, & précipité dans ses jugemens ? Or chez ces nations dont l'histoire nous étonne aujourd'hui, qui ne fait que tout étoit peuple, à la réserve peut-être de quelques sages obscurs dont la voix étoit trop foible pour se faire entendre au milieu des cris de tant de gens aveugles & prévenus ? Ne

fuffit-il pas de penfer encore que les fiècles de la plus grande ignorance de ces nations font précifément les plus féconds en oracles , en divinations , en songes prophétiques , en apparitions , en prodiges de tout genre , qu'ils font devenus plus rares à mefure qu'on y a moins cru , & qu'enfin l'expérience nous montre que chez les peuples dont la raifon eft perfectionnée , toutes chofes rentrent tellement dans l'ordre des événemens fimples & naturels , que la claffe même la plus vile des hommes convient qu'il n'en faut plus admettre d'autres ?

Mais je le répète , la fuperftition n'avoit pas aveuglé tous les anciens Scandinaves fans exception ; & l'hiftoire témoigne qu'il y avoit en effet parmi eux des hommes affez fages pour fentir la folie des opinions reçues , & affez courageux pour les condamner hautement. Dans l'hiftoire d'*Olaüs* roi de Norvège , (1) un guerrier ofe dire publiquement qu'il fe fie bien plus à fa force & à fes armes qu'à *Thor* & à *Odin*. Un autre dans le même livre parle ainfi à fon ami : « Je veux bien que tu faches » que je ne crois ni aux idoles ni aux

(1) *Vid. Bartholin, de caufis*, &c. p. 80.

» esprits. J'ai voyagé dans plusieurs
 » lieux, j'ai rencontré des géans & des
 » hommes monstrueux; jamais ils ne
 » m'ont vaincu; ainsi jusqu'à présent je
 » ne crois qu'à ma force & à mon cou-
 » rage. » Malheureusement ce mépris de
 la superstition les jetoit peut-être dans
 une extrémité opposée. Du moins plu-
 sieurs semblent-ils dans l'ivresse de leur
 courages'être regardés eux-mêmes comme
 des êtres indépendans qui n'avoient rien
 à espérer ni à craindre des dieux. Dans
 une chronique Islandoise un brave avoue
 sans détour à un missionnaire chrétien
 qu'il ne connoît encore aucune religion,
 & que ses forces lui tiennent lieu de
 tout. D'autres refusent par la même rai-
 son de sacrifier à des dieux dont ils
 n'ont pas besoin. *Saint Olafs* roi de Nor-
 vège demandant à un guerrier qui lui
 offroit ses services de quelle religion il
 étoit; le guerrier répond, *je ne suis ni*
chrétien ni payen; mes compagnons & moi
nous n'avons d'autre religion que la con-
fiance en nos forces, & dans le bonheur
qui nous suit toujours à la guerre. Il nous
semble aussi que c'est-là tout ce qu'il faut.
 On voit cependant paroître par inter-
 valles dans l'ancienne Scandinavie de ces
 hommes doués d'une vraie force d'esprit,

qui non-seulement fouloient aux pieds tous les objets de la crédulité & de la folle superstition des peuples, mais qui s'élevoient aussi jusques au maître invincible de tout ce que nous voyons, au *père du soleil & de la nature*. Dans une chronique Islandoise un nommé *Giest* dit à son neveu qui est sur le point de s'embarquer pour la Grœntande; (1) *je supplie & je conjure celui qui a fait le soleil de rendre ton entreprise heureuse*. Un célèbre guerrier Norvégien nommé *Thorstein* dit en parlant de son père; *il recevra à cause de cela une récompense de celui qui a fait le ciel & l'univers, qui qu'il puisse être*; & dans une autre occasion il fait un vœu à ce même Etre qui a fait le soleil, car, ajoute-t-il, *il faut que sa puissance soit extrême pour avoir produit un tel ouvrage*. Toute sa famille étoit dans les mêmes sentimens, & il est marqué en plusieurs endroits de la même chronique que leur religion étoit de croire à celui qui est l'auteur du soleil. *Torchill* juge suprême d'Islande, homme d'une vie intègre, & distingué parmi les plus sages magistrats de cette isle dans le temps qu'elle se gouver-

(1) Barthol. c. 6. L. 1.

noit en forme de république , se voyant près de sa fin , ordonna qu'on le mit à l'air le visage tourné contre le soleil , & là après être resté quelques momens dans une espèce d'extase , il mourut en recommandant son ame à celui des dieux qui avoit créé le soleil & les étoiles (1).

CHAPITRE VIII.

Du gouvernement des anciens peuples du Nord.

LE caractère des anciens peuples du Nord s'est déjà dévoilé en partie dans les chapitres précédens. C'est le propre des religions qui font l'ouvrage des hommes de conserver toujours l'empreinte de leurs foiblesses , & de ne respirer que l'esprit dont ils sont eux - mêmes animés. Mais le gouvernement & les loix font un autre miroir fidelle de cet esprit qu'on ne consulte pas avec moins d'utilité. On fait que les loix ne fauroient être long - temps en contradiction avec le génie d'une nation. Tôt ou tard elles prendront son caractère ou lui donneront

(1) Voyez Arn. Jon. Crymog. L. I. c. 6.

le leur. Ce sont deux fleuves différens dans leur origine, mais qui n'ont plus qu'une force commune & une même direction dès qu'ils se réunissent dans le même lit. L'importance de cette matière nous fait donc une loi de la traiter avec quelque étendue, & de rassembler avec le plus grand soin tous les rayons foibles. & épars, qui viennent y répandre quelque jour à travers l'obscurité de tant de siècles.

Consultons d'abord *Tacite* cet excellent historien de l'ancienne Germanie, qui abrégant tout parce qu'il voyoit tout, a su peindre dans quelques pages par les traits les plus expressifs les habitans de cette vaste contrée. Il est inutile de répéter ici une chose connue de tous ceux qui ont lu son ouvrage sur la Germanie, c'est qu'il comprenoit aussi sous ce nom toute la Scandinavie, & que ce qu'il dit du premier de ces pays regarde également le second. Ses paroles doivent être rapportées en entier & pesées avec soin. « Chez ces peuples, dit-il, les chefs » décident les affaires de peu d'importance. On réserve les autres à l'assemblée générale qui cependant n'a pas le droit d'en connoître qu'elles n'aient été discutées par les chefs..... Ils y

» prennent séance tous armés. Les prêtres qui dans ces assemblées ont aussi le pouvoir de maintenir l'ordre font faire silence. Alors le roi ou le chef parle le premier. Les grands opinent à leur tour, & sont écoutés avec les égards que méritent leur âge, leur noblesse, leurs exploits, leur éloquence. On défère moins à l'autorité de la personne qu'à ses raisons. Si l'avis déplaît à la multitude, elle le rejette par un murmure. Lorsqu'elle le goûte, chacun frappe son bouclier de sa lance : éloge militaire, qui passe chez eux pour le signe d'approbation le plus honorable & le plus flatteur..... On peut porter aussi les affaires criminelles à ce conseil de la nation..... Il appartient encore à ces mêmes assemblées générales de nommer les chefs destinés à rendre la justice dans chaque canton, & dans les villages qui en dépendent. Chacun de ces chefs a cent assesseurs choisis parmi le peuple. Ils forment le conseil, & jugent conjointement avec le chef..... Parmi ces peuples la naissance fait les rois, & le mérite les généraux. Le pouvoir des rois n'est pas arbitraire, mais limité. Les généraux sont moins pour donner des ordres

» que des exemples. Il faut qu'ils se
» signalent, & que leur autorité soit
» fondée sur l'estime & l'admiration....
» L'extrême jeunesse n'exclut point du
» rang de prince ou de chef ceux qu'une
» naissance très-illustre ou les services
» signalés de leurs pères appellent à cette
» dignité. A mesure qu'ils avancent en
» âge & qu'ils se font estimer, une foule
» de jeunes guerriers vient s'attacher à
» leur personne & grossir leur cour. On
» ne rougit point du titre de *suivant*, &
» même tous ceux qui le portent ne sont
» pas égaux. L'estime du chef règle entre
» eux les rangs. Les suivans se piquent
» de mériter la faveur du prince, & les
» princes d'avoir la suite la plus nom-
» breuse & la plus vaillante. Etre tou-
» jours environné d'un essain de jeunesse
» choisie, c'est ce qui leur donne de la
» puissance & de la considération, ce
» qui fait leur sûreté pendant la guerre,
» & leur gloire pendant la paix. C'est
» ainsi qu'ils sont grands & chez leurs
» compatriotes & chez leurs voisins. On
» recherche leur amitié par des ambas-
» sades, on la cultive par des présens....
» Dans un combat il seroit honteux au
» prince de céder en valeur à ceux qui
» le suivent, honteux à sa suite de ne

» pas l'égaliser. S'il vient à périr, un
 » guerrier capable de lui survivre seroit
 » deshonoré pour jamais.... Le prince
 » combat pour la victoire, ils combat-
 » tent pour le prince..... Pour retenir
 » à son service ceux qui se sont donnés
 » à lui, chaque prince n'a de ressource
 » que la guerre. Tantôt ils lui demandent
 » ce cheval de bataille, tantôt cette
 » lance victorieuse teinte du sang de
 » l'ennemi. Sa table grossièrement servie,
 » mais abondante, leur tient lieu de
 » solde..... (1)

Tous les traits les plus caractéristiques
 de l'ancien gouvernement gothique se
 trouvent renfermés dans ce passage remar-
 quable. On y voit des rois qu'une extrac-
 tion illustre désignoit, présidant plutôt
 que commandant à une nation libre :
 On y voit la nation s'assembler en cer-
 tains temps fixes, & prendre elle-même
 des résolutions sur toutes les affaires les
 plus importantes, faire des loix, décider
 de la paix ou de la guerre, conclure
 des alliances, rendre la justice en der-
 nier ressort, se choisir ses juges : On y
 distingue de plus un corps des grands ou
 des chefs de la nation qui préparoit &

(1) Tacit. German. c. II. § suiv.

proposoit les affaires importantes dont la décision appartenoit à l'assemblée générale de tous les hommes libres ; c'est-à-dire qu'on y reconnoît déjà les premiers traits de ce qu'on nomma depuis dans les divers pays, *conseil de la nation*, *Sénat*, *cour des pairs*, &c. On y démêle encore l'origine de l'usage singulier d'avoir un général électif sous un roi héréditaire, usage reçu chez la plupart des nations d'extraction germanique, qui avoient ou des *maires du palais*, ou des *grands-maréchaux*, ou des *connétables*, ou des *comtes* ; car tous ces différens termes ont exprimé la même idée en divers pays. Enfin on ne sauroit douter en examinant attentivement les paroles de *Tacite*, que le vasselage n'eût déjà pris naissance chez ces peuples avant qu'ils sortissent de leur patrie. Car quoiqu'on ne donnât peut-être pas encore des terres en fief, quoique les fiefs ne fussent peut-être encore que des armes, des chevaux de bataille, des repas, ce que nous lisons ici des engagemens réciproques des princes ou chefs, & de leurs *suivans*, renferme sans doute l'idée essentielle du lien qui formoit le vasselage, & tous les changemens qui y ont été faits dans la suite ne font qu'une altération légère & acci-

dentelle occasionnée par les conquêtes & les nouveaux établissemens qui en furent la suite.

Si nous considérons après cela le caractère de ces nations , tel que *Tacite* nous le dépeint , nous ne ferons point surpris de les voir attachées à des institutions qui s'y trouvoient si conformes : car étant les plus libres & les plus guerrières de la terre , elles devoient avoir une horreur naturelle pour l'autorité illimitée d'un seul ; & si elles se donnoient des chefs, ce n'étoit que parce que la guerre en exige nécessairement. Comme libres elles ne vouloient obéir que par choix & moins à la personne qu'à la raison ; comme guerrières elles n'imaginoient pas qu'on dût autre chose à un prince que d'être toujours prêt à verser son sang pour la cause qu'il défendoit.

Mais pourquoi ces hommes avoient-ils su conserver une si grande liberté ? C'étoit parce que leur climat & leur genre de vie leur donnoit cette force de corps & d'esprit qui rend capables des actions longues & pénibles , grandes & hardies :
 » Aussi a-t-on trouvé depuis quelque
 » liberté dans le nord de l'amérique &
 » nulle au midi ; » (1) parce que la

(1) Voyez l'Esprit des loix Tome 2.

force de leur corps entretenoit chez eux ce courage, cette opinion de sa valeur, cette fierté qui fait haïr toute autorité arbitraire & mépriser ceux qui s'y soumettent. Moins sensibles à la douleur, moins facilement émus par l'attrait du plaisir, moins susceptibles des passions qui ébranlent trop fortement les ames, & les affoiblissent en les rendant dépendantes des volontés d'autrui, ils donnoient bien moins de prise à l'ambition qui flatte & intimide tour à tour pour obtenir de l'ascendant.

Ils étoient libres parce qu'ils habitoient des pays peu cultivés, & que la liberté est le seul trésor des peuples indigens; parce qu'un pays pauvre n'excite point l'avidité, & que qui a peu le défend aisément. Ils étoient libres parce qu'ils ignoroient ces délices souvent si chèrement achetées, qui rendent nécessaire la protection d'un maître puissant, parce que des chasseurs & des pasteurs errants dans des bois par goût & par état ne se laissent point opprimer comme les timides habitans d'une ville fermée qui sont enchaînés à la destinée de leurs maisons, & parce que de pareils peuples privés de leur liberté dans un lieu la retrouvent dans un autre aussi facilement que leur subsistance.

Enfin cet esprit de liberté né du climat & d'une vie agreste & militaire avoit reçu une nouvelle force des opinions qu'il avoit produites , comme un rejeton qui poussant du pied d'un arbre l'affermît en l'embrassant. En effet ces peuples estimant par dessus tout le droit de venger un affront , la gloire de mépriser la mort & de périr les armes à la main , étoient toujours prêts à combattre la tyrannie dès les premiers pas qu'elle osoit faire , & sous quelque forme redoutable qu'elle se montrât.

C'est ainsi que la liberté étoit contenue chez les peuples de la Germanie & du nord comme dans son germe , en attendant qu'elle se déployât & se répandît partout avec eux. Ce ressort puissant montra d'autant plus de force qu'il fut plus pressé , & n'ayant pu être détruit par toute la puissance de Rome , il la fit céder à son tour dès qu'elle s'affoiblit jusqu'à ce qu'il l'eût entièrement renversée. En effet il n'y eut presque qu'un moment d'équilibre entre ces deux forces opposées. Aussitôt que celle de Rome cessa d'être supérieure , elle fut perdue. Son nom fameux , ce nom qui avoit été long-temps son soutien , ne fut plus qu'un cri de ralliement que la vengeance en-

hardie fit entendre au même moment à tous les peuples du nord, & sur-le-champ tous ces peuples s'armant comme de concert, & renversant les bornes de l'Empire, allèrent former de ses débris des états bien moins nouveaux encore par leur nom que par la liberté qui faisoit la baze de leur gouvernement.

On vit en effet alors ces effaims de Germains & de Scandinaves, ces soldats farouches qui ne sembloient nés que pour le ravage & la destruction, changés en des peuples sensés & libres au moment qu'ils avoient affermi leurs conquêtes, impregnant, si j'ose parler ainsi, toutes leurs institutions d'un esprit d'ordre & d'égalité, se donnant eux-mêmes pour rois ceux des princes du sang royal qu'ils jugeoient les plus dignes de porter la couronne, partageant entre ces rois & la nation l'exercice du pouvoir suprême, réservant aux assemblées générales le droit de faire des loix & de décider des affaires les plus importantes.

Telle a été long-temps la constitution de tous les états que ces peuples fondèrent en Italie, en Espagne, dans les Gaules, dans la Bretagne, à cette grande époque qui changea la demeure & le sort de tant de nations; époque à jamais

mémorable à laquelle tient en quelque forte le premier anneau d'une nouvelle chaîne d'événemens , & où l'on voit éclore les loix , les mœurs , les principes qui ont gouverné depuis tant de nations célèbres que la supériorité du génie semble avoir appelées à faire un jour la destinée de presque tout le reste de la terre.

On ne quitte qu'avec peine un si beau spectacle. Il est temps cependant que je me renferme dans ce qui se rapporte plus directement à mon sujet. Tout ce que nous en apprennent les monumens historiques du nord confirme parfaitement le témoignage de *Tacite* , & reçoit un nouveau jour des annales des autres nations Germaniques , ou leur en prête à son tour. C'est ce concert frappant qui faisoit dire à *Montesquieu* , qu'en lisant *Tacite* on retrouvoit partout les codes des peuples barbares , & qu'en lisant ces codes on retrouvoit partout *Tacite*. Malgré cela il ne faut point se flatter de pouvoir connoître avec exactitude l'étendue du pouvoir dont les anciens rois de la Scandinavie jouissoient , ni les droits des états , ni les privilèges de chaque ordre. Si toutes ces choses furent jamais déterminées d'une manière bien fixe chez des peuples grossiers dont les usages étoient

les seules loix, comment pourroit-on les distinguer dans le grand éloignement où nous en sommes aujourd'hui placés? Tout ce qu'on peut entrevoir c'est qu'avant l'arrivée d'*Odin*, les Danois partagés en plusieurs nations, & vivant dans une grande indépendance, furent soumis par la force des armes aux rois plus absolus que ce conquérant leur donna. Il est plus probable encore que la même chose arriva aux Suédois, qui, suivant le rapport de *Tacite*, étoient de son temps assujettis au gouvernement d'un seul. Si cet historien a été bien instruit, le temps où il a pris les Suédois doit avoir suivi de près celui de cette conquête. Un événement pareil peut seul expliquer ce despotisme auquel il les suppose soumis. » Les Suédois honorent, dit-il, les richesses aussi bien que nous. C'est ce qui les a fait tomber sous la domination d'un seul. Là ce n'est plus une monarchie tempérée & limitée par quelques restrictions; c'est le pur despotisme. Les armes n'y sont point comme chez les autres peuples germaniques entre les mains de tout le monde; le roi les tient en dépôt sous la garde d'un homme de confiance, & il choisit toujours pour cela un esclave. » Ce pur despotisme étoit sans

doute l'effet de quelque accident; aussi n'a-t-il pas été de longue durée. Le gouvernement arbitraire a été rétabli depuis en Suède en quelques occasions & toujours pour peu de temps. Ce climat fait pour la liberté triomphe toujours enfin du despotisme, qui dans d'autres pays a toujours triomphé de la liberté.

Les Danois ne tardèrent pas non plus à reprendre le droit d'élire leurs rois, & par conséquent tous les autres droits bien moins précieux à la liberté. A la vérité le peuple sembla toujours se faire une loi de choisir le plus proche parent du roi défunt, ou du moins quelqu'un de la famille royale qu'on respectoit comme issue des dieux mêmes. On montre encore les lieux où se faisoient ces élections; & comme le Dannemarc a été longtemps partagé en trois royaumes, on trouve aussi trois principaux monumens de cet usage, l'un près de *Lunden* en *Scanie*, l'autre à *Leyre* ou *Lethra* en *Sélande*, & le troisième près de *Vibourg* en *Jutlande*. Ces monumens que leur lourde masse a préservés des ravages du temps ne sont que de grands rochers, ordinairement au nombre de douze, rangés en cercle, & dressés sur une des extrémités. Au milieu s'élève un rocher plus

plus grand que les autres sur lequel on avoit ménagé un siège pour le roi (1). Les autres pierres servoient de barrière au peuple, & marquoient la place de ceux qu'il avoit chargés de l'élection. On traitoit aussi dans ces mêmes lieux des affaires les plus importantes; mais quand le roi venoit à mourir à la guerre, & loin de sa résidence, on formoit sur le champ une place sur le même modèle en ramassant les plus grosses pierres qu'on pouvoit trouver. Les principaux chefs y montoient, & disoient à haute voix leur avis, & les soldats qui les environnoient faisoient connoître s'ils l'approuvoient ou le désapprouvoient, en heurtant leurs boucliers en cadence les uns contre les autres, ou en poussant divers cris. On fait que cet usage de faire les élections des princes en pleine campagne a été celui de tous les Celtes, & ce fut long-temps une nécessité pour eux puisqu'ils n'avoient point de villes. Les empereurs d'Allemagne furent long temps élus de la même manière, & les Polonois plus fidèles que les autres peuples aux anciens usages, n'ont point abandonné celui-ci.

(1) Worm. Monum. Danic.

En Suède on joignoit aux cérémonies que je viens de rapporter un serment réciproque qui lioit le roi, & les sujets. (1) Un des sénateurs ou juges provinciaux convoquoit une assemblée d'élection d'abord après la mort du roi, & demandoit à haute voix au peuple s'il vouloit accepter pour roi celui qu'il nommoit, & qui étoit toujours de la famille royale. Quand tous y avoient donné leur consentement, le nouveau roi étoit élevé sur les épaules des sénateurs, afin que tout le monde pût le voir & le connoître. Alors il prenoit *Odin* à témoin qu'il suivroit les loix, défendrait le pays, en reculeroit les limites, vengeroit les injures que ses prédécesseurs pourroient avoir reçues des ennemis, & feroit quelque exploit éclatant qui le rendroit célèbre lui & son peuple. Il renouvelloit encore ce serment aux funérailles de son prédécesseur qui se célébroient ordinairement avec beaucoup de pompe, & à l'occasion du voyage qu'il étoit obligé de faire dans les principales provinces du royaume pour y recevoir les hommages de ses sujets. Je rapporte ici tout ce détail, parce que l'extrême conformité qu'on

(1) Dalin *Svea Rikes Hist. T. I. c. 7.*

trouve entre les mœurs des Danois & des Suédois durant ces siècles du paganisme ne permet guères de douter que les rois de Dannemarc n'aient été élus de la même manière. Ce que nous pouvons savoir de l'ancienne constitution du royaume de Norvège vient encore à l'appui de cette induction. Mais il suffit d'indiquer ici cette identité des gouvernemens des trois principales monarchies du nord. La développer ce feroit s'exposer à de fastidieuses répétitions. Il nous reste un fait relatif à cette matière qu'il fera beaucoup plus important de faire connoître, soit à cause du jour qu'il peut y répandre, soit par le seul intérêt de la singularité.

Une colonie de norvégiens chassés de leur pays par la tyrannie d'un de leurs rois, s'établit en Islande vers la fin du neuvième siècle, comme je le dirai plus en détail dans la suite de cet ouvrage. L'histoire nous apprend qu'ils ne tardèrent pas à se choisir des magistrats, à faire des loix, à donner, en un mot, à leur gouvernement une forme régulière qui put assurer à la fois leur repos & leur indépendance. La situation où se trouvoient ces Islandois est remarquable à bien des égards. Le génie de ces peuples, leur bon sens naturel, leur amour

pour la liberté y paroissent sans aucun nuage. Rien ne les traverse ni ne les gêne : c'est une nation livrée à elle-même qui s'établit dans un pays séparé par de vastes mers de tout le reste du monde. On ne voit donc dans toutes ses institutions que la plus pure expression de ses goûts & de ses sentimens ; & cela est si vrai qu'il ne paroît pas qu'aucune irrésolution, aucune expérience des états différens ait précédé chez eux l'établissement de la forme de gouvernement sous laquelle nous allons voir qu'ils ont longtemps vécu. Tout y naît sans effort & semble s'y arranger de soi-même , & comme les abeilles forment leurs ruches, les Islandois guidés par un heureux instinct trouvent en débarquant dans une isle déserte cette constitution si belle où la liberté est assise sur son vrai fondement , sur une sage distribution des différens pouvoirs ; découverte admirable qu'on jugeroit d'abord devoir être le chef-d'œuvre de quelque profond politique , & qui cependant , suivant la remarque d'un grand génie de ce siècle (1)

(1) M. de *Montesquieu*. Au reste tout ce qu'on va lire est constaté par le témoignage de diverses anciennes annales imprimées & manuscrites des

a été faite ici comme ailleurs, par des sauvages au milieu des forêts.

La nature ayant elle-même partagé l'isle en quatre provinces, les Islandois suivirent cette division, & établirent dans chacune un magistrat nommé *juge provincial*. Chaque province se divisoit en trois *préfectures* qui avoient aussi leurs *juges* ou *préfects*, & enfin chaque préfecture contenoit un certain nombre de bailliages, dans chacun desquels étoient ordinairement cinq juges inférieurs chargés de rendre la justice en première instance dans leur bailliage, d'y veiller au maintien du bon ordre, de convoquer les assemblées ordinaires & extraordinaires du bailliage, dont tous les hommes libres & qui possédoient une certaine valeur en fonds de terres étoient membres. C'étoit dans ces assemblées qu'on éliroit ces cinq juges ou baillis, qui devoient être des personnes distinguées par leur sagesse, & jouir d'une certaine étendue de terres, de peur que la pauvreté ne les exposât au mépris ou à la corruption.

Islandois eux-mêmes, dont on trouve des notices & des extraits dans plusieurs ouvrages, & particulièrement dans le livre de *Torfæus* cité ci-dessus, & dans celui de *Arngrim* intitulé *Crymogæa*.

Quand les causes étoient de quelque importance, toute l'assemblée donnoit son avis. On ne pouvoit non plus sans son consentement recevoir un nouveau membre dans la communauté. Si quelqu'un aspirait à y être admis, il s'adressoit à l'assemblée qui examinait les motifs de sa demande, & la rejetoit si le postulant avoit manqué à l'honneur en quelque occasion, ou seulement s'il étoit trop pauvre, car la communauté nourrissant ceux de ses membres que quelque accident avoit réduit à la misère, il étoit de l'intérêt commun d'en écarter les indigens. Elle avoit pour cet effet un fonds formé par les contributions des membres & le produit des amendes, alors d'autant plus considérable qu'on ne connoissoit presque pas d'autre genre de punitions. Enfin cette même assemblée du bailliage avoit soin d'examiner la conduite des baillis, écoutoit les plaintes qu'on formoit contre eux, & les punissoit quand elle jugeoit qu'ils avoient abusé de leur autorité.

La réunion des membres, ou du moins, des députés de dix pareilles communautés représentoit ce que j'ai appelé une *préfecture*. Chaque *quartier* ou grande province de l'Islande en renfermoit trois,

comme nous l'avons vu. La dignité de chef d'une préfecture étoit très-considérable : il avoit le droit de convoquer les dix communautés de son ressort, & il étoit le président de ces assemblées ordinaires ou extraordinaires ; il étoit en même-temps le chef de la religion dans sa préfecture ; c'étoit lui qui ordonnoit les sacrifices, & les autres cérémonies religieuses qui se célébroient dans le même lieu où l'on régloit les affaires politiques & civiles. On en appeloit à ces assemblées des sentences rendues par les baillis des communautés, on y régloit les différends qui pouvoient s'être élevés entr'elles. Le préfet y recevoit le tribut que chaque citoyen étoit obligé de payer pour les fraix du culte religieux. Il y jugeoit en qualité de pontife ceux qui étoient accusés d'avoir profané les temples, ou parlé mal des dieux, ou donné quelques preuves d'indévotion : les peines de ces impies consistoient pour l'ordinaire en amendes que l'assemblée assignoit au préfet à condition qu'il répareroit les temples à ses fraix. Mais lorsqu'il se présentoit des affaires de grande conséquence, ou qui concernoient toute la province, les membres, ou seulement les députés des trois préfectures se réunis-

soient pour composer ce qu'on appeloit les *états du quartier*, ou de la *province*. Ces états ne s'assembloient point régulièrement comme les autres, qui devoient être convoqués au moins une fois par année, & l'on ne fait pas précisément quels étoient les objets de leurs délibérations. Il y a seulement apparence qu'on y recouroit comme à un moyen extraordinaire de terminer les querelles qui s'élevoient entre les communautés des diverses préfectures, ou pour prévenir quelque danger qui menaçoit toute la province en général.

Au dessus de toutes ces *assemblées* des communautés & des provinces, étoient les *états généraux* de l'Islande, (*Alting*) qui répondoient aux *Als-heriar-ting* des autres nations scandinaves, au *Wittena-Gemot* des Anglo-Saxons (1), aux *champs de Mars* ou de *May* des françois, aux *cortes* des Goths d'Espagne, &c. Ils s'assembloient toutes les années, & tout citoyen islandois se faisoit un honneur

(1) *Al-ting* est formé du mot *All*, tous, & de *Ting*, cour de justice, assise; *Als-heriar-ting* signifie cour de tous les Seigneurs: *Wittena-gemot* assemblée des sages. On voit que toutes ces expressions rendent au fonds la même idée.

& un devoir de s'y rendre. Le président de cette grande assemblée étoit le *juge souverain* d'Islande. Il possédoit cette charge à vie, mais c'étoit les états qui la lui conféroient : ses principales fonctions étoient de convoquer les *états généraux*, & de veiller au maintien des loix, d'où lui venoit le nom islandois de *Lagman*, c. d. d'*homme de loix* qu'il portoit. Il avoit le droit d'examiner en présence des états, & de casser toutes les sentences rendues par les juges inférieurs dans toute l'étendue de l'isle, d'annuller leurs ordonnances, & de les punir si les plaintes qu'on portoit contr'eux étoient fondées. Il pouvoit proposer de faire de nouvelles loix, d'abroger, de changer les anciennes ; & si les états y consentoient, c'étoit lui qui étoit chargé de l'exécution. Quand il y eut des loix écrites, & que toute l'Islande eût adopté la même jurisprudence, ce fut le juge suprême qui eût la garde du code original & authentique auquel tous les autres devoient être conformes. On en appeloit aussi à son jugement & à celui de l'assemblée, des sentences rendues dans les tribunaux inférieurs. Les baillis ou les préfets dont on revisoit la sentence, étoient obligés de juger de nouveau la

même cause, en présence du *juge suprême* qui prononçoit ensuite la sentence & aux parties & aux juges. La crainte d'être condamné & puni devant une si nombreuse assemblée étoit, suivant la remarque d'*Arngrimus*, un grand frein pour tous ces juges subalternes, & servoit à retenir chaque magistrat dans les bornes de son devoir. Ordinairement les séances des *Etats-Généraux* duroient seize jours, & on montre encore aujourd'hui le lieu de ces assemblées qui commençoient & finissoient par des sacrifices. C'étoit pendant ce temps-là que le juge suprême exerçoit principalement son autorité. Il ne paroît pas que hors des *Etats Généraux* ses fonctions aient été considérables; mais en tout temps il étoit traité avec beaucoup d'honneurs & de respect, & considéré comme l'oracle des loix, & le protecteur du peuple. Les chroniques islandoises marquent avec soin les années dans lesquelles chaque juge a été élu, & les années de leur élection faisoient époque, comme à Lacédémone celles des *Ephores*. On voit, par le catalogue que nous en avons conservé *Arngrimus*, qu'il y en a eu 38 depuis le commencement de la République jusqu'à sa fin; & l'on trouve dans ce

nombre le célèbre *Snorro Sturleson*, cet historien que j'ai déjà fait connoître.

Telle a été la constitution de cette république aujourd'hui oubliée dans le Nord même, & ignorée d'ailleurs de ceux qui ont le plus de lecture, malgré le grand nombre d'historiens & de poëtes qu'elle a produits. Mais la célébrité n'est point faite pour des nations pauvres, éloignées, indifférentes au reste du monde & placées sous un ciel rigoureux. Il est aisé de reconnoître ici le génie de tous les peuples Celtes & leur façon de penser sur le gouvernement. Cette distribution du peuple en diverses communautés subordonnées les unes aux autres, ce droit de n'être jugé que par les membres de sa communauté, ce soin de veiller sur chaque citoyen confié à la communauté dont il étoit membre, ces assemblées générales de la nation seules dépositaires du pouvoir législatif, &c. toutes ces institutions existoient déjà chez les Germains du temps de *Tacite*, & sans doute bien long-temps avant lui. Elles existoient en Dannemarc & en Suède, où l'on en trouve encore diverses traces aujourd'hui. Elles furent portées & perfectionnées en Islande. Elles suivirent les Saxons en Angleterre ; &

quand des temps de confusion les y eurent fait oublier, le grand *Alfred* s'immortalisa en les rétablissant. Il seroit aisé d'en trouver aussi des vestiges dans les premiers établissemens des Francs dans les Gaules, des Goths en Espagne & dans quelques contrées d'Allemagne; mais tous ces détails sont étrangers à mon plan.

A l'égard des loix que les Scandinaves ont eues durant les temps du paganisme, ce que nous pouvons en dire de certain se réduit à peu de chose. La tradition, la coutume, des maximes qu'on apprenoit par cœur, & surtout la simplicité des mœurs, leur tenoient lieu de loix dans les premiers temps. Il y avoit de ces maximes qui depuis un temps immémorial étoient dans la bouche des sages, & qu'on croyoit avoir été données aux premiers hommes par les dieux mêmes. Telles étoient celles dont les Islandois nous ont conservé quelques fragmens, sous le nom de *discours sublime d'Odin*, qu'on fera connoître plus particulièrement dans la suite de cet ouvrage. Il est douteux que les anciens Danois, aussi bien que leurs voisins, aient eu des loix écrites avant le temps où la lumière du christianisme perça jusques à eux. Il est

vrai que si l'on doit en croire *Saxon le Grammairien*, un roi de Dannemarc nommé *Frothon* qui vivoit bien des siècles avant cette époque, publia des loix militaires & civiles qui s'étoient transmises jusqu'au temps de cet auteur. Mais cette grande antiquité rend ce fait trop suspect pour qu'il puisse être admis sur la seule autorité d'un historien tel que *Saxon*. Ce seroit trop hasarder que de discourir sur une supposition aussi hasardée, & l'intérêt de la vérité m'oblige encore cette fois de négliger les sources domestiques pour recourir aux étrangères.

Les anciens Germains & les Scandinaves sortirent tard de l'état de nature. Les liens qui unissoient les familles ne furent long-temps que ceux d'une confédération destinée à repousser la violence ou à l'exercer. On possédoit beaucoup de terres, on en cultivoit peu, on n'y étoit guères attaché; on vivoit enfin trop séparé les uns des autres, pour avoir un grand besoin de loix civiles. Les chefs auroient eu trop peu d'autorité pour les faire observer quand il y en auroit eu. De-là tant de sociétés, de confédérations particulières. On s'unissoit pour venger une injure. Le sen-

timent de l'honneur & celui de l'intérêt faisoient une loi d'agir de bonne foi dans une association si nécessaire. Des parens & des amis qui n'eussent pas vengé la mort de leur parent & de leur ami, auroient perdu sur-le-champ une réputation qui faisoit leur principale sûreté. Les Frisons vécurent long-temps dans cet état. La plupart des autres nations Germaniques avoient déjà fait un pas de plus du temps de *Tacite*. Les désordres interminables, effets nécessaires du droit de se venger soi-même, avoient fait penser aux plus sages qu'il étoit de l'intérêt général que des magistrats interposassent leur autorité dans ces querelles, qu'ils pussent obliger l'offensé ou ses parens à recevoir un présent de l'agresseur, afin que cette compensation pour l'injure reçue prévint les suites de ces ressentimens éternels qui consumoient les forces de l'état. Et de peur que cette manière de terminer les différends n'en devint une nouvelle source, la compensation fut déterminée d'une manière invariable, & communément évaluée en bétail, la seule monnoie connue dans ces âges grossiers. Une pareille marque de soumission satisfaisoit l'orgueil du point d'honneur, consolait l'avarice, & ras-

seroit suffisamment contre la crainte d'une nouvelle offense. Les Danois suivirent à cet égard la marche des nations voisines. L'analogie seule nous mettroit en droit de le supposer, quand nous n'en aurions point de preuves plus directes ; mais sans les accumuler inutilement il suffit de jeter les yeux sur les anciennes loix des conquérans de la Grande-Bretagne. On sait que les *Angles* & les *Jutes*, qui partagèrent avec les Saxons l'honneur de cette conquête, étoient des peuples Danois sortis de la *Jutlande* & du *Sleswick*. Or nous avons la plupart des loix de ces peuples, & ceux qui parcourront les recueils qu'en ont laissés *Lambard*, *Wilkins*, *Leibnitz* &c. ne pourront pas douter qu'elles n'aient toutes été dictées par le même esprit, & ne soient absolument les mêmes quant au fonds. Il suffira donc d'en citer quelques traits pour faire juger de cet esprit général ; car c'est tout ce que nous prétendons faire connoître. Les détails ont varié sans doute mille fois, & dans les divers temps, & dans les divers cantons ; mais les détails importent peu.

La loi des Saxons telle que la fit rédiger *Charlemagne*, & que l'a publiée

Leibnitz (1) établissoit une composition en argent pour la plupart des crimes, & au défaut d'argent on payoit en bétail, dont chaque pièce avoit sa valeur déterminée par la loi. On y distingue soigneusement les divers degrés de l'offense, & ceux du rang que l'offensé tenoit dans la nation. Ainsi pour le meurtre d'un grand, d'un prince, la composition étoit de 1440 sous, comme aussi pour toute blessure qui l'eût rendu sourd, aveugle ou impuissant. Mais si ce traitement avoit été fait à un homme libre, & non pas noble (2), la composition n'étoit que de 120 sous, & celle du meurtre d'un esclave n'étoit que de trente; ce qui étoit précisément le prix d'un simple coup, sans meurtrissure, donné à un prince ou à un grand. Les mêmes proportions sont observées à quelque chose près par la loi des *Angles*. Les blessures faites à une fille se payoient au double de ce qu'on eût payé pour un homme de même condition. Il n'en étoit pas de même si c'étoit une femme qui eût des enfans. Les outrages faits à la

(1) *Leibnitz* *Rer. Brunswic. T. 1.*

(2) Dans l'original *Roda*, d'où vient le mot français de *roturier*.

pudeur étoient auffi évalués avec une précision dont la chose semble peu fufceptible. « Les loix de ces peuples , difoit » M. de *Montefquieu* , jugeoient des » insultes faites aux hommes par la grandeur des bleffures, & ne mettoient pas plus de raffinement dans les offenfes faites aux femmes, enforte qu'il semble que la loi mefurât les outrages faits à la perfonne, comme on mefure une figure de géométrie ».

Ces loix varient davantage en ce qui regarde le vol. Par la loi des Saxons il étoit puni de mort dans la plupart des cas. Par celle des *Angles* qui fe rapproche fans doute davantage des loix des autres Danois, le voleur compofoit en payant le triple de la valeur de ce qu'il avoit dérobé. Mais lorsque le gouvernement eut pris plus de confiftance, & que les mœurs fe furent un peu plus civilifées, on ne fe contenta pas de n'opposer au défordre qu'une barrière fi fouvent impuiffante. Les magiftrats établis pour veiller à la tranquillité publique prétendirent qu'ils étoient insultés par tout ce qui la troubloit, & outre la compofition qui ne fervoit qu'à dédommager l'offensé, ils exigèrent une amende, foit à titre de fatisfaction dûe

au public, soit comme un dédommagement de la peine qu'ils prenoient d'accommoder le différend & de protéger le coupable. Ces amendes furent longtemps la seule, ou presque la seule punition qui pût être en usage chez des peuples libres & courageux, qui estimoient leur sang trop précieux pour le verser ailleurs que dans les combats. Les rois n'eurent pendant long-temps que le produit de ces amendes & celui de leurs domaines pour tout revenu, les autres espèces d'impositions ayant été encore inconnues bien des siècles après les temps dans lesquels nous nous renfermons.

Si cette manière de punir le crime paroît singulière à juste titre, celle d'en établir les preuves en justice ne l'étoit pas moins. Ici toute l'ignorance, toute la barbarie de nos ancêtres se montrent dans un si grand jour que nos réflexions n'y sauroient rien ajouter. Leur embarras étoit si grand lorsqu'il s'agissoit de démêler le vrai du faux, qu'il les avoit obligés de recourir aux expédiens les plus étranges & aux pratiques les plus ridicules. Ainsi ils obligeoient quelquefois l'accusé à produire un certain nombre d'hommes nommés *ses compurga-*

teurs , gens qui n'avoient ou n'étoient censés avoir aucune connoissance de l'affaire en question , mais qui devoient jurer simplement qu'ils étoient persuadés que l'accusé disoit vrai. Plus souvent ils ordonnoient le *combat* appelé *judiciaire* , & quelqu'insensé que fût cet usage , il étoit si intimément lié à leurs opinions sur le destin & la providence , qu'il triompha long-temps de la religion , des papes & des conciles , & que cent fois proscrit il se renouvelloit autant de fois & reparut sous d'autres formes. Enfin quand la découverte de la vérité leur paroissoit au-dessus des forces humaines , ils recouroient aux moyens surnaturels & au *jugement de Dieu*. Ils avoient plusieurs manières de faire parler cet oracle. Comme suivant eux tous les éléments étoient animés par une intelligence aussi incorruptible dans sa justice que le dieu dont elle émanoit , ils pensoient qu'ils n'avoient qu'à unir l'accusé à quelqu'une de ces divinités pour l'obliger à déclarer par son action sur lui le jugement qu'elle en portoit : ainsi on le jetoit quelquefois dans une eau profonde garotté avec des cordes ; s'il enfonçoit , c. d. si le génie de l'eau le prenoit à lui , il étoit déclaré innocent ; s'il le rejetoit

de son sein, s'il furnageoit, il étoit censé convaincu de crime. L'épreuve du feu semble avoir été plus en usage dans la fuite, & fondée sur un autre raisonnement ; car dans des choses de cette nature, il ne faut pas s'attendre à trouver les esprits bien conséquens. Mais nous n'entrons point dans des détails si connus, qui ont varié tant de fois, qui n'appartiennent point assez particulièrement à notre sujet, ou sur lesquels nous ne pouvons pas espérer de répandre un nouveau jour.

CHAPITRE IX.

De la passion des anciens Scandinaves pour les armes ; de leur valeur , de la manière dont ils faisoient la guerre. Digression sur l'état de la population parmi eux.

« ROME comptoit depuis sa fondation
 » six cent quarante ans lorsque le bruit
 » de l'armement des Cimbres se fit en-
 » tendre pour la première fois. Depuis
 » cette époque jusques à ce jour, il s'est
 » écoulé deux cent dix années. Que de
 » temps n'avons-nous pas employé déjà

» pour vaincre la Germanie , & dans
» le cours d'une si longue guerre quelle
» alternative d'heureux & de malheureux
» événemens ! Aucune nation ne nous a
» donné de plus fréquentes allarmes ;
» ni les Samnites , ni les Carthaginois ,
» ni les Gaulois , ni les Parthes mêmes :
» car le despotisme des Arsacides a eu
» moins de vigueur que la liberté des
» Germains. Après tout , hormis la dé-
» faite de Crassus , que peut nous repro-
» cher l'Orient soumis & humilié ? Mais
» les Germains ont pris ou défait à la
» république cinq généraux qui comman-
» doient autant d'armées consulaires. Les
» Germains ont enlevé *Varus* & trois
» légions au divin *Auguste*. Combien
» n'a-t-il pas coûté de sang à *Marius*
» pour les vaincre en Italie , au divin
» *Jule* pour les chasser de la Gaule ,
» enfin pour les battre dans leur pro-
» pre pays à *Drusus* , à *Tibère* , à *Ger-*
» *manicus* ? Les terribles préparatifs de
» *Caligula* n'ont été pour eux qu'un sujet
» de risée. Après quelque repos ils ont pro-
» fité de nos troubles pour enlever à nos
» légions leurs quartiers d'hiver , & pour
» entreprendre la conquête des Gaules.
» Nous les avons repoussés au-delà du
» Rhin ; mais dans ces derniers temps

» nos victoires remportées sur eux ont
 » été moins réelles que la pompe de nos
 » triomphes. Et puissent ces peuples se
 » hair toujours, s'ils ne peuvent se ré-
 » soudre à nous aimer ! Dans l'état où
 » les destins de Rome nous ont placés,
 » le plus grand bienfait de la fortune
 æ est désormais les dissensions de nos
 » ennemis » (1).

Voilà ce que pensoit des peuples de la Germanie & du Nord le peuple vainqueur du reste du monde. Tels étoient, de l'aveu de *Tacite*, ce courage martial, cette ardeur, cette constance à défendre, à venger la liberté, qui menaçoient déjà la puissance de Rome, & qui la renversèrent peu de siècles après. Ce n'est point à moi à retracer cette grande révolution qui changea la face de l'Europe, mais mon sujet me conduit à en développer les causes, puisqu'elles se trouvent renfermées dans les opinions & les mœurs que je dois faire connoître. Il ne manque ici que l'œil pénétrant, le sens profond, la touche énergique de l'auteur qu'on vient d'entendre. Les sources d'où sortirent ces torrens qui ont inondé l'Europe, les prin-

(1) Tacit. Germ. c. 33 & 37.

cipes qui les mirent en mouvement, & leur donnèrent tant d'activité & de force, ces objets si grands & si intéressans n'ont été que légèrement & foiblement traités. Les peuples les plus éclairés, victimes de ces ravages, trop occupés de leurs malheurs n'en observoient que la cause la plus prochaine. Comme la foudre qui reste ignorée dans la nue jusques au moment où elle éclate, & dont on ne songe guères à étudier la nature pendant qu'on en est frappé, ces irrptions imprévues ne sont devenues un sujet de recherches que quand les traces ont commencé à s'en effacer. De-là le peu d'intérêt, la confusion, l'obscurité qui règnent dans les relations qu'on nous en a laissées; défauts inévitables de toute histoire qui ne présente que des faits accumulés dont elle laisse ignorer les causes. La plupart des phénomènes de l'histoire du moyen âge ne s'expliquent donc que par une connoissance approfondie des mœurs des peuples du Nord. C'est par-là seulement qu'on vient à comprendre quels ressorts ont pu transporter des nations d'une extrémité de l'Europe à l'autre, rompre tous les liens qui devoient les attacher aux lieux de leur naissance, les rendre unanimes dans de si étranges

projets, & les faire se répandre ainsi hors d'eux-mêmes avec tant d'abondance & d'impétuosité.

J'ai déjà laissé entrevoir que les anciens Scandinaves ne respiroient que la guerre ; elle étoit à la fois chez eux la source de l'honneur, des richesses, & du salut, L'éducation, les loix, les préjugés, la morale, la religion, tout concouroit à en faire leur passion dominante & leur unique objet. Dès leur plus tendre jeunesse on s'appliquoit à en faire des soldats, on endurcissoit leur corps, on l'accoutumoit au froid, à la fatigue, à la faim. On les exerçoit à la course, à la chasse, à traverser les plus grands fleuves à la nage, au maniement des armes. Les jeux de l'enfance même, & de la première jeunesse étoient dirigés vers ce but ; les dangers y étoient toujours mêlés aux amusemens. Ils consistoient à faire des sauts périlleux, à grimper sur des rochers escarpés, à combattre nud avec des armes offensives, à lutter sans ménagement ; aussi n'étoit-il pas rare de voir dès l'âge de quinze ans des hommes robustes, & capables de se faire redouter dans un combat. C'étoit aussi à cet âge qu'on émancipoit les jeunes gens, en leur donnant un bouclier, une épée & une lance.

lance. Cette cérémonie se faisoit dans quelque assemblée publique. Un des principaux de l'assemblée armoit le jeune homme publiquement. « C'étoit-là , dit » *Tacite* , sa robe virile, son entrée dans » les dignités ; auparavant il faisoit partie de la maison , alors il devenoit » membre de l'état. » Il falloit après cela qu'il pourvût par lui-même à sa subsistance en vivant de la chasse , ou en allant en course sur l'ennemi. On prenoit un soin particulier d'empêcher les jeunes soldats de se livrer trop-tôt au commerce du sexe , jusqu'à ce que leurs membres eussent acquis toute la vigueur dont ils étoient susceptibles. On ne pouvoit même se flatter de plaire aux femmes qu'à proportion du courage & de l'adresse qu'on montrait à la guerre & dans ses exercices. Aussi voyons-nous dans une ancienne chanson conservée par *Wormius* , qu'un roi de Norvège est bien étonné de ce que sachant faire huit exercices différens une fille ose rejeter ses demandes. J'aurai souvent occasion de citer de nouveaux exemples de cette façon de penser des femmes : il suffit de voir à présent qu'elles n'étoient pas d'un caractère à amollir leurs enfans par des soins trop recherchés. Ces tendres

créatures naissoient même pour l'ordinaire dans les camps, & au milieu des armées. Leurs yeux ne voyoient en s'ouvrant pour la première fois que des spectacles militaires, des armes, du sang répandu, des combats feints ou réels ; & au sortir de l'enfance, leur ame se trouvoit déjà toute disposée à embrasser les préjugés cruels dont leurs pères étoient imbus.

La plupart des loix sembloient ne connoître comme dans l'ancienne Lacédémone d'autres vertus que les vertus militaires, & d'autres crimes que la lâcheté. Elles décernoient les plus grandes peines contre ceux qui prenoient les premiers la fuite dans un combat ; les loix des anciens Danois, au rapport de *Saxon*, les excluoiient de la société, & les déclaroient infâmes. Quelquefois chez les Germains on alloit jusqu'à étouffer les lâches dans un borbier ; après quoi on les couvroit de clayes, pour montrer, dit *Tacite*, que la punition des crimes doit être éclatante, mais qu'il y a des lâchetés & des infâmies qui doivent être ensevelies dans un silence éternel. Les distinctions les plus flatteuses étoient pour ceux qui avoient fait quelque action d'éclat, & les

loix mêmes régloient les rangs sur les divers degrés de courage. *Frothon* roi de Dannemarc avoit ordonné , suivant *Saxon* , que celui qui briguoit un poste élevé dans les armées devoit en toute occasion attaquer un ennemi, faire face à deux , ne reculer que d'un pas si trois se présentoient , & ne prendre la fuite que quand ils seroient au nombre de quatre. De-là s'étoit formé ce préjugé si profondément enraciné chez ces peuples , qu'il n'y avoit pas d'autres voies pour acquérir de la gloire que la profession des armes , & une valeur fanatique , préjugé dont la force se déployoit sans obstacle dans un temps où le luxe étoit inconnu , où ce désir si naturel & si actif chez les hommes d'attirer sur soi l'attention de ses égaux n'avoit qu'un seul objet , & qu'un seul moyen , où la patrie & les citoyens n'avoient d'autre rempart , d'autre trésor que le bruit de leurs exploits & la terreur de leurs voisins.

Les règles de la justice avoient été pliées à ces préjugés , bien loin d'y mettre un frein nécessaire. Il n'y a point d'exagération à dire que les Celtes en général en avoient une notion toute opposée à la théorie de notre temps.

Ils étoient convaincus que la guerre étoit réellement un acte de justice, & la force un titre incontestable sur les foibles, une marque visible que Dieu avoit voulu les lui soumettre. Ils ne doutoient pas que les intentions de cette divinité n'eussent été d'établir cette dépendance parmi les hommes comme parmi les animaux, & partant du principe de l'inégalité des hommes, comme nos jurifconsultes modernes de celui de leur égalité, ils en inféroient que les foibles n'avoient point de droit sur ce qu'ils ne pouvoient défendre. Cette maxime qui faisoit la base du droit des anciens Européens étant dictée par leur passion la plus chérie, il ne faut pas s'étonner qu'ils y aient été si fidèles dans la pratique. Et ne valoit-il pas autant agir & penser comme ils faisoient, que de penser mieux & d'agir aussi mal? Au reste nous ne leur imputons rien ici que mille faits ne justifient. Ils adoptoient ce principe dans toute sa rigueur; & ce n'étoit point seulement le *combat judiciaire* qu'ils appeloient un *jugement de Dieu*, c'étoit toute sorte de combats; la victoire étant, à leur gré, le seul signe certain auquel la providence nous ait permis de reconnoître ceux qu'elle appelle à

commander aux autres. *La valeur*, dit un guerrier Germain dans *Tacite*, *est le seul bien propre de l'homme : Dieu se range du côté des plus forts* (1).

Enfin la religion attachant aux vertus militaires le salut & la félicité éternelle, avoit donné le dernier degré d'activité à l'ardeur qui portoit ces peuples à faire la guerre. Il n'y avoit plus pour eux ni fatigues, ni dangers, ni tourmens capables de modérer une passion si bien légitimée, & le désir de mériter une si grande récompense. On a vu quels motifs cette religion offroit à ses sectateurs, & l'on ne pourra manquer de se les rappeler en lisant quelques traits de la valeur des anciens Scandinaves, & de leur mépris pour la mort que nous allons rapporter d'après les chroniques Islandoises les plus authentiques.

L'histoire nous apprend que *Harald à la dent bleue*, roi de Dannemarc qui vivoit dans le milieu du dixième siècle, avoit fondé sur la côte de la Poméranie qui lui étoit soumise, une ville nommée *Julin*, ou *Jomsbourg* ; qu'il y avoit envoyé une colonie de jeunes Danois, & qu'il en avoit donné le gouvernement à

(1) Tacit. Hist. L. IV. c. 17.

un guerrier célèbre nommé *Palnatoko*. Ce nouveau Lycurgue avoit fait de sa ville une seconde Lacédémone, & tout y étoit uniquement dirigé vers le but de former des soldats. *Il avoit défendu*, dit l'auteur de l'histoire de cette colonie, (1) *d'y prononcer seulement le nom de la peur, même dans les dangers les plus éminens*. Jamais un citoyen de *Julin* ne devoit céder au nombre quelque grand qu'il fût, mais se battre intrépidement sans prendre la fuite, même devant une multitude très-supérieure. La vue d'une mort présente & inévitable n'eût pas même été une excuse pour lui, s'il avoit formé quelque plainte, ou laissé entrevoir la plus légère appréhension. Il paroît que ce législateur réussit en effet à détruire chez le plus grand nombre de ses élèves jusqu'aux derniers restes de ce sentiment si profond & si universel qui nous fait abhorrer notre destruction. Rien ne le prouve mieux qu'un trait de leur histoire qui mérite d'avoir place ici par sa singularité. Quelques-uns d'entr'eux ayant fait une irruption dans les états d'un puissant seigneur Norvégien nommé *Ha-*

(1) Voyez *Jomfwikinga saga*, ap. Barthol. de causis cont. mort. L. I. c. 5.

quin, furent vaincus malgré toute l'opiniâtreté de leur résistance, & les plus distingués ayant été faits prisonniers, les vainqueurs les condamnèrent à la mort conformément à l'usage de ces temps. Cette nouvelle loin de les affliger, fut pour eux un sujet de joie. Le premier qui fut mené au supplice se contenta de dire sans changer de visage, & sans donner le moindre signe d'effroi : *Pourquoi ne m'arriveroit-il pas la même chose qu'à mon père ? Il est mort, & je mourrai.* Un guerrier nommé *Thorchill*, qui devoit trancher la tête au second, lui ayant demandé ce qu'il pensoit à la vue de la mort, il répondit : *qu'il se souvenoit trop bien des loix de Julin pour prononcer quelques paroles qui marquassent de la crainte.* Le troisième repliqua à la même question, *qu'il se réjouissoit de mourir avec sa gloire, & qu'il préféreroit cette mort à une vie infâme comme celle de Thorchill.* Le quatrième fit une réponse plus longue & plus singulière. *Je souffre la mort de bon cœur, dit-il, & cette heure m'est fort agréable. Je te prie seulement, ajouta-t-il en s'adressant à Thorchill, de me trancher la tête le plus promptement qu'il sera possible ; car c'est une question que nous avons souvent agitée à Julin, que de savoir*

si l'on conserve quelque sentiment après avoir été décapité. C'est pourquoi je vais prendre ce couteau dans ma main ; si après avoir eu la tête tranchée , je le porte contre toi , ce sera une marque que je n'ai pas entièrement perdu le sentiment ; si je le laisse tomber , ce sera une preuve du contraire. Ainsi hâte-toi de terminer ce différend. Le cinquième montra la même tranquillité , & mourut en raillant ses ennemis. Le sixième recommanda à Thorchill de le frapper au visage : Je me tiendrai immobile , ajouta - t - il , & tu observeras si je donne quelque signe de frayeur , ou si je ferme seulement les yeux ; car nous sommes accoutumés à ne pas remuer , même quand on nous donne le coup de mort , & nous nous sommes exercés souvent à cela les uns les autres. Il mourut en tenant sa promesse , en présence de tous les spectateurs. Le septième étoit , dit l'historien , un jeune homme dans la fleur de l'âge , & d'une grande beauté : Thorchill lui ayant demandé ce qu'il pensoit de la mort ? Je la reçois volontiers , dit-il , puisque j'ai rempli le plus grand devoir de la vie , & que j'ai vu mourir tous ceux à qui je ne puis survivre.

Cette constance dans les derniers momens n'étoit pourtant pas uniquement

l'effet des loix & de l'éducation qu'avoient reçue les habitans de *Julin*. D'autres Danois ont souvent donné les mêmes preuves d'intrépidité, ou plutôt tels ont été en général tous les Scandinaves. C'étoit chez eux la marque d'une honteuse pusillanimité que de pousser alors le moindre cri, de changer de visage, & surtout de verser des pleurs. *Les Danois*, dit Adam de Brême (1), *ont cela de remarquable, que s'ils ont commis quelque crime, ils aiment mieux être punis de mort que de souffrir des coups. Il n'y a pas d'autre supplice pour eux que la hache & la servitude. Ils détestent les gémissemens & toutes les marques de douleur par où nous cherchons à nous soulager, & ils refusent même de pleurer leurs péchés & la mort de leurs proches.* Mais si le simple soldat regardoit les pleurs comme la preuve de la foiblesse & de la servitude, les braves, les chefs, tous ceux qui aspireroient à se faire quelque nom, pouffoient bien plus loin le mépris de la mort. Ce roi *Regner*, qui, comme je l'ai déjà remarqué, mourut en chantant le plaisir de périr sur un champ de bataille, s'écrie à la fin d'une strophe : *Les heures*

(1) Adam. Brem. de situ Daniæ c. 213.

de ma vie se sont envolées, je mourrai en-
 riant; & plusieurs traits des anciennes
 histoires font foi que ce n'est point là
 une hyperbole poétique. Saxon parlant
 d'un combat singulier, dit qu'un des com-
 battans *tomba, rit, & mourut*; épitaphe
 aussi courte qu'énergique. (1) Un officier
 d'un roi de Norvège, célébrant en vers
 la mort de son maître, finit son éloge
 en disant: *Toutes les histoires raconteront
 à l'avenir, que mon roi est mort en riant.*
 Un guerrier ayant été renversé par terre
 en luttant contre son ennemi, & celui-ci
 se trouvant sans armes, le vaincu promit
 d'attendre sans changer de posture qu'il
 fut allé chercher l'épée dont il avoit
 besoin pour l'égorger, & il tint fidèle-
 ment sa promesse. Mourir les armes à
 la main étoit le vœu de tout homme
 libre, & l'idée qu'ils se faisoient de cette
 espèce de mort devoit en effet les con-
 duire à craindre celle qui est une suite
 de la maladie ou de la vieillesse. La joie
 qu'ils témoignent à ses approches, pou-
 voit donc n'être souvent que l'expression
 fidelle de leurs sentimens, quoiqu'il y
 entrât sans doute quelquefois de l'osten-

(1) Saxo Gramm. *Lib. 2* Voyez aussi Bodvars-
 Biarka Saga apud Barthol. *L. I. c. 1.*

tation. Toute leur conduite prouve qu'ils étoient le plus souvent de bonne foi ; & ceux qui connoissent tout l'empire que l'éducation , l'exemple , & le préjugé peuvent avoir sur les hommes , n'auront aucune peine à adopter cette multitude de témoignages que l'antiquité nous a laissés de leur bravoure extraordinaire. *La philosophie des Cimbres , dit Valère Maxime , est gaie & courageuse ; ils tressaillent de joie dans un combat , de ce qu'ils vont sortir de la vie d'une manière si glorieuse ; ils se lamentent dans les maladies , dans la crainte d'une fin honteuse & misérable. Cicéron remarque qu'autant qu'ils sont intrépides dans les combats , autant sont-ils foibles & impatiens dans les douleurs du corps. Heureuse erreur , s'écrioit aussi Lucain , heureuse erreur que celle des peuples voisins du pôle ! Persuadés que la mort n'est que le passage à une longue vie , ils ignorent la plus fâcheuse de toutes les craintes , celle du trépas. Ils prennent les armes avec joie , ils savent souffrir la mort , & regardent comme une lâcheté de ménager une vie qu'ils doivent recouvrer bientôt. (1)*

(1) Voyez Cicéron Tuscul. Quæst. l. 2. On lira avec plaisir les vers mêmes de *Lucain. Lib. I.*

*Orbe alio longæ , canitis si cognita , vitæ
Mors media est. Certè populi quos despicit Arctos*

L'histoire de l'ancienne Scandinavie est toute pleine de traits relatifs à cette façon de penser. Les guerriers illustres qui se sentoient consumer par quelque longue maladie ne se bornoient pas même toujours à accuser leur destinée. Ils se hâtoient souvent de profiter des momens qui leur restoient pour sortir de la vie par une voie plus glorieuse. Les uns se faisoient porter dans les lieux où l'on combattoit, & mouroient dans la mêlée: les autres se tuoient eux-mêmes: plusieurs se faisoient rendre cet affreux service par leurs meilleurs amis, qui le regardoient comme un devoir sacré. « Il y a sur une montagne d'Is-
 » lande, nous dit l'auteur Islandois d'un
 » ancien roman, un rocher si élevé que
 » tout animal qui en tombe ne peut
 » manquer de perdre la vie. C'est - là
 » qu'on se rend quand on est affligé &
 » malheureux. Tous nos ancêtres, même
 » sans attendre les maladies, partoient
 » de-là pour aller chez *Odin*. C'est pour-
 » quoi il est inutile de s'abandonner aux

*Felices errore suo ! quos ille timorum
 Maximus haud urget lethi metus ; inde ruendi
 In ferrum mens prona viris , animaque capaces
 Mortis , & ignavum est rediturae parcere vitæ.*

» gémiffemens & aux plaintes , ou même
» de faire de la dépense pour les parens ,
» puisque nous pouvons fuivre l'exemple
» de nos ancêtres qui ont tous pris la
» route de ce rocher. » Il y en avoit
un en Suède destiné au même usage ,
& qu'on nommoit figurément la falle
d'*Odin* , parce qu'il étoit en quelque sorte
le vestibule du palais de ce dieu. Enfin
au défaut de tous ces secours , & sur-
tout lorsque le christianisme eut pros crit
ces pratiques cruelles , les héros se con-
soloient du moins en s'armant de toutes
pièces quand ils sentoient leur fin s'ap-
procher , comme s'ils eussent voulu par
cette singulière cérémonie faire une espèce
de protestation contre un genre de mort
auquel ils ne succomboient que malgré
eux. Après cela il n'est pas étonnant que
les cliens d'un seigneur , & tous ceux
qui s'enrôloient sous un chef pour quel-
qu'expédition , fissent vœu de ne point
survivre à celui qui les commandoit , &
que ce vœu fût toujours accompli dans
la plus grande rigueur. Il ne l'est pas
non plus que de simples soldats forma-
sent quelquefois entr'eux une espèce de
société ou de confraternité , dont les
membres s'engageoient à venger aux
dépens de leur vie la mort de leurs asso-

ciés, pourvu qu'elle eût été honorable & violente. Tous ces dangers n'étoient à leurs yeux que des occasions favorables & précieuses de mériter la gloire & le salut. Aussi ne voyoit-on guères de lâches parmi ces peuples, & le simple soupçon de ce vice étoit puni par un mépris universel. Un homme qui avoit perdu son bouclier, celui qui avoit reçu une blessure par derrière n'osoient plus reparoître en public. Dans l'histoire d'Angleterre on voit un fameux capitaine Danois nommé *Siward* qui avoit envoyé son fils attaquer une province d'Ecosse, demander froidement à ceux qui lui annoncent qu'il vient d'être tué, s'il a reçu ses blessures par devant ou par derrière. Les messagers ayant répondu qu'il n'avoit été blessé que par devant, le père s'écrie : *Je n'ai donc qu'à me réjouir, car toute autre mort est indigne de moi, & de mon fils.* Les vainqueurs ne pouvoient pas exercer une plus terrible vengeance sur leurs captifs, qu'en les condamnant à l'esclavage. *Il y a, dit Saxon, dans le cœur des Danois une répugnance insurmontable pour la servitude qui la leur fait regarder comme la plus affreuse de toutes les conditions.* (1) Le même histo-

(1) Sax. Gram. Lib. 12.

rien nous peint aussi un roi de Danne-
 marc nommé *Frothon* pris en combat-
 tant par un roi son ennemi, & refusant
 opiniâtrement la vie que ce prince lui
 offroit. *A quoi bon*, disoit-il, *me réserverois-je pour une si grande honte ? Qu'est-ce que l'avenir pourroit m'apporter qui contrebalançât le souvenir de mes malheurs, & les regrets que me causeroit ma misère ? Et lors même que vous me rendriez mes états, que vous ramèneriez ma sœur chez moi, que vous répareriez les pertes de mon trésor, tout cela me rendroit-il ma gloire ? Tous ces bienfaits ne me remettraient jamais dans mon premier état, & les siècles à venir diroient toujours : Frothon a été pris par son ennemi.* Dans tous les combats, & le nombre en est prodigieux dans les anciennes histoires du Nord, on entend toujours les deux partis faire retentir les noms de gloire, d'honneur, & de mépris de la mort, & se remplir ainsi les uns les autres de cet enthousiasme qui produit les actions extraordinaires. Un général n'oublioit jamais de rappeler ces motifs à ses troupes lorsqu'elles étoient sur le point de se battre, & souvent elles le prévenoient & voloient d'elles-mêmes aux coups, en chantant des hymnes, en marchant en cadence, & en

pouffant des cris de joie. Enfin semblables aux héros d'Homère, ceux de l'ancienne Scandinavie dans les accès de leur courage bouillant osoient défier jusqu'à leurs dieux mêmes. *Quand ils seroient plus forts que les dieux*, disoit un brave en parlant de ses ennemis, *je veux absolument combattre*. Et dans Saxon on entend un brave souhaiter ardemment de pouvoir trouver Odin pour l'attaquer, & exprimer ce vœu par des vers dont voici le sens. *Où est donc à présent celui qu'on nomme Odin, ce guerrier si bien armé, & qui n'a qu'un œil pour se conduire? Ah! si je pouvois le voir, cet époux redouté de Frigga; c'est en vain qu'il est couvert d'un bouclier resplendissant, en vain il est monté sur un grand cheval, il ne sortiroit pas sans quelque blessure de sa demeure de Lethra. Il est permis d'attaquer & de combattre un dieu guerrier* (1).

Une passion si forte, si générale, si aveugle n'a pu que donner son caractère à tout ce qui étoit, pour ainsi dire, à sa portée, & il n'est pas étonnant qu'elle ait fait songer de bonne heure à déifier les instrumens sans lesquels elle se fatisferoit si mal. Dès les plus anciens

(1) Saxo Grammat. L. I.

temps on a rendu des honneurs divins aux épées, aux haches, aux piques. Les Scythes se servoient pour l'ordinaire d'une épée, comme du symbole le plus propre à représenter le Dieu suprême. C'étoit en plantant une lance au milieu de la campagne qu'ils marquoient l'endroit destiné aux prières & aux sacrifices; & quand on se fut relâché de la première rigueur au point de construire des temples, & d'y placer des idoles, on conserva cependant quelque trace de l'ancien usage, en mettant une épée dans la main des statues qui représentoient *Odin*. Le respect qu'on avoit pour les armes faisoit aussi qu'on juroit par ces instrumens si chers & si utiles comme par ce qu'on connoissoit de plus saint : aussi dans une ancienne poésie Islandoise un Scandinave voulant s'affirmer de la bonne foi de quelqu'un, exige qu'il lui jure par l'épaule d'un cheval, & par le tranchant d'une épée. Ce serment étoit surtout d'usage aux approches de quelque grande bataille : on s'engageoit par - là à ne point prendre la fuite ; même devant un ennemi très-supérieur en nombre.

De la même source venoient aussi les duels, & les combats entre les parti-

culiers & les familles, combats si fréquens chez tous les peuples Celtes, & celle de toutes leurs coutumes barbares que leurs descendans ont le plus fidèlement conservée. En Dannemarc & dans tout tout le Nord on appeloit un homme en duel, en lui donnant publiquement le nom de *Niting*, ou de lâche ; car celui qui recevant une injure si flétrissante ne tentoit pas du moins de la laver dans le sang de son ennemi, perdoit plus que la vie qu'il avoit voulu sauver. Exilé par l'indignation publique, dégradé de sa qualité de citoyen, à peine regardé comme un homme, il ne lui restoit plus que le parti d'une fuite honteuse & peu sûre. Les funestes suites de cette sensibilité à ce qu'on appelle l'honneur, s'étendoient souvent des simples particuliers aux nations entières, & ces peuples forcenés se faisoient des guerres longues & cruelles pour de chimériques intérêts qui n'auroient pas dû armer seulement un homme contre un autre.

Après avoir fait tant d'efforts pour acquérir de la gloire, il étoit bien naturel de penser à la perpétuer. Les anciens Scandinaves employoient dans cette vue divers moyens assortis à la grossièreté de ces temps, & qui trompant le

plus souvent l'espérance de ceux qui en attendoient l'immortalité n'ont fait sans doute que leur rendre justice. Le plus commun consistoit à ensevelir les héros dans des collines qu'on élevoit au milieu de quelque plaine, & de donner à ces collines & quelquefois aux plaines mêmes le nom de celui qui y étoit enterré. Ce monument informe perpétuoit le souvenir du héros, & l'émulation des habitans d'alentour. On trouve encore en Danne-marc un grand nombre de collines funéraires qui portent le nom de quelque brave ou de quelque roi de ces temps.

On choisissoit ordinairement une place publique, un grand chemin, une fontaine, & en général un endroit fréquenté pour élever ces tombeaux. On les ornoit d'une ou de plusieurs pierres & d'épithaphes, comme cela sera expliqué lorsque je parlerai des funérailles de ces peuples. Mais on recouroit surtout à l'art des poètes, lorsqu'il s'agissoit d'immortaliser quelque roi ou quelque grand capitaine. On les chargeoit de composer des vers qui continssent le récit de leurs plus belles actions, & quelquefois celui de leur vie entière. Ces chansons se répandoient de bouche en bouche : il n'y avoit aucune solennité où elles ne fussent

chantées. Les louanges que ces poètes donnoient à la valeur, l'enthousiasme guerrier qui animoit leurs vers, le soin qu'on prenoit de les apprendre dès l'enfance, tous ces effets naturels de l'esprit de ces peuples servoient à le fortifier, & à l'étendre à leur tour. Enfin les objets mêmes qu'on avoit ordinairement sous les yeux, les rochers épars dans les campagnes, les boucliers, les trophées élevés sur les champs de bataille, les murs des maisons, les tapisseries, tout retraçoit le souvenir des actions d'éclat & des guerriers intrépides, au moyen des caractères runiques, & des divers symboles dont on les chargeoit.

Un peuple qu'animoit sans cesse une si forte passion pour la guerre ne devoit pas manquer d'occasions de la faire. Aussi y en avoit-il de continuelles chez les anciens Scandinaves, & c'est dans les tristes détails de ces guerres que consisteroit toute leur histoire, s'ils avoient pris le soin assez superflu de l'écrire. Mais le peu qui nous en reste est plus que suffisant encore pour repaître la curiosité de ceux qui admirent la valeur, quel que soit l'objet qu'elle se propose, & qui s'étonnent de ce que des hommes ont pu être si prodigues d'un vie qu'ils igno-

roient l'art de rendre agréable. On a déjà dit que les peuples de la Germanie & du Nord avoient accoutumé de tenir au printemps une assemblée générale, où tout homme libre se rendoit armé de pied en cap, & prêt à entrer en campagne. Là on délibéroit de quel côté on porteroit la guerre, on examinoit les sujets de plainte qu'avoient donnés les nations voisines, leur puissance ou leurs richesses, la facilité d'en triompher, l'espérance du butin, la nécessité de venger quelque injure. Quand on avoit résolu la guerre, & formé le plan de la campagne, on se mettoit incontinent en marche; chacun se chargeoit d'une certaine quantité de provisions, & presque tout ce qu'il y avoit dans le pays d'hommes faits venoit se joindre à cette armée. Il ne faut pas s'étonner après cela, qu'il soit sorti du Nord des essaims de soldats aussi redoutables par leur nombre que par leur valeur, & l'on ne doit pas se hâter d'en conclure que la Scandinavie a été autrefois plus peuplée que de nos jours. Je fais tout ce que l'on raconte des multitudes incroyables d'hommes qu'on dit en être sortis; mais qui ne fait aussi combien les peuples & les historiens ont été portés dans tous les temps

à exagérer sur cette matière ; les uns voulant relever la puissance de leur nation, les autres cherchant à sauver sa gloire quand elle avoit été vaincue, en ne la faisant céder qu'à un ennemi innombrable ; la plupart n'ayant d'autre motif qu'un amour aveugle du merveilleux qui s'autorisoit de la difficulté de prononcer avec quelque sûreté sur une chose, où l'on commet souvent de si grandes erreurs après de longues recherches. Il est bien probable encore que diverses circonstances de ces fameuses expéditions des Scandinaves ont contribué à accréditer ce nom de (1) *fabrique des nations* qu'un historien donne à leur pays. En effet lorsque ces émigrations se faisoient par mer, la promptitude avec laquelle ils pouvoient porter leurs ravages d'un côté à l'autre, a pu aisément multiplier leurs armées aux yeux des peuples qu'ils attaquoient, & qui entendoient parler presque en même temps de plusieurs irruptions différentes. S'ils sortoient au contraire par terre de leur patrie, ils trouvoient de tous côtés sur leur route des peuples également avides de gloire & de pillage, qui se joi-

(1) *Vagina gentium*. V. Jornand. de Reb. Goth.

gnant à eux, passoient dans la fuite pour avoir la même origine que le premier essain qui s'étoit mis en mouvement. Il faut aussi considérer que ces émigrations n'ont pas eu toutes lieu en même temps, & qu'après qu'une contrée s'étoit épuisée, elle restoit vraisemblablement dans l'inaction jusqu'à ce qu'elle eût réparé la perte de ses habitans. La vaste étendue de la Scandinavie étant partagée alors entre plusieurs peuples peu connus, & seulement désignés par des noms généraux, comme ceux de *Goths* & de *Normans*, par exemple; on ne pouvoit savoir exactement de quelle contrée chaque horde étoit originaire, & moins encore à quel degré de dépopulation étoit réduite chacune de ces contrées après avoir perdu une si grande quantité de ses habitans. Mais ce qui explique le mieux, à mon avis, ces nombreuses & fréquentes émigrations des peuples du Nord, c'est qu'il y a tout lieu de croire que les nations entières prenoient souvent part à ces entreprises; les femmes mêmes & les enfans marchant quelquefois à la suite des armées, quand un peuple par inquiétude, par pauvreté, ou par l'attrait d'un climat plus doux, avoit résolu de transporter ailleurs sa demeure. Un projet

de cette espèce nous paroît, à la vérité, bien étrange aujourd'hui; mais il n'en est pas moins vrai que nos pères les Celtes en formoient souvent de pareils. Du temps de César, les *Helvétiens*, c'est-à-dire, les Suisses, voulant s'établir dans les Gaules, brûlèrent de leurs propres mains leurs maisons & tout ce qu'ils ne purent emporter, & suivis de leurs femmes & de leurs enfans partirent bien résolus de ne pas revenir chez eux. Quelle multitude ne devoit pas former cette nation! Et cependant César remarque (1) que par le dénombrement des Suisses eux-mêmes, trouvé dans leur camp, ils n'étoient que trois cent soixante huit mille en tout, en y comprenant les vieillards, les femmes & les enfans; nombre sans contredit bien petit en comparaison de celui des habitans que contient aujourd'hui le même pays. L'expédition des Cimbres avoit été aussi une transplantation entière de ce peuple; car il paroît par les demandes qu'ils firent aux Romains que leur but étoit d'obtenir des terres où ils pussent se fixer. Ils avoient pris avec eux, comme les *Helvétiens*, leurs femmes & leurs enfans; & enfin la Cimbrie,

(1) Voyez Cæs. de bell. Gallic. Lib. I. c. 1.

(c'est-à-dire

(c'est-à-dire le *Stenwig* & la *Jutlande*,) resta tellement dépeuplée après cette émigration, qu'environ deux siècles après, c'est-à-dire, du temps de *Tacite*, elle n'avoit encore pu se rétablir, comme nous l'avons déjà remarqué d'après cet historien.

L'expédition des Anglo-Saxons ne me fournit pas des preuves moins convaincantes de cette opinion. Les premiers Anglois qui passèrent dans la Bretagne sous la conduite de *Hengist* & de *Horfa* n'étoient qu'une poignée d'hommes. L'ancienne chronique Saxonne (1) nous apprend qu'ils n'avoient que trois vaisseaux, & il paroît que leur nombre ne pouvoit excéder beaucoup celui de mille. Quelques autres essains ayant pris parti à leur imitation, leur pays fut bientôt désert, & resta sans habitans durant plus de deux siècles, puisqu'il l'étoit encore du temps de *Bede*, de qui l'auteur de la chronique Saxonne avoit emprunté ce fait. Qu'on juge après cela si ç'a toujours été l'excédent de la population, comme on l'a souvent dit, que le Nord a versé sur les contrées que ses habitans ont inondées. Pour moi je n'ai

(1) Chronic. Anglo-Sax. à Gibl. édit. p. 13.
Tome I. I

pu trouver aucune preuve que cette nécessité les ait jamais fait sortir de chez eux : j'en trouve au contraire qui me persuadent que leur pays pouvoit recevoir aisément un plus grand nombre d'habitans. Lorsque *Alboin* eut formé le projet de conduire les Lombards en Italie, il demanda du secours aux Saxons ses amis & ses alliés. Vingt mille Saxons avec leurs femmes & leurs enfans s'étant joints aux Lombards, les suivirent en Italie ; & les rois Francs envoyèrent des colonies de Souabes occuper le pays que ces Saxons avoient laissé désert. Ainsi les Saxons qu'on estimoit une des plus nombreuses nations de la Germanie ne pouvoient envoyer ce foible essain hors de chez eux sans y laisser des déserts ; mais ce n'est pas tout. Les vingt mille Saxons n'ayant pu s'accorder avec les Lombards quittèrent l'Italie, & revinrent en même nombre dans leur pays qu'ils trouvèrent occupé par la colonie de Souabes dont on a parlé. De - là naquit bientôt une guerre, malgré toutes les remontrances des Souabes qui faisoient voir aux Saxons, nous assure un ancien historien (1), qu'en partageant

(1) Paul. Diacon. de gest. Longobard. l. 2. c. 6.

le pays ils pourroient tous y habiter commodément. Je ne doute pas qu'il n'y eût en effet soit chez les Saxons, soit chez les Scandinaves une infinité de terres en friche (1). Qu'on lise la description qu'*Adam de Brême* faisoit du Danemarck dans le onzième siècle, on sera convaincu que les côtes seules étoient peuplées & que l'intérieur n'étoit qu'une vaste forêt.

De tout cela je crois être en droit de conclure que les anciens Scandinaves étant tous soldats, ils ont pu remplir l'Europe du bruit de leurs armes, & en ravager long-temps diverses parties, quoique la somme totale des habitans fût beaucoup moins considérable que de nos jours. Il faut avouer d'ailleurs que, s'il en étoit autrement, cette extrême population se concilieroit assez mal, ou avec tout ce que l'histoire nous apprend des mœurs, des coutumes, & des principes des anciens Scandinaves, ou avec les plus saines notions de la politique sur les causes d'une nombreuse population. En effet qui pourra se persuader qu'un temps où l'agriculture étoit aussi négligée, où il n'y avoit que l'al-

(1) *Adam. Brem. Hist. Eccl. cap. de situ Dan.*

ternative de la profession destructive des armes, ou d'une lâche oisiveté qui ne l'est pas moins, où chaque peuple étoit sans cesse déchiré au-dedans par des vengeances particulières, & des factions, & en guerre au-dehors avec ses voisins; où l'on n'avoit d'autre moyen de s'enrichir que la rapine, & que des frontières dévastées pour rempart; qui croira, dis-je, qu'un tel état ait été plus favorable à la propagation de l'espèce, que celui où les biens & les personnes jouissent d'une pleine sûreté, où les campagnes sont couvertes de laboureurs, où l'on voit fleurir tant de villes riches, & tranquilles, où la paix laisse respirer les peuples pendant de si longs intervalles, où il n'y en a jamais qu'une partie à qui la guerre soit funeste, où le commerce enfin, les manufactures, & les arts offrent tant de ressources, & secondent si bien ce penchant naturel que la crainte de l'indigence peut seule arrêter dans son cours.

Revenons à la manière dont la guerre se faisoit dans le Nord. Quand l'armée étoit en marche, tout le monde, soit généraux, soit simples soldats, aspirait également à terminer la campagne par quelque action prompte & décisive. Il eut

été difficile à ces peuples d'attendre longtemps dans le repos les occasions favorables de combattre. Le butin faisoit souvent leur plus grande ressource, comme leur principal objet : & ils n'étoient pas d'un caractère à s'accommoder des délais, ni d'une discipline sévère, sans laquelle toute la science militaire est inutile. Impétueux & ardens, ils se battoient avec plus d'impétuosité que d'opiniâtreté, & les peuples civilisés & agueris qu'ils attaquèrent furent toujours sûrs d'en triompher par une longue persévérance. Aussi *Marius* ne répara-t-il les pertes réitérées que Rome avoit faites par l'imprudence de ses premiers généraux, qu'en opposant aux Cimbres une lenteur étudiée, qui émouffoit leur impétuosité, & les jetoit dans l'abattement, en les réduisant à l'inaction. On n'a qu'à lire dans les historiens Anglois le détail des irruptions que les Danois ont faites en Angleterre, pour se convaincre que c'étoient plutôt des surprises, & des excursions qu'une guerre régulière dont la conquête du pays fut le but. Les rois du Nord, non plus que ceux des autres parties de l'Europe, n'avoient point alors de troupes réglées & tenues constamment sous le drapeau, à la ré-

serve d'un petit nombre de cavaliers armés qui leur servoient de garde. Quand ils vouloient lever une armée, ils convoquoient comme on l'a dit, une assemblée générale des hommes libres de la nation, où on levoit des soldats, & on marquoit le nombre d'hommes que chaque métairie, village ou bourg devoit fournir. Mais il y a tout lieu de croire aussi qu'en Dannemarc, comme ailleurs, ces soldats ne recevoient aucune paye fixe, & que chacun retournoit chez soi aussitôt que l'expédition étoit finie, & le butin partagé. Les plus braves cependant ne pouvant attendre dans l'inaction que leur pays leur offrit de nouvelles occasions de s'enrichir & de se signaler, entroient dans le service des nations qui étoient en guerre. C'étoit une coutume générale de tous les Celtes, & dont les anciennes histoires nous offrent mille exemples. Nous avons vu les Cimbres demander aux Romains qu'on leur assignât quelques terres, & offrir en échange d'être toujours armés pour leurs querelles. Long-temps après on voit fréquemment des Goths & des Danois à la solde des empereurs Romains. *Saxon* nous apprend que les empereurs de Constantinople leur confièrent ensuite la garde

de leur personne , & leur donnoient les premiers rangs dans leurs armées (1).

Il est bien difficile de dire quelque chose de plus particulier sur la tactique de ces nations anciennes. Si l'on doit juger des Scandinaves par ce qu'on nous raconte de divers autres peuples Céltes, nous n'aurons pas lieu de nous en former une idée fort avantageuse. Les historiens Grecs & Latins nous les représentent comme des furieux qui n'écoutoient dans les combats que l'instinct d'une colère aveugle & brutale, sans prendre conseil ni du temps, ni des lieux, ni des circonstances. A la première vue de l'ennemi ils s'élançoient sur lui avec la rapidité de l'éclair ; leur impétueuse ivresse les faisoit marcher aux coups avec la plus grande joie ; mais ils y alloient, ajoute-t-on, sans aucun ordre, souvent même sans considérer si l'ennemi pouvoit être forcé dans son poste. De-là vient que souvent leurs forces étant épuisées après la première attaque, il suffisoit de résister au premier choc pour les vaincre. On doit pourtant supposer que lorsque d'habiles généraux

(1) Vid. Pontoppidani Gesta & vestig. Dan. extra Dan. T. I. p. 25.

ont commandé des armées de Scandinaves, ils ont bien su y maintenir la subordination, & modérer cette fougue insensée qui passe toujours le but qu'elle se propose d'atteindre ; du moins nous entrevoyons dans les relations de batailles que les anciennes chroniques nous ont conservées, que l'autorité du général étoit grande, & ses ordres très-respectés. Il paroît aussi qu'ils étoient dans l'usage de disposer l'armée en forme de triangle ou de pyramide dont l'extrémité étoit tournée contre le centre de l'armée ennemie. L'infanterie seule entroit dans la composition de ce corps, & la cavalerie en général étoit sur un pied très-foible dans le Nord, à cause des bras de mer & des montagnes dont le pays est entrecoupé, d'ailleurs on réservoir ses principales forces pour la marine. (1) On avoit seulement quelques soldats qui servoient à pied & à cheval, comme les dragons d'aujourd'hui, & qu'on plaçoit aux flancs de l'armée. Quand on en venoit aux mains, on pouffoit de grands cris, on entrechoquoit ses armes, on invoquoit à grand bruit le nom d'*Odin*, on chantoit des

(1) Dalin Suea Rikes Histor. T. I. c. 8.

hymnes à son honneur. On faisoit un retranchement autour du camp avec le bagage, où les femmes & les enfans restoient pendant la bataille. Les vaincus y cherchoient vainement un refuge dans leur déroute. Le plus souvent du moins, leurs femmes ne les y attendoient que pour les tailler en pièces, & si elles ne pouvoient les obliger à retourner au combat, elles s'enfvelissoient avec eux & leurs enfans dans la commune défaite, plutôt que de tomber entre les mains d'un vainqueur impitoyable. Telles étoient les funestes suites de cette inhumanité avec laquelle on se faisoit la guerre. Un acte de rigueur produisoit une cruauté, & celle-ci une barbarie encore plus grande. Les fers & les supplices qu'on destinoit aux vaincus, ne servoient qu'à rendre la victoire plus sanglante, & à faire acheter plus chèrement à ceux qui l'obtenoient la honte d'avoir détruit des hommes sans nécessité.

Leurs armes offensives les plus ordinaires étoient *l'épée, la hache d'armes, l'arc & les flèches*. L'épée étoit courte, le plus souvent recourbée, & pendoit à un ceinturon qui passoit sur l'épaule droite. On en employoit cependant quelquefois de longues qui portoient un nom

différent (1), & dont s'étoient servis les Cimbres, au rapport de *Plutarque*. Les braves ou héros avoient un soin particulier de se procurer des épées bien tranchantes, de les orner de divers caractères mystérieux, de leur donner des noms qui inspirassent l'effroi. La hache d'armes étoit à deux tranchans; celle qui avoit un long manche s'appeloit *hallebarde*, & étoit particulièrement affectée aux *Trabans*, c'est-à-dire, à ceux qui faisoient la garde dans les châteaux des rois. Les Scandinaves passaient pour être fort habiles à tirer de l'arc, & ils faisoient un grand usage de cette arme, comme cela paroît par toutes les descriptions de combats qu'on lit dans les anciennes chroniques. Mais outre ces armes, quelques guerriers employoient encore à leur gré celles qu'ils jugeoient les plus propres à seconder leur valeur. Ainsi il est parlé quelquefois de javelots, de frondes, de massues garnies de pointes, de lances, & d'une sorte de poignards. Il n'y avoit pas moins de variété dans les armes défensives. Le bouclier

(1) Les premières s'appeloient *Sword*, les autres *Spad* ou *Spada*, mot qui se trouve dans presque toutes les langues de l'Europe.

étoit la principale. (1) Les plus communs étoient de bois, d'écorce, ou de cuir : ceux des guerriers de distinction étoient de fer ou de cuivre, peints, gravés & souvent dorés, quelquefois même revêtus d'une lame d'or ou d'argent. Nous avons vu quel cas les anciens Danois faisoient de leurs boucliers, & quelle peine étoit réservée à ceux qui les perdoient en combattant. Leur forme, leur grandeur varioient beaucoup dans les divers pays ; ceux des Scandinaves étoient pour l'ordinaire un ovale allongé jusqu'à la hauteur du soldat, afin qu'un homme put y être en sûreté contre les traits, les flèches & les pierres. On s'en servoit aussi communément pour porter les morts en terre, pour épouvanter l'ennemi en frappant dessus, pour former au besoin des espèces de couverts & de tentes quand on campoit en rase campagne, & que le temps étoit mauvais. Dans les batailles navales ils n'étoient pas d'une moindre utilité ; car si la crainte de tomber entre les mains des ennemis obligeoit

(1) On en distinguoit deux sortes ; le grand bouclier qui reposoit à terre, & couvroit tout le corps, en Danois, *Skiold*, l'écu, & un plus petit avec lequel on paroit les coups d'épée.

quelqu'un à se jeter dans la mer, il pouvoit quelquefois se sauver sur son bouclier. Enfin on se faisoit un rempart de ses boucliers en les ferrant les uns contre les autres en forme de cercle, & à la fin de la campagne on les suspendoit aux murs de sa maison, comme le plus bel ornement dont on pût la décorer.

Tous ces usages auxquels on faisoit servir le bouclier avoient inspiré beaucoup de respect aux Scandinaves pour cette sorte d'arme. C'étoit le plus noble emploi du loisir des guerriers que de leur donner un poli qui les rendît éclatans, & d'y représenter quelque trait de bravoure, ou quelque figure qui eût du rapport à leurs inclinations, ou à leurs exploits, & servît à les faire reconnoître, lorsqu'étant armés de toutes pièces leur casque leur couvroit le visage. Mais tout le monde ne pouvoit pas porter indifféremment des boucliers ainsi peints ou gravés. Quand un jeune homme étoit pour la première fois enrôlé, on lui donnoit un bouclier tout blanc & tout uni, qu'on nommoit *écu d'attente*. Il le portoit jusqu'à ce que par quelque action d'éclat, il eût obtenu la permission d'y faire graver les témoignages glorieux de sa bravoure; c'est par cette raison qu'il

n'y avoit que des princes ou des hommes distingués par leurs services, qui osassent porter des boucliers ornés de quelque symbole, le commun des soldats ne pouvant guères obtenir une distinction dont les grands étoient si jaloux. Déjà même dans l'expédition des Cimbres, la plus grande partie de l'armée n'avoit, au rapport de *Plutarque*, que des boucliers blancs: dans la suite, mais long-temps après, ces symboles que les guerriers illustres avoient adoptés, passant des pères aux fils, produisirent dans le Nord, comme dans le reste de l'Europe, les *armes*, ou *armoiries* héréditaires.

Le *casque* a été aussi connu des Scandinaves depuis les plus anciens temps. Les simples soldats en portoient souvent de cuir, ceux des officiers étoient de fer, & suivant leur rang ou leurs facultés de cuivre doré. La *cotte d'arme*, la *cuirasse*, les *cuissearts* & les autres parties moins essentielles de l'armure n'étoient guères que pour ceux qui avoient le moyen de s'en procurer. Ainsi quoique l'invention en soit sûrement dûe aux Scythes ou aux Celtes, peu de personnes chez eux étoient en état d'en porter; preuve bien frappante de leur indifférence, ou plutôt de leur mépris barbare.

pour tous les arts , puisqu'ils cultivoient si mal celui-là même qui leur étoit si nécessaire pour se battre.

Ils n'avoient pas beaucoup plus perfectionné celui de fortifier & d'attaquer les places : leurs forteresses n'étoient que des châteaux situés sur des sommets de rochers , & munis de lourdes murailles qui en défendoient les approches. Parce que ces murs environnoient ces châteaux , on les appeloit souvent d'un nom qui signifie *dragons* ou *serpens* , & l'on y enfermoit ordinairement les femmes ou les filles de distinction , qui n'étoient pas toujours en sûreté dans un temps où tant de braves erroient çà & là pour chercher des aventures. C'est cette coutume qui a donné lieu aux anciens romanciers qui ne favoient rien dire simplement , d'imaginer ces fables où l'on voit des princesses d'une excellente beauté défendues par des dragons , & de jeunes guerriers qui ne parviennent à les délivrer qu'après avoir terrassé ces gardes redoutables. On ne s'emparoit à l'ordinaire de ces forts que par quelque surprise , ou après les avoir tenus longtemps bloqués ; cependant quand ils étoient d'une grande importance , on élevoit des terrasses du côté le moins

élevé du fort , dans lequel on lançoit par ce moyen , des flèches , des pierres , de l'eau bouillante , & de la poix fondue , armes dont les assiégés ne négligeoient pas de leur côté de faire usage.

CHAPITRE X.

*Des expéditions maritimes des anciens
Danois.*

QUELQUE redoutables que les anciens Scandinaves aient été sur terre , on doit avouer cependant , que c'est leurs expéditions maritimes qui ont causé le plus de ravages & d'effroi. On ne peut lire l'histoire des huitième , neuvième & dixième siècles , sans y voir par-tout avec surprise les mers couvertes de leurs vaisseaux , & d'une extrémité de l'Europe à l'autre les côtes des pays aujourd'hui les plus puissans en proie à leurs déprédations. Pendant deux cent ans ils dévastèrent presque continuellement l'Angleterre , & la soumirent plusieurs fois : ils firent de fréquentes incursions en Ecosse & en Irlande , sur les côtes de Livonie , de Courlande , de Poméranie. Déjà redoutés avant *Charles*

magne ils devinrent plus terribles que jamais aussitôt que ce grand homme eut fermé les yeux. On fait qu'il versa des larmes en apprenant que ces barbares avoient bravé dans une occasion la crainte de son nom, & toutes les précautions qu'il leur avoit opposées. Il prévoyoit bien ce que leur audace coûteroit à ses peuples sous de foibles successeurs. Jamais présage ne fut mieux fondé. Ils s'étendirent bientôt comme une flamme dévorante sur la Basse-Saxe, la Frise, la Hollande, la Flandre, les bords du Rhin jusques à *Mayence*. Ils pénétrèrent dans le cœur de la France après en avoir long-temps dévasté les côtes, remontèrent de tous côtés par la *Somme*, la *Seine*, la *Loire*, la *Garonne*, le *Rhône*. Dans l'espace de trente ans ils y pillèrent ou brûlèrent, & souvent plusieurs fois, *Paris*, *Amiens*, *Orléans*, *Poitiers*, *Bordeaux*, *Toulouse*, *Saintes*, *Angoulême*, *Limoges*, *Nantes*, *Tours*. Ils s'établirent dans la *Camargue* à l'embouchure du *Rhône*, d'où ils désolèrent la *Provence* & le *Dauphiné* jusques à *Valence*. (1)

(1) Voyez dans le Recueil des historiens Normans compilé par *Duchêne*, la relation d'un ancien anonyme, *Dadon de St. Quentin* & d'autres anciens auteurs.

Ils ruinèrent , en un mot , toute la France , obligèrent ses rois à leur payer d'immenses tributs , livrèrent aux flammes le palais de *Charlemagne* à *Aix la Chapelle* , & finirent par se faire céder une des plus belles provinces de ce royaume. Ils portèrent souvent leurs armes jusqu'en Espagne , & se firent craindre quelquefois en Italie & dans la Grèce même. Enfin ils ne remplirent pas moins le Nord que le Midi de courses , de ravages , & d'effroi ; tantôt aussi acharnés à leur destruction réciproque qu'à la ruine des autres nations , tantôt animés d'un esprit plus pacifique , transportant des colonies dans des pays inconnus , ou inhabités , comme s'ils eussent voulu réparer dans de nouvelles terres les pertes immenses que leurs fureurs causoient ailleurs au genre humain.

Un peuple qui ne connoît de profession , de justice , de salut & de moyen de subsister que la guerre , ne peut manquer de s'adonner à la piraterie , s'il habite un pays environné de mers. Les premiers Grecs ou les Pélasges n'étoient pas moins pirates que brigands. *Les uns* , dit Thucydide , (1) *attaquoient les cités*

(1) Voyez *Thucyd. L. I. c. 5.*

qui n'ont point de murailles ; les autres , qui demeuroient le long des côtes , les Cariens , les Crétois équipaient des vaisseaux pour écumer les mers. Mais au lieu que les premiers âges de l'histoire des Grecs nous les représentent comme des pirates de profession , il est remarquable que les Scandinaves ne commencèrent que tard à le devenir. *Sidoine Apollinaire* auteur du cinquième siècle est , ce semble , le premier qui fasse mention des pirateries des peuples du Nord. Il les attribue aux Saxons dont il fait une affreuse peinture. (1) Les Danois , les Norvégiens ne s'éloignoient point encore de leurs côtes. Celles de leurs plus proches voisins n'avoient pas , je pense , de grandes amorces à offrir à l'avidité. Les peuples qui les habitoient , pauvres & aguerris comme eux , n'auroient vraisemblablement payé les coups que par les coups. La Bretagne & les Gaules étoient des pays trop éloignés , & trop bien défendus , pour que leur dévastation pût

(1) *Est Saxonibus piratis cum discriminibus pelagi non notitia solum sed familiaritas. Hostis omni hoste truculentior ; improvisus aggreditur , prævius elabitur , Spernit objectos , sternit incautos*
Sidon. Apolin. L. 8. epist. 6.

être le coup d'essai des Scandinaves. Ils commencèrent donc par armer quelques vaisseaux pour ravager les États les plus voisins, & s'emparer du petit nombre de navires marchands qui parcouroient la Baltique. Enrichis insensiblement, & encouragés par les succès des petites entreprises à en former de plus grandes, ils ne furent qu'assez tard en état de se rendre redoutables aux nations éloignées, aux Anglois, aux François, aux Flamands, qui possédoient d'assez grandes richesses pour tenter des corsaires, & vivoient sous un gouvernement trop vicieux pour les réprimer. Dès-lors toute la nation prit le goût des expéditions maritimes, & vers le commencement du neuvième siècle on vit se multiplier ces aventuriers qui par une étrange association d'idées pensoient se couvrir de gloire en commettant sans aucun prétexte les violences les plus horribles.

A mesure que les divisions, l'incapacité, l'imprudence des successeurs de *Charlemagne* affoiblissoient leurs États, les Scandinaves enrichis & encouragés équipotent toujours plus promptement de plus nombreuses flottes. *La monarchie Française*, disoit un auteur contem-

porain (1), ébranlée par l'effet du mal intérieur qui la travaille , a été obligée de laisser ses mers en proie à la barbare fureur des Normands. La mauvaise administration des rois Saxons d'Angleterre produisit le même effet dans cette isle aujourd'hui si redoutable par sa marine. Les uns & les autres eurent la dangereuse imprudence d'acheter la paix de ces pirates , ce qui non-seulement est en général donner des armes à ses ennemis , mais avoit encore alors cet inconvénient particulier , que les chefs de ces armées navales n'ayant aucune autorité les uns sur les autres , ne se croyoient liés que par les engagements que chacun en particulier avoit pris , enforte qu'à peine avoit-on éloigné une flotte à force d'argent , qu'il en survenoit une autre toute prête à renouveler l'attaque avec la même fureur , si elle n'étoit apaisée par le même moyen. Il faut encore remarquer , pour bien comprendre les raisons de l'étrange facilité avec laquelle les Scandinaves pillèrent si long-temps , & vainquirent tant de fois les Anglois & les François , que leur cruauté qui n'épargnoit rien , & qui a donné lieu à ces

(1) *V. Auctor. Vitæ Sti. Genulfi* L. II.

douloureuses lamentations que tout le monde connoît , (1) avoit imprimé dans l'esprit des peuples une si grande terreur , qu'ils étoient déjà plus d'à demi vaincus à leur seule vue. D'ailleurs il n'y avoit rien à gagner avec de tels ennemis qui ne faisoient point la guerre comme des troupes réglées avec un dessein fixe & suivi , mais des irruptions subites en cent endroits à-la-fois , aussi prompts à regagner leurs vaisseaux , s'ils trouvoient de la résistance , qu'à s'élan- cer sur les côtes tranquilles & désarmées. Cependant il est probable qu'un gou- vernement prudent & sage eût pu remé- dier à tous ces maux , & l'exemple du grand *Alfred* sous le règne duquel les Danois furent forcés de laisser respirer l'Angleterre , en est une preuve sans réplique ; mais il faut des hommes aussi extraordinaires qu'*Alfred* pour faire dans des siècles d'ignorance & de confusion ce qui paroît facile dans un autre.

Si nous voulons après cela considérer l'état intérieur de la Scandinavie pendant ces siècles où ses habitans se sont si mal- heureusement illustrés , nous trouverons bientôt les causes de cette étonnante

(1) *A furore Normannorum libera nos Domine.*

puissance dont ils jouissoient au dehors. J'ai déjà remarqué qu'ils négligeoient l'agriculture qui, entre mille autres bons effets, a celui de faire perdre aux peuples naissans le goût d'une vie sauvage, & de leur faire aimer la justice & la paix sans lesquelles il est inutile de cultiver la terre. Les troupeaux étant presque leur unique revenu, ils n'étoient obligés ni à séjourner constamment dans les mêmes lieux, ni à attendre le temps des récoltes, & par conséquent un peuple assez peu nombreux pouvoit lever au moindre signal de nombreuses armées. La plupart accoutumés à la mer dès leur enfance dans un pays tout maritime, ne redoutoient guères les dangers qu'on y court, ou plutôt ils ne connoissoient des dangers d'aucune espèce. Et quel attrait n'étoit-ce pas pour eux que cet avantage particulier à la navigation d'ouvrir un champ immense aux conquêtes, & de fournir à un peuple guerrier les moyens de porter librement en tous lieux la terreur de ses armes ! Bien loin que la profession de pirate eût rien de flétrissant parmi eux, elle étoit à leurs yeux la carrière de l'honneur, autant que celle de la fortune ; car il étoit établi que ce mot d'honneur auquel on a attaché tant

d'idées différentes ne fignifieroit que le mépris des dangers. De là vient que dans les chroniques anciennes plus d'un brave fe glorifie d'être un des plus célèbres corfaires du Nord, & que fouvent les fils des grands feigneurs & des rois faifoient quelques courfes fur mer dès leur jeunefle, pour s'illuftrer & fe rendre dignes de commander un jour. C'eft ce que l'on vit très-fréquemment après que *Harald aux beaux cheveux* fe fut emparé de toute la Norvège jufqu'alors partagée en plufieurs fouverainetés. Quantité de princes, de ducs, ou de comtes fe voyant ainfi chaffés de leurs poffeffions, fe réfugièrent en *Iflande*, dans les *Orcades*, dans les ifles de *Féro*, & de *Schetland*, couvrèrent la mer de leurs vaiffeaux, & infestèrent toutes les côtes de la Scandinavie fur lesquelles il n'y eut pendant plufieurs fiècles aucune fureté pour les voyageurs. *Adam de Brème* qui parcourut le Danne-marc quelque temps après que le chriftianifme y eut été reçu, fait de touchantes defcriptions des ravages qu'ils y caufoient. (1) En effet ils n'étoient pas moins redoutables au Nord même qu'à la France ou à l'Angleterre. On étoit obligé de

(1) Voyez Adam Brem. de fitu Dan. paffim.

veiller sur les côtes de Dannemarc , de Suède & de Norvège. Leur nombre s'accrut même si fort , que dans quelques occasions , & surtout sous le roi *Regner Lodbrog* , il y eut peut-être plus de Danois sur mer que sur terre ; d'où vient que la nation entière au rapport d'un ancien historien ne portoit plus que des habits de matelots , afin d'être toujours prête à s'embarquer au premier signal. (1)

Quand un prince étoit parvenu à l'âge de dix-huit ou de vingt ans , il demandoit ordinairement à son père des vaisseaux pour tenter avec ses suivans quelque exploit glorieux & utile. Le père applaudissoit à un désir qui marquoit un courage naissant , & une ame élevée. On armoit une flotte dont l'amiral & l'équipage se promettoient réciproquement de ne revenir que chargés de lauriers & de butin. Si l'on avoit reçu quelque injure d'une nation , elle étoit choisie pour la première victime ; souvent aussi le principal but étoit d'exercer des représailles sur quelque province qui servoit d'asyle à d'autres corsaires. Si deux flottes de nations différentes se rencontroient en chemin , c'étoit une occasion

(1) Arnold. Lubec. Chronic.

de plus de se battre, & on ne la négligéoit pas.

Les vaincus étoient communément mis à mort ; quelquefois on se contentoit d'en faire des esclaves ; souvent aussi par une générosité singulière que l'amour de la gloire faisoit allier avec la férocité, si l'ennemi qui s'offroit à eux leur étoit beaucoup inférieur, ils mettoient de côté tous les vaisseaux qu'ils pouvoient avoir de plus que lui, afin que se battant à forces égales on ne pût pas attribuer leur victoire à l'avantage du nombre. (1) Plusieurs regardoient aussi comme une infamie de se surprendre de nuit. D'autres fois les chefs trouvoient plus à propos de terminer le différend par un combat singulier ; dans ce cas ils descendoient sur la côte voisine ; celui qui étoit désarmé ou terrassé ne vouloit souvent point qu'on lui fît grâce, & périssoit sur le champ de bataille ; mais s'il s'étoit courageusement défendu, le vainqueur lui laissoit la vie, lui demandoit son amitié, devenoit son *frère d'adoption*, & ils se juroient l'un à l'autre une amitié éter-

(1) C'est ce qui arriva entre deux Héros, dont parle une chronique Islandoise intitulée *Torstein Wikinga Saga*.

nelle. Pour gage de cette alliance les deux héros se faisoient des incisions au bras, ou à la main ; ils frottoient leurs armes du sang qui en sortoit, ou le mêloient dans une coupe qu'ils se donnoient à boire l'un à l'autre, & la tête couverte de gazon ils se promettoient par serment de ne point laisser impunie la mort du premier des deux qui seroit tué les armes à la main. Plusieurs d'entre ces princes pirates attachés à ce métier par les succès & l'habitude ne le quittoient plus, & faisoient gloire de passer le reste de leur vie dans leurs vaisseaux. On en voit quelquefois dans les histoires anciennes se vanter de ce qu'ils n'ont jamais couché sous un toit immobile, ni bu de bière au coin du feu.

Les vaisseaux de ces corsaires étoient toujours bien pourvus d'armes offensives, de pierres, de traits, de cordes qu'on faisoit passer sous les plus petits vaisseaux pour les renverser, des crocs pour les saisir, &c. Tout le monde savoit nager, & comme on se battoit rarement loin des côtes, les vaincus pouvoient souvent se sauver à terre. Chaque bande avoit ses rades, ses ports, ses rendez-vous, & ses magasins affectés ; & plusieurs villes du Nord n'ont dû leur prof-

périté qu'à l'avantage qu'elles avoient de leur servir d'asyle. Telle étoit pour les Danois *Lunden* en Scanie, qui, au rapport d'*Adam de Brême* (1), contenoit de grandes richesses que les pirates y avoient déposées : & long-temps les rois eux-mêmes autorisèrent & partagèrent leurs brigandages en leur vendant la permission de se retirer dans leurs ports.

La manière dont on avoit partagé les terres en Dannemarc & en Norvège montre bien aussi que tout y étoit dirigé vers le but d'avoir des forces maritimes considérables. Chaque division plus ou moins grande prenoit son nom de la quantité de vaisseaux qu'elle pouvoit équiper, & en quelques endroits ces noms sont encore en usage. On aura occasion de voir plus particulièrement dans la suite, & la taxe de chaque province de Dannemarc, & le nombre de vaisseaux dont les flottes étoient composées. Dans les plus anciens temps elles n'étoient pas considérables, mais à mesure que la piraterie eut enrichi les princes adonnés à cette profession, on en vit paroître sur les mers du Nord de cent, deux cent vaisseaux & même de plus nombreuses

(1) V. *Adam. Brem. de Sit. Dan.* c. 213.

encore. L'histoire parle d'une flotte de sept cent vaisseaux commandée par *Harald à la dent bleue*, roi de Dannemarc, & par un seigneur Norvégien nommé le comte *Haquin*. Il est fait souvent mention de flottes pareilles dans les règnes suivans, & d'ailleurs il n'est pas douteux que les vaisseaux dont ces flottes étoient composées n'aient été petits. Les premiers dont il est parlé n'étoient que des espèces de barques à douze rameurs; dans la suite on en construisit qui pouvoient contenir un équipage de cent, & même de cent vingt hommes, & ces vaisseaux dans les dixième & onzième siècles devinrent très-communs. Les rois du Nord faisoient aussi bâtir quelquefois des navires d'une grandeur extraordinaire destinés plutôt à l'ostentation qu'à la défense : tel étoit celui de *Harald aux beaux cheveux*; les chroniques parlent avec admiration de ce long navire nommé le *dragon*. *Olaüs Tryggueson* en avoit un de la même espèce connu sous le nom du *long serpent* : il étoit, disent les chroniques, long & large, très-haut, & d'une construction très-solide; il portoit sur la poupe la figure d'un serpent sculptée en bois, & la poupe & la proue en étoient dorées. Il y avoit trente-quatre

bancs de rameurs, & c'étoit, ajoute-t-on, le plus beau & le plus grand vaisseau qu'on eût encore vu en Norvège.

Cependant les expéditions de ces corsaires ne se sont pas toujours bornées à la dévastation de quelque province, ou à quelques batailles navales, événemens qui n'ayant d'autre effet que le malheur des contemporains sont bientôt oubliés de la postérité. Je m'éloignerois du but de cette introduction, si je voulois rapporter toutes les conquêtes que les peuples du Nord ont faites à l'occasion de leurs courses sur mer. Ainsi je ne dirai qu'un mot de l'émigration des Angles, qui joints aux Saxons envahirent la Bretagne, & lui donnèrent leur nom dans le cinquième siècle; & je me contenterai pour le reste d'emprunter des anciennes chroniques quelques faits & quelques détails peu connus des étrangers, qui servent à donner une idée de cette marine des anciens Scandinaves autrefois redoutable à tant de nations.

Tout le monde fait que les Bretons n'étant pas en état de se défendre contre les habitans du Nord de leur isle, demandèrent du secours aux Saxons & aux Danois leurs alliés. L'ancienne chroni-

que Saxonne publiée par *Gibson* (1), nous apprend que ceux qui passèrent en Bretagne & s'y établirent, étoient originaires de trois pays différens. Les uns étoient des anciens Saxons, c'est-à-dire, des peuples de la Basse-Saxe; les autres étoient des *Angles* ou *Anglois* qui habitoient cette partie du duché de *Sleswic* qu'on nomme encore aujourd'hui *Angelen*, dans le voisinage de *Flensbourg*, & étoient par conséquent Danois. Enfin il passa aussi en Bretagne beaucoup de *Jutes*: c'est le nom qu'on donne encore à présent aux *Jutlandois*. Les Saxons occupèrent les provinces appelées de leur nom *Essex*, *Westsex*, *Suffex*, *Middlesex*. Les *Anglois*, continue l'auteur de la chronique, ont laissé en venant ici leur pays désert, & il l'est encore. Ce pays est situé entre la Saxe & la *Jutlande*. Leurs chefs étoient *Hengist* & *Horfa* qui sont issus d'*Odin*, ainsi que tous nos rois. C'est d'eux que descendent tous les *Anglois Orientaux*, *Méridionaux*, & les peuples de la *Mercie* & du *Northumberland*. Les *Jutes* ou *Jutlandois* n'ont occupé que le pays de *Kent* & l'isle de *Wight*. Ainsi quoique ces peuples ne fussent peut-être pas en-

(1) *Chronic. Saxon.* p. 12. & seqq.

core connus sous le nom de *Danois*, on voit clairement que les deux tiers au moins des conquérans de la Grande-Bretagne étoient sortis de Dannemarc; enforte que c'étoit avec les descendans de leurs pères que ces peuples faisoient la guerre lorsque sous le nom de *Danois* ils recommencèrent à inquiéter l'Angleterre environ trois ou quatre siècles après, & qu'ils la conquièrent enfin entièrement vers la fin du dixième siècle.

Un événement particulier contribua beaucoup à ranimer cet esprit de rapine & de conquête qui avoit été déjà si fatal à cette isle. *Harald aux beaux cheveux* ayant, comme je l'ai dit, achevé de soumettre toute la Norvège, environ l'an 870, & voulant procurer à ceux de ses sujets qui habitoient le long des côtes un repos dont eux-mêmes ne laissoient guères jouir leurs voisins, fit défendre à tous les pirates Norvégiens sous de sévères peines d'exercer aucune hostilité contre leur patrie (1) Malgré cette défense le fils d'un duc Norvégien nommé *Rolf* ou *Roll*, qui descendoit, à ce qu'on dit, des anciens rois du pays, fit une

(1) *Torſæi Hiſt. Norveg. T. II. L. II. Ejusd. Diſſertat. de Gaung-Rolfo. p. 80.*

descente dans la province de *Viken*, d'où il ne se retira que chargé d'une grande quantité de bétail. *Harald* qui se trouvoit dans le voisinage fut irrité au dernier point de ce qu'on avoit osé lui désobéir presque en sa présence, & il fit sur-le-champ condamner *Roll* à être banni à perpétuité de la Norvège. En vain la mère du coupable alla se jeter aux pieds du roi, lui demandant la grâce de son fils, en lui chantant, suivant l'usage du temps, des vers que les chroniques nous ont conservés, & dont voici le sens : *Est-ce que le nom de notre race vous est devenu odieux ? Vous chassez de la patrie un des plus grands hommes qu'elle ait produit, l'honneur de la noblesse de Norvège. A quoi bon exciter le loup à dévorer les troupeaux errans dans les bois sans défense ? Craignez que devenu furieux il ne vous cause un jour de grandes pertes.* Le roi demeura inflexible, & *Roll* voyant que le retour dans son pays lui étoit interdit, se retira avec sa flotte dans les isles Hébrides au Nord-Ouest de l'Ecosse, où l'élite de la noblesse Norvégienne s'étoit réfugiée depuis que le roi *Harald* s'étoit rendu maître de tout le royaume. Il y fut reçu à bras ouverts par tous ces guerriers avides de conquêtes & de vengeance qui

n'attendoient plus qu'un chef pour entreprendre quelque glorieuse expédition. *Roll* s'étant mis à leur tête, & se voyant en état de se rendre formidable, fit voile vers l'Angleterre qui étoit depuis long-temps un champ ouvert de toutes parts aux violences des peuples du Nord. Mais le grand *Alfred* avoit depuis quelques années rétabli un si bon ordre dans la partie de cette isle qu'il gouvernoit, qu'après quelques tentatives, *Roll* désespéra de pouvoir y former un établissement qui lui tint lieu de la patrie dont il étoit exilé. Il supposa donc un songe surnaturel qui lui promettoit, disoit-il, un sort glorieux en France, & qui servoit du moins à entretenir l'ardeur de sa troupe. La foiblesse du gouvernement de ce royaume, & la confusion où il étoit plongé, étoient une plus forte raison d'espérer des succès. Aussi ayant remonté la Seine jusqu'à *Rouen*, il prit bientôt cette capitale de la province alors nommée *Neustrie*, & en ayant fait sa place d'armes, il s'avança jusqu'à Paris dont il forma le siège. Les suites de cette guerre n'appartiennent qu'à l'histoire de France, & tout le monde sait qu'elle se termina par la cession entière de la *Neustrie*, que le roi Charles le Simple fut

obligé de faire à *Roll* & aux Norvégiens pour en obtenir la paix. *Roll* la reçut pour en jouir lui & ses descendants à perpétuité, à titre de duché relevant de la couronne de France. Il n'est peut-être pas inutile pour peindre les mœurs de ces *Normands* de dire que dans l'entrevue du roi Charles & du nouveau Duc, celui-ci ne voulut prêter le serment de fidélité à son seigneur Suzerain qu'en lui mettant les mains dans les fiennes, & refusa absolument de lui baiser les pieds, comme l'usage le vouloit. On obtint cependant de lui à force de prières qu'un de ses gendarmes s'acquittât en sa place de ce devoir; mais le gendarme que *Roll* en avoit chargé leva si haut & si brusquement le pied du roi, qu'il le fit tomber à la renverse; insolence dont on ne fit que rire, tant les *Normands* étoient craints, & le roi Charles méprisé. (1)

Peu de temps après on persuada à *Roll* d'embrasser le christianisme, & il fut baptisé en grande cérémonie par l'archevêque de *Rouen*, dans la cathédrale de cette ville. Aussitôt qu'il se vit en possession de la Normandie, il montra des vertus qui firent le bonheur de

(1) Wilhelm. Gemmet. L. 2. c. 11.

cette province, & méritèrent qu'on oubliât ses premières violences. Religieux, sage, libéral, ce capitaine de pirates fut, après *Alfred*, le plus grand & le plus humain des princes de son temps. Bien loin de traiter la Normandie en pays de conquête, il employa tous ses soins pour la rétablir. Ce pays étoit si désert & si inculte à cause des fréquentes dévastations des Scandinaves que *Roll* n'y put point habiter d'abord, & qu'on fut obligé de lui abandonner la Bretagne, jusqu'à ce que la Normandie pût nourrir ses nouveaux maîtres: cependant peu d'années après la fertilité du pays secondant le soin des Normands, elle devint une des plus riches provinces de l'Europe. C'est ainsi que ce prince connu dans la suite sous le nom de *Raoul* I assura cette belle possession à ses enfans qui l'augmentèrent deux cent ans après, par la conquête de l'Angleterre; comme si c'eût été la destinée de cette isle de devoir en tout temps ses souverains aux peuples du Nord. Du reste les historiens François s'accordent avec les chroniques Islandoises à nous peindre *Raoul* comme un homme d'une habileté & d'une sagesse peu communes, généreux, éloquent, infatigable, intrépide, d'une

figure noble & d'une taille majestueuse. C'est avec les mêmes traits que plusieurs autres princes & capitaines de l'ancienne Scandinavie nous sont représentés. Tels étoient *Harald aux beaux cheveux*, *Olaiüs Tryggueson*, *Magnus* roi de Norvège, *Canut le grand*, &c. Nés avec des qualités vraiment héroïques qu'ils dégradoient par l'injustice & l'inhumanité, il ne leur a manqué qu'une autre éducation & un autre siècle pour mériter le nom de grands hommes.

CHAPITRE XI.

Suite des expéditions maritimes des anciens Danois & Norvégiens. Découverte de l'Islande, de la Groenlande, & d'un pays inconnu nommé Vinlande.

CE n'est point par cette expédition seule toute importante qu'elle a été, que les Norvégiens se sont distingués sous le règne de ce roi *Harald aux beaux cheveux* dont j'ai souvent parlé. L'ambition de ce prince donna lieu à une autre conquête plus paisible, & qui peu célèbre dans le reste du monde, a eu du

moins des suites fort intéressantes pour l'histoire du Nord. Non content d'avoir heureusement rangé sous sa domination tous les petits tyrans qui tenoient depuis long-temps la Norvège dans un état de trouble & de foiblesse, *Harald* voulut encore la gouverner avec une autorité dont les peuples du Nord connoissoient à peine le nom, bien loin d'être disposés à s'y soumettre sans résistance. La plupart des seigneurs Norvégiens voyant qu'il étoit inutile d'opposer la force à la force, prirent le parti d'abandonner un pays où ils étoient obligés de vivre en sujets obscurs, humiliés & appauvris. *Ingolphe* fut un des premiers qui s'exilèrent volontairement. On dit que la crainte d'être puni d'un meurtre qu'il avoit commis l'y détermina autant que la tyrannie de *Harald*; mais ce fut certainement ce dernier motif qui engagea une multitude de familles nobles de Norvège à se joindre à lui (1). Tous ces illustres fugitifs s'étant donc embarqués, *Ingolphe* qu'ils avoient pris pour chef, les conduisit en 874 dans l'isle d'Islande que les Norvégiens connoissoient sans doute

(1) Jon. Arngrim. Crymogæa, five de Reb. Island. L. 3. Hamb. 1593.

depuis long-temps, grands navigateurs comme ils étoient, quoiqu'ils n'eussent pas encore pensé à y envoyer des colonies. Dès qu'ils l'eurent découverte de loin, *Ingolphe* suivant un usage ancien & superstitieux, fit jeter en mer une porte de bois, résolu de n'aborder que dans l'endroit où les dieux auroient marqué son habitation en y faisant arrêter cette porte flottante; mais les vagues l'ayant poussée hors de la vue des Norvégiens, on fut contraint après d'inutiles perquisitions d'aborder dans un golphe situé au midi de l'isle, & qui porte encore aujourd'hui le nom d'*Ingolphe*. *Hiorleif* son beau-frère s'établit dans un autre endroit: l'un & l'autre trouvèrent l'Islande entièrement inculte & inhabitée, mais couverte d'épaisses forêts de bouleaux, dans lesquelles on ne pouvoit se faire jour que la hache à la main. L'Islande n'a plus aujourd'hui de forêts, & l'on n'y voit même que quelques bouleaux courts & minces en deux ou trois endroits de l'isle. Mais les arbres qu'on trouve encore aujourd'hui couchés bien avant dans la terre, & souvent entre les rochers, prouvent bien qu'on auroit tort de rejeter trop légèrement le témoignage des chroniques anciennes lorsqu'

qu'elles nous peignent l'Islande si différente de ce qu'elle est aujourd'hui. (1) Cependant les Norvégiens jugèrent que cette isle devoit avoir eu des habitans autrefois , ou que du moins des hommes avoient descendu sur le rivage. *Ingolphe* y trouva des croix de bois , & d'autres petits ouvrages travaillés à la manière des Irlandois & des Bretons. On fait que ces peuples avoient déjà embrassé le christianisme dans ce temps là , & l'on peut conjecturer que des pêcheurs ayant été jetés sur les côtes d'Islande , y avoient laissé par hasard quelques-uns de leurs effets. Dans cette supposition l'Islande n'ayant pas été habitée avant le neuvième siècle ne pourra plus être la *Thule* dont les anciens parlent souvent , & ce que *Procopé* & d'autres en disent , regardera plutôt les provinces septentrionales de la Scandinavie (2).

(1) *Arngrim. Crimog. p. 21. Torfæus* fait la même remarque. Si quelqu'un objecte , dit-il , que l'Islande moderne ne ressemble pas à celle que les anciens ont décrite , on peut lui répondre avec raison que ce pays a beaucoup dégénéré. C'est ce que je puis affirmer comme témoin oculaire , &c. *Torf. Hist. Norveg. T. I. c. 5.*

(2) Tout ce qu'on peut dire avec quelque vrai-

Le succès de l'expédition d'*Ingolphe* ayant fait du bruit en Norvège, de nouvelles familles s'empresèrent bientôt de recourir à cet asyle qu'il leur ouvroit contre l'ambition de leur roi. Les annales Islandoises rapportent avec la plus grande exactitude les noms de ces familles, le nombre de personnes dont elles étoient composées, les noms des lieux où elles s'établirent, noms qui sont encore pour la plupart en usage aujourd'hui. Toutes les circonstances de ces voyages y sont rapportées dans le même détail, & l'on peut avancer avec vraisemblance, qu'aucune nation de l'Europe n'a une histoire plus détaillée d'un temps aussi ancien que les Islandois. Les détails & les suites de cet événement singulier n'appartiennent point à cet ouvrage. Je dois seulement remarquer que ces Norvégiens emportèrent dans leur isle une haine violente contre le pouvoir arbitraire, & qu'ils maintinrent leur liberté & leur indépendance avec courage con-

semblance de la situation de cette *ultima thule* dont parlent les anciens, c'est qu'ils se servoient de cette expression pour désigner le dernier pays qu'ils découvroient dans le nord, ou en général un pays fort septentrional.

tre tous les efforts qu'on fit pour les soumettre de nouveau. Plusieurs rois de Norvège le tentèrent sans succès, & l'on verra dans la suite que ce ne fut que quatre cent ans après sa fondation que cette république passa sous la domination des rois de Norvège, avec laquelle elle fut ensuite unie à la couronne de Dannemarc.

Environ un siècle après la découverte de l'Islande, un seigneur Norvégien nommé *Torwald*, étant exilé de son pays pour avoir tué quelqu'un en duel, se retira en Islande avec son fils *Eric* surnommé le *Roux*. (1) *Torwald* étant mort dans cette isle, son fils ne tarda guères à se voir obligé d'en sortir pour une raison semblable à celle qui avoit fait bannir son père de Norvège; ne sachant donc où se réfugier, la nécessité le déterminà à tenter la découverte d'une côte qu'un autre marinier Norvégien avoit apperçue au Nord de l'Islande. Cette tentative fut heureuse; il découvrit bientôt le pays qu'il cherchoit, & y aborda en 982. Il s'établit d'abord dans une petite isle qui formoit un dé-

(1) V. *Torfsæi Grœnland. Antiq. descript. Haun.* 1708.

troit qu'il appela de son nom *Eric-sund*, & il y passa l'hiver. Au printemps il alla reconnoître la terre-ferme, & l'ayant trouvée couverte d'une agréable verdure, il lui donna le nom de *Grænlande* ou de *terre verte* qu'elle porte encore aujourd'hui. Après un séjour de quelques années, il repassa en Islande où il persuada à plusieurs personnes d'aller s'établir dans le pays qu'il avoit découvert. Il leur en parla comme d'une terre abondante en excellens pâturages, en côtes poissonneuses, en pelleteries & en gibier. De retour avec ses Islandois il s'appliqua à faire fleurir cette colonie encore foible & naissante.

Quelques années après *Leif* fils d'*Eric* ayant fait un voyage en Norvège, y fut reçu favorablement du roi *Olaüs Trygvæson*, à qui il peignit la *Grænlande* des couleurs les plus avantageuses. *Olaüs* venoit de se faire chrétien, & étoit animé du zèle le plus ardent pour répandre dans le Nord la religion qu'il avoit embrassée. Il retint *Leif* à sa cour pendant l'hiver, & fit si bien qu'il lui persuada de se faire baptiser. Au printemps il le renvoya en *Grænlande* accompagné d'un prêtre qui devoit l'affermir dans la

foi, & tâcher de convertir la nouvelle nation. *Eric* fut d'abord très - offensé de ce que son fils avoit abjuré le culte de ses pères, mais il s'appaisa enfin, & le missionnaire aidé de *Leif* ne tarda pas même à l'amener avec toute la colonie à la connoissance du vrai Dieu. Avant la fin du dixième siècle il y eut déjà des églises en Grœnlande : on érigea même un évêché dans la nouvelle ville de *Garde* la principale du pays, & où les Norvégiens allèrent long-temps commercer. Peu de temps après les Grœnlandois se multipliant, on fonda une autre petite ville nommée *Albe*, & un cloître à l'honneur de St. *Thomas. Jon. Arngrimus* nous a conservé le catalogue des évêques de *Garde*; ils relevoient de l'archevêque de *Drontheim*. Les Grœnlandois reconnoissoient les rois de Norvège pour leurs souverains, & leur payoient un tribut annuel dont ils voulurent inutilement s'affranchir en 1261. Cette colonie subsista dans cet état quelques vers l'an 1348 époque d'une contagion furieuse connue sous le nom de *mort noire* qui fit de grands ravages dans tout le Nord. Depuis ce temps-là la colonie de *Garde*, celle d'*Albe* & tous les établissemens formés par les Norvé-

giens sur la côte orientale de la *Grænlande* ont été si fort oubliés & négligés qu'on en ignore entièrement le sort actuel. Tous les efforts qu'on a faits pour les retrouver n'ont abouti qu'à la découverte de la côte de l'ouest, où les Danois ont établi dans ce siècle quatre nouvelles colonies. Les chroniques Islandoises témoignent unanimement que les anciens Norvégiens avoient aussi formé des établissemens sur cette côte de l'ouest; mais comme on ne les retrouvoit point, leur autorité paroissoit suspecte à bien des gens, en ce point, & par une conséquence naturelle, dans beaucoup d'autres de ce genre. Enfin il a fallu leur rendre toute la confiance qu'on vouloit leur ôter, & convenir de la bonne foi & de l'exactitude de leurs auteurs. Il n'y a pas long-temps que les missionnaires Danois ont retrouvé le long de cette côte des ruines de grandes maisons de pierres, d'églises bâties en forme de croix, de morceaux de cloches cassées; ils ont découvert que les Sauvages du pays avoient conservé un souvenir très-distinct de ces anciens Norvégiens, des lieux qu'ils habitoient, de leurs coutumes, des démêlés de leurs ancêtres avec eux, de la guerre qu'ils leur firent qui

ne finit que par la destruction de ces étrangers (1).

On ne sauroit après cela former de doutes raisonnables sur ce que ces mêmes chroniques nous apprennent des autres colonies fondées dans le même temps, & en particulier de celles de la Groenlande orientale. Et il faut convenir que la découverte de cet ancien établissement ne peut qu'être l'objet d'une juste curiosité. Les diverses tentatives qu'on a faites dans le siècle passé & dans celui-ci ont été toutes infructueuses, il est vrai, mais ont-elles été assez bien dirigées pour devoir ôter toute espérance ? C'est ce dont il me semble que les gens les plus instruits ne conviennent pas. Il y a donc tout lieu d'espérer qu'un gouvernement qui porte son attention à tout, surmontera bientôt les difficultés qui se sont opposées jusqu'ici à une découverte intéressante par tant d'endroits.

Animés par tant de succès les Scandinaves se voyant les maîtres de l'Océan septentrional prirent possession à diverses

(1) *Egede Relat. om Grœnland p. 69-90-107.* On trouve encore plusieurs mots norvégiens dans la langue Groenlandoise.

reprises de toutes les autres isles qui s'y trouvent dispersées. Ainsi pendant que les Danois foumettoient l'Angleterre, les Norvégiens conquéroient la meilleure partie de l'Ecosse, peuploient les *Orcades*, les *Hæbrides*, les isles de *Fero*, celles de *Schetland*, dans la plupart desquelles on parle encore leur langue aujourd'hui. Vers la fin du onzième siècle un de leurs princes nommé *Magnus*, fils du roi *Olaiüs*, remplit toute cette partie du monde du bruit de ses armes. Écoutons ce qu'en dit un auteur contemporain, *Orderic Vital*, dont le témoignage n'ayant jamais été disputé dans l'histoire de France & d'Angleterre, doit mettre à l'abri de tout doute celui de nos chroniques Islandoises avec lequel il s'accorde parfaitement. « La cinquième année du » règne de *Guillaume le Roux* roi d'An- » gleterre, dit *Orderic*, (1) *Magnus* roi » de Norvège alla visiter les *Orcades*, » fit le tour de l'Ecosse, & de toutes » les isles qui lui appartiennent dans » ces mers là, jusques à celle d'*Anglesey*. » Il fit conduire des colonies dans l'isle » de *Man* qui étoit déserte, ordonna

(1) C'est l'an 1092. Voyez *Orderic. Vital. Hist. Eccles. L. 10.*

» qu'on y rebatît des maisons, & qu'elle
» fût abondamment pourvue de toutes
» les choses nécessaires. Il parcourut
» ensuite plusieurs autres isles dispersées
» dans la grande mer, & qui sont
» comme placées hors des limites de ce
» monde; il se servit de son autorité
» royale pour obliger diverses peuplades
» à les aller habiter: & pendant plu-
» sieurs années ce prince s'appliqua avec
» la même ardeur à multiplier les peu-
» ples & à étendre son empire ».

Mais si dans un siècle où toute l'Europe languissoit dans l'ignorance, où les gouvernemens n'avoient pu encore penser qu'à se fortifier, où presque tout ce qui se fit de mémorable fut des violences & des cruautés; s'il est, dis-je, étonnant de voir dans un siècle si malheureux un peuple regardé comme plus barbare encore que tous les autres fonder au loin des colonies, & découvrir des terres éloignées & inconnues, la surprise ne redouble-t-elle pas en le voyant s'ouvrir une route jusques dans le nouveau monde, & faire en partie cette découverte qui a changé long-temps après la face du nôtre, & a mérité une si grande gloire à ses auteurs? Cependant quelque surprenante que la chose

puisse paroître , c'est un fait dont on ne peut guères douter , quand on considère que les chroniques Islandoises les plus authentiques l'affirment unanimement , que les circonstances de leurs récits ne renferment rien qui les rende suspects , & que d'autres preuves tirées d'ailleurs concourent encore à l'appuyer. Cet événement est trop intéressant & trop peu connu pour que je ne me croie pas obligé de le rapporter avec quelque étendue. Je vais donc avant que de me permettre aucune réflexion , en raconter les principales circonstances , telles que je les trouve dans l'ancienne *Vinlande* de *Torfcus* , & dans l'*histoire de Grœnlande* de *Jon. Arngrimus* , auteurs Islandois d'une intégrité connue , & qui n'ont fait que suivre pas à pas les anciens historiens de leur nation (1).

(1) Le livre de *Torfcus* est un petit traité qui a paru en 1705 , sous le titre de *Historia Vinlandiæ antiquæ , seu pars Americæ Septentrionalis , ubi nominis ratio recensetur , &c. ex antiquit. Islandicis eruta*. L'Histoire de Grœnlande de *Arngrimus* avoit paru plus de cent ans auparavant , mais cet auteur ne traite de cette découverte que dans les chapitres 9. & 18. de son ouvrage , & par occasion. Les manuscrits islandois qui en font mention , sont en grand nombre ; les principaux sont ceux qui sont nommés *Codex Flateyensis* , *Heimskringla* , *Landnama Saga*.

Il y avoit, disent ces anciennes chroniques, un Islandois nommé *Heriol*, qui, avec son fils *Biarn*, alloit toutes les années trafiquer par mer en divers pays, & passoit ordinairement l'hiver en Norvège. Ayant été une fois séparés l'un de l'autre, le fils crut retrouver son père en Norvège, & l'y alla chercher; mais il apprit en arrivant que son père étoit allé en Grœnlande, pays encore peu connu des Norvégiens, parce qu'on venoit seulement de le découvrir. Là-dessus *Biarn* résolu de suivre son père partout où il iroit, fit voile pour la Grœnlande, « quoique, ajoute *Arngrimus*, » il n'eût ni guides ni aucune direction » pour faire cette route, tant l'audace » des anciens étoit grande; mais il se » dirigeoit par l'observation des astres, » & par ce qu'il avoit ouï dire de la » situation du pays qu'il cherchoit. » Les trois premiers jours il porta à l'ouest; ensuite le vent s'étant tourné au Nord, & soufflant avec violence, il fut obligé d'aller malgré lui vers le Sud. Ce vent

ou livres des origines du pays, & quelques autres peut-être aujourd'hui perdus, mais dont il reste divers extraits dans les recueils d'un savant islandois nommé *Biorn de Skardza*.

ayant cependant cessé au bout de 24 heures, *Biarn* & ses gens découvrirent de loin une terre dont ils approchèrent, jusqu'à ce que voyant qu'elle étoit plate, basse, sans montagnes, & couverte de bois, ils ne voulurent pas y descendre, persuadés que ce n'étoit pas la *Grænlande* qu'on avoit représentée comme remarquable de loin par ses montagnes couvertes de neige. Ils firent donc voile vers le nord-ouest, & apperçurent chemin faisant une isle où ils ne s'arrêtèrent pas. Enfin quelques jours après ils arrivèrent en Grænlande où *Biarn* trouva son père établi.

L'été suivant, c'est-à-dire, l'an 1002 *Biarn* fit un nouveau voyage en Norvège: il s'y entretint avec un des principaux seigneurs du pays nommé le comte *Eric* de la découverte qu'il avoit faite en passant de quelques isles inconnues. Le comte blâma beaucoup *Biarn* de n'avoir pas eu la curiosité de pousser plus loin sa découverte, & il l'y exhorta fortement. Là-dessus *Biarn* étant repassé en Grænlande chez son père, on commença à parler sérieusement de reconnoître de plus près ces pays. *Leif* le fils de ce même *Eric le rouge* qui avoit découvert la Grænlande, & qui continuoît à être

le chef de la colonie qu'il y avoit fondée, *Leif*, dis - je, voulant s'illustrer, comme son père, forma le projet d'y aller lui-même ; & ayant engagé *Eric* à se joindre à lui, ils équipèrent un vaisseau monté de trente-cinq hommes. Mais comme le vieux *Eric* se disposoit à partir, & alloit joindre son vaisseau, son cheval s'abbattit par hasard sous lui, accident qu'il regarda comme un avertissement que le ciel lui donnoit de renoncer à son entreprise ; étant donc retourné chez lui, *Leif* moins superstitieux partit sans plus de délai.

Il découvrit d'abord une des terres que *Biarn* avoit vues, & qui étoit la plus voisine de la Grœnlande. Ayant fait jeter l'ancre il y descendit ; mais il n'y trouva que des pierres plates, sans aucune verdure ; c'est pourquoi il l'abandonna après lui avoir donné le nom de *Helleland*, ou de *pays plat*. De-là après une courte navigation, il passa à une autre terre que *Biarn* avoit aussi observée : c'étoit un pays fort bas, où l'on appercevoit quelques forêts éparées & beaucoup de sable blanc. Il l'appela *Mark-land* ou *pays de plaine*, & s'étant rembarqué il découvrit après deux jours

d'une navigation très-heureuse une troisième terre dont la côte septentrionale étoit couverte par une isle. Ils y descendirent aussitôt par un fort beau temps, & y trouvèrent des plantes qui portoient des graines aussi douces que le miel. De là s'étant embarqués, ils firent voile à l'ouest pour chercher un port, & entrèrent enfin dans l'embouchure d'un fleuve, où ils furent portés par la marée jusques dans un lac d'où ce fleuve sortoit.

A peine eurent-ils mis pied à terre qu'ils plantèrent des tentes sur le rivage, sans oser cependant s'éloigner beaucoup. Ils trouvèrent dans le fleuve quantité de saumons extrêmement gros. On respiroit un air doux & tempéré; la terre paroissoit très-fertile, & le pâturage excellent. Les jours d'hiver y étoient plus longs qu'en Groënlande, (1) & l'on y voyoit

(1) *Arngrimus* ajoute d'après les anciennes chroniques, que le jour le plus court y avoit six heures, & la nuit dix-huit. Mais il faut avouer que rien n'est plus incertain que cette estimation des heures d'un peuple qui ne devoit avoir lui-même aucune manière précise de mesurer le temps. Aussi voit-on par les raisonnemens que *Torfæus* lui-même fait sur ce sujet, que l'ancien mot Islandois qu'on traduit par celui d'heure est très-vague & susceptible d'une autre interprétation, suivant laquelle ce pays auroit été situé au 49me. degré.

moins de neige qu'en Islande. Satisfaits donc à tous égards de leur nouveau séjour, ils se bâtirent des maisons, & y passèrent l'hiver.

Mais avant que cette saison commençât, un Allemand qui étoit venu avec eux, & se nommoit *Tyrker* ayant un jour disparu, *Leif* craignant de perdre un homme qui avoit été long-temps dans la maison de son père, & qui excelloit dans plusieurs métiers, envoya du monde de tous côtés pour le chercher. Après bien des courses on le trouva enfin, chantant & sautant, & témoignant une joie extraordinaire par ses discours & ses contorsions. Les Grœnlandois surpris de ses mouvemens, lui en demandèrent la raison; mais comme ils avoient de la peine à s'entendre à cause de la différence des langues, ce ne fut pas sans beaucoup de difficultés que *Tyrker* leur fit comprendre qu'il avoit trouvé des raisins sauvages dans un lieu voisin qu'il leur indiqua. Les Grœnlandois curieux de cette nouveauté, s'y firent conduire sur-le-champ, & en rapportèrent quantité de grappes à leur chef aussi étonné qu'eux-mêmes. *Leif* doutoit cependant encore que ce fussent des raisins, mais *Tyrker* l'assura qu'il étoit né dans un pays où il

y avoit des vignes , & qu'il connoissoit trop bien cette espèce de fruit pour pouvoir s'y méprendre. *Leif* s'étant rendu à ces raisons donna à ce pays le nom de *Vinlande* , c'est-à-dire , *pays de vin*.

Au printemps suivant il retourna heureusement en Grœnlande ; mais un de ses frères nommé *Thorvald* jugeant que *Leif* avoit laissé sa découverte imparfaite , obtint d'*Eric* son vaisseau avec trente hommes d'équipage. Arrivé en *Vinlande* , *Thorvald* se servit des maisons que *Leif* avoit fait bâtir , & y passa l'hiver subsistant de la pêche qui étoit très - abondante. Au printemps il prit avec lui une partie de son monde , & alla du côté du couchant reconnoître le pays. Ils y découvrirent partout des paysages agréables , des forêts le long des côtes , des rivages couverts d'un sablon blanc , beaucoup d'isles séparées les unes des autres par de petits bras de mer peu profonds , nulle trace de bêtes féroces , ni d'hommes , à la réserve d'un monceau de bois élevé en forme de pyramide. Après avoir employé l'été à cette course , ils revinrent en automne reprendre leurs habitations d'hiver ; mais l'été suivant *Thorvald* ayant voulu examiner la côte de l'est & du nord , son vaisseau fut maltraité par

la tempête , & le reste de la belle saison fut employé à le radoubier. Il fit planter ensuite la quille qui étoit hors de service à l'extrémité d'un cap , qui fut à cause de cela appelé *Kiellar-næs* ou cap de la quille. Cela fait il se rembarqua pour aller reconnoître la côte de l'est , où il donna des noms à diverses baies & caps qu'il y découvrit.

Un jour qu'attiré par la beauté du rivage il avoit mis pied à terre , il découvrit trois petits bateaux de cuir , dans chacun desquels étoient trois personnes tranquilles & à moitié endormies. *Thorvald* & ses gens coururent aussitôt à eux , les firent tous à la réserve d'un seul , & par une férocité aussi imprudente que barbare , les mirent à mort le même jour. Peu de temps après , comme ils se reposoient sur le même rivage , ils furent tout-à-coup tirés de leur sécurité par l'arrivée d'une multitude de petits bateaux qui couvroient toute la baie. *Thorvald* ordonna sur-le-champ à sa troupe de se garantir avec ses planches des traits & des flèches dont leurs ennemis remplissoient l'air. Les sauvages ayant ainsi inutilement employé toutes leurs flèches , prirent la fuite précipitamment après une heure de combat. Les

Norvégiens les appelèrent par mépris *Skrælingues*, c'est-à-dire, hommes petits & foibles. Les chroniques disent que cette sorte d'hommes n'a point de forces, ni de courage, & que quand il y en auroit une armée entière, on ne devroit pas les craindre. *Arngrimus* ajoute que ces *Skrælingues* sont le même peuple qui habite à l'ouest de la *Grænlande*, & que les Norvégiens établis dans ce pays avoient donné le même nom aux sauvages qu'ils y avoient trouvés.

Cependant *Thorvald* porta les justes peines de son inhumanité : seul de tout l'équipage il fut blessé mortellement, & mourut peu de temps après. Il y a apparence qu'il avoit déjà quelque teinture du christianisme qui commençoit alors à se répandre dans la *Grænlande* Norvégienne, puisqu'il ordonna qu'en l'enterrant on mît une croix à ses pieds, & une autre à sa tête. Son corps ayant été enseveli à la pointe du cap où il avoit projeté de s'établir, ce cap fut appelé à cause de cette croix *Krossa-næs* ou *Korsnæs*. La saison étant trop avancée pour se mettre en mer, l'équipage passa le reste de l'hiver en *Vinlande*, & n'arriva en *Grænlande* qu'au printemps de l'année suivante. Le vaisseau, ajoute-t-on, étoit

chargé de sèps de vigne , & de tous les raisins qu'on avoit pu conserver.

Leif avoit laissé un troisième fils nommé *Thorstein* , qui ayant appris la mort de son frère *Thorvald* , s'embarqua la même année sur son vaisseau avec sa femme nommée *Gudride* , & vingt hommes choisis. Il se proposoit principalement dans ce voyage d'apporter le corps de son frère en *Grænlande* , pour l'y ensevelir dans une terre agréable à ses mânes , & d'une manière plus honorable à ses parens. Mais pendant tout l'été les vents furent orageux & contraires , & après d'inutiles efforts *Thorstein* fut rejeté en *Grænlande* , sur une côte fort éloignée de la colonie Norvégienne. Ce fut là qu'il fut retenu par la rigueur de l'hiver , privé de tout secours , & exposé à toute l'intempérie d'un climat si rude. Une maladie contagieuse se joignit à tant de maux , ou en fut la suite. La plupart des compagnons de *Thorstein* & *Thorstein* lui-même périrent. *Gudride* sa veuve eut soin du corps de son époux : qu'elle emporta au printemps suivant , & fit ensevelir dans le tombeau de sa famille.

Jusqu'ici nous n'avons vu faire aux Norvégiens que de bien foibles efforts :

pour s'établir en *Vinlande*. L'année qui suivit la mort de *Thorstein* fut plus favorable au projet d'y établir une colonie. Un riche Islandois nommé *Thorfin*, dont les chroniques nous ont conservé soigneusement la généalogie, vint de Norvège en *Grænlande* avec une nombreuse suite. Il y fit connoissance avec *Leif* qui depuis la mort de son père *Eric* gouvernoit la colonie ; il en obtint la permission d'épouser *Gudride*, & acquit par ce mariage les droits que *Thorstein* son premier mari avoit sur ses établissemens de *Vinlande*. Peu de temps après *Thorfin* partit pour s'en mettre en possession, suivi de *Gudride* & de cinq autres femmes, outre soixante matelots, une quantité de bétail, d'outils, de provisions. Rien n'avoit été omis de tout ce qui peut servir à faire réussir une entreprise de ce genre. A peine fut-il arrivé qu'il trouva sur la côte une grande baleine dont il se saisit, au grand avantage de toute la troupe ; le pâturage se trouva d'ailleurs si gras & si abondant, qu'un taureau qu'ils avoient amené avec eux en devint en peu de temps d'une force & d'une férocité extraordinaires.

Le reste de la belle saison & l'hiver se passèrent à prendre toutes les mesures nécessaires pour s'affermir dans le pays,

& s'y procurer toutes les commodités dont on avoit l'idée. L'été suivant les *Skrælingues* (les naturels du pays) vinrent en foule avec diverses marchandises (1) pour commercer avec eux. On remarqua que les cris du taureau les effrayèrent si fort qu'ils se jetèrent en foule dans la maison de *Thorfin*, dont ils enfoncèrent les portes avec une extrême précipitation. On ne laissa pas de faire quelques échanges avec eux; mais *Thorfin* défendit sévèrement de leur donner des armes, quoique ce fût la chose pour laquelle ils témoignent le plus de passion. Les femmes Groenlandoises leur offrirent différentes sortes de laitage qui leur plurent si fort, qu'ils venoient en foule en demander en échange de leurs pelleteries. Quelques difficultés qui s'élevèrent entr'eux obligèrent cependant les *Skrælingues* à se retirer, & *Thorfin* pour prévenir toute surprise de leur part, fit environner les maisons de la colonie d'une forte palissade.

L'année suivante il ne se passa rien de remarquable. Les *Skrælingues* revinrent

(1) Il est remarqué dans les chroniques que ces marchandises consistoient principalement en pelleteries, en zibelines, peaux de rats blancs, &c.

offrir leurs marchandises , & solliciter les *Grænlandois* de leur donner des armes : comme on persistoit à leur en refuser , un d'entr'eux déroba une hache , & s'en retourna fort satisfait vers sa troupe. Là voulant faire l'essai de cet instrument inconnu , il en donna un grand coup à un de ses camarades qui tomba mort sur la place. Tous ceux qui en furent témoins demeurèrent immobiles d'étonnement , jusqu'à ce qu'un d'entr'eux qui par sa taille & par son air sembloit être supérieur aux autres , s'avancant , prit la hache , l'examina long-temps & la jeta ensuite avec indignation dans la mer aussi loin qu'il lui fut possible.

Après un séjour de trois ans *Thorfin* s'en retourna dans sa patrie , avec des raisins & plusieurs marchandises précieuses ; le bruit s'en répandit dans le Nord , & plusieurs personnes attirées par la curiosité & l'appas du gain voulurent aller en *Vinlande*. L'auteur de la chronique nommée le *manuscrit de Flatey* , remarque que *Thorfin* après quelques voyages finit ses jours en Islande , qu'il y bâtit une très-belle maison où il vécut avec magnificence comme un des premiers seigneurs du pays ; qu'il avoit un fils nommé *Snorro* lequel étoit né en

Vinlande ; que *Gudride* sa femme fit après sa mort un voyage à Rome, & qu'à son retour se consacrant uniquement à Dieu, elle finit ses jours dans un cloître d'*Islande*, près d'une église que son fils avoit fait bâtir. L'auteur ajoute que son récit est fondé sur les témoignages & la relation de *Thorfin* lui-même, & il en parle comme de faits connus de tout le monde. Un autre manuscrit rapporte les mêmes circonstances avec quelques variations peu considérables.

Mais revenons à la nouvelle colonie, où *Thorfin* avoit sans doute laissé une partie de son monde. Deux frères nommés *Helgue* & *Finbog* *Islandois* de naissance, étant allés en *Grœnlande*, se laissèrent persuader d'équiper deux vaisseaux pour faire un voyage dans ce nouveau pays. *Freidis* fille d'*Eric le Roux* les y accompagna ; mais cette méchante femme indigne d'appartenir à une famille qui s'étoit si fort illustrée, trômpa les frères *Islandois*, & durant leur séjour en *Vinlande*, excita des troubles dans la colonie qui se terminèrent enfin par le massacre de trente personnes. Après cette cruelle scène *Freidis* n'osant plus rester en *Vinlande*, se réfugia chez son frère *Leif* en *Grœnlande*, où elle passa le reste

de sa vie méprisée & haïe de tout le monde. *Helgue* & *Finbog* avoient été du nombre de ses malheureuses victimes. Il est vraisemblable que ceux qui échappèrent s'établirent & restèrent dans le pays.

C'est là en abrégé ce que l'on trouve dans les anciennes annales des Islandois touchant cette singulière expédition ; comme elles n'en ont parlé qu'incidemment , on ne doit pas être surpris du silence qu'elles gardent sur les suites de cet événement : il y a lieu de conjecturer qu'on continua encore long-temps à faire des voyages en *Vinlande* ; mais que toutes ces courses postérieures n'ayant plus rien de particulier , les historiens se sont contentés de rapporter celles qui ont contribué à la découverte du pays , & à la fondation de la colonie. Cependant il est encore parlé plusieurs fois de la *Vinlande* dans les chroniques Islandoises. Il y en a une que les critiques ont toujours rangée dans la classe des plus authentiques qui fait expressément mention d'un prêtre Saxon nommé *Jean* , lequel après avoir pendant quatre ans servi l'église d'Islande , alla en *Vinlande* dans le dessein de convertir la colonie Norvégienne ; voyage qui fut sans doute assez infructueux , puisqu'il y fut condamné à mort. En 1121,

un évêque de Grœnlande nommé *Eric*, s'y rendit aussi dans la même vue, mais on ignore avec quel succès. Depuis ce temps-là il paroît que la *Vinlande* commença à être oubliée peu-à-peu dans le Nord, jusqu'à ce qu'enfin la *Grœnlande* chrétienne étant perdue, l'Islande entièrement déchue de ce qu'elle avoit été, le Nord ravagé par la peste & affoibli par ses divisions intestines, on en perdit le souvenir, tandis que les Norvégiens de *Vinlande* eux-mêmes, n'ayant plus de commerce avec l'Europe, se mêloient avec les naturels du pays, ou étoient détruits par eux. Quoiqu'il en soit, le témoignage de nos chroniques se trouve confirmé de la manière la plus positive par celui d'*Adam de Brême* historien estimé du siècle même où la *Vinlande* fut découverte. *Adam* étoit un vertueux ecclésiastique qui tenoit tout ce qu'il en raconte de la bouche du roi de Danne-marc *Suenon II*, avec qui il s'étoit longtemps entretenu pendant le séjour qu'il avoit fait dans ce royaume : voici ses propres paroles : (1) » Le roi de Dan-
 » nemarc m'a aussi raconté que plusieurs
 » personnes avoient trouvé une autre isle

(1) Vid. Adam. Brem. de Situ Dau. c. 246.

» dans cet Océan qui baigne la Norvège
 » ou le *Finmarck* ; que cette isle s'appelle
 » *Vinlande* , parce que les vignes y vien-
 » nent d'elles-mêmes ; & nous savons ,
 » non par des oui-dire fabuleux , mais
 » par le rapport certain des Danois ,
 » que les fruits y croissent sans culture. »
 Par où l'on voit que ce fait n'étoit pas
 seulement reconnu pour certain en *Græn-*
lande , en Islande , & en Norvège , mais
 qu'il avoit fait aussi du bruit en Danne-
 marc : (1) Ajoutons qu'il en avoit fait
 de même en Angleterre , en Normandie ,
 & sans doute encore plus loin. Aussi
 l'historien des Normands & des Anglois ,
 ce même *Orderic Vital* que j'ai déjà cité ,
 nomme-t-il la *Vinlande* avec la *Græn-*
lande , l'Islande , & les Orcades comme
 des pays soumis à la domination du roi
 de Norvège , & dont le commerce & les
 tributs enrichissoient son royaume. (2)
 Ce qu'*Adam de Brême* dit immédiatement

(1) *Rudbek* a prétendu que ce passage d'*Adam* regardoit la *Finlande* en Suède. Jamais cet homme si fertile en conjectures hasardées n'en a proposé une plus insoutenable. *Adam de Brême* connoissoit très-bien la *Finlande* , puisqu'il la nomme dans ce même ouvrage. Ce seroit perdre le temps que de réfuter une opinion contraire à toute vraisemblance , & dénuée de toute sorte de fondement.

(2) *Order. Vital. Hist. Eccles. ad. an. 1098.*

après le passage que j'ai rapporté mérite aussi quelque attention , parce qu'on y voit quelle étoit la passion des Norvégiens pour les expéditions maritimes, & ce qu'on n'attendroit pas d'un peuple aussi peu éclairé, pour ces expéditions mêmes qui se bornoient à des découvertes. » En s'avancant plus au Nord, » dit *Adam de Brême*, on ne trouve » plus qu'une mer immense couverte de » glaces énormes, & toujours enveloppée » de ténèbres. (Il veut sans doute parler des brumes presque continuelles si connues de tous ceux qui ont fréquenté les mers du Nord de l'Amérique.) » C'est » ce qu'a éprouvé dernièrement *Harald* » prince des Norvégiens très - expérimenté, qui voulant connoître l'étendue de l'Océan Septentrional alla le » découvrir avec plusieurs vaisseaux ; » mais les bornes du monde s'étant couvertes à leur vue de profondes ténèbres, ils eurent peine à éviter de se » perdre dans les mers immenses qui » étoient devant eux. » On entrevoit à travers ce langage figuré que *Harald* avoit formé quelque grand projet que l'histoire nous laisse ignorer. Et sans doute *Harald* ne fut pas le seul de son siècle & de sa nation dont les entreprises

en ce genre sont restées dans l'oubli. Le hafard influer fur la renommée comme fur toutes les choses humaines. Sans un hafard nous ignorerions les efforts que fit le grand *Alfred* pour découvrir un passage aux Indes par les mers du Nord-Est. (1) De tout temps les Européens semblent avoir été portés par un instinct qui leur est propre aux entreprises grandes & hardies. On pouvoit prévoir dès lors que la gloire de connoître le monde entier leur étoit réservée. Et sans doute le temps viendra où ils mesureront les terres australes, où ils navigeront sous les pôles, & parcourront librement & sûrement notre globe dans tous ses sens.

Revenons à notre sujet. La découverte d'un pays éloigné qu'on nomma *Vinlande*, & l'existence d'une colonie de Norvégiens dans ce pays, me paroissent des faits trop bien confirmés par tous les témoignages qu'on vient de voir, & racontés avec trop de circonstances probables pour qu'on puisse raisonnablement en douter. Mais il n'est pas aussi facile

(1) On a découvert une relation de ce voyage écrite par *Otter*, le même que *Alfred* avoit envoyé dans ces mers. Voyez *Periplus Otteri ab And. Byssao edit. Hafnia*.

de savoir quel est le pays que ces Norvégiens de *Grænlande* découvrirent. Pour faire avec succès une pareille recherche il faudroit connoître la partie de l'Amérique la plus voisine de la *Grænlande*, ses habitans, leurs langues, leurs traditions, leurs usages, les productions de leur pays, connoissances que tous les livres connus jusqu'ici ne sauroient fournir que très-imparfaitement. Cependant si nous n'en savons pas assez pour marquer avec quelque exactitude l'emplacement de la *Vinlande*, nous pouvons du moins supposer que cette colonie peut être fixée sur les côtes du *Labrador* ou dans l'isle de *Terre-neuve* qui en est voisine, & il n'y a en effet dans les relations de nos anciennes chroniques aucune circonstance qui ne s'explique assez naturellement par cette supposition.

Le peu de temps que les Norvégiens paroissent avoir mis à passer de la *Grænlande* dans ce nouveau pays, forme d'abord une difficulté qu'il est important de lever. Pour cela il faut faire attention que ces Norvégiens ont pu faire voile de la côte occidentale de la *Grænlande*, puisque, comme on l'a dit ci-dessus, ils avoient formé des établissemens sur l'une & l'autre côte. Or il est certain que le

détroit de *Davis* qui sépare la Groenlande occidentale du continent de l'Amérique n'a que très-peu de largeur en plusieurs endroits. Je vois par le Journal du savant M. *Ellis*, dans sa relation du voyage à la Baye de *Hudson*, qu'il ne mit que sept à huit jours d'une navigation médiocrement favorable pour aller du Cap *Farewel*, c'est-à-dire, de la pointe méridionale de la Groenlande, jusqu'à l'entrée du détroit de *Hudson*. Or certainement cette distance est plus grande que du même Cap à la partie la plus voisine du *Labrador*. Elle ne peut même être de plus de 200 lieues de France, ce qui ne fait guères qu'un trajet de sept à huit jours, quand même on supposeroit que les anciens navigeoient plus lentement qu'aujourd'hui. Par conséquent ce trajet ne pouvoit effrayer des navigateurs accoutumés à des courses bien plus considérables, jusques sur les côtes d'Ecosse, d'Irlande, de France, & même d'Espagne & d'Italie.

En effet rien de plus fréquent dans l'histoire du Nord que des exemples de voyages par mer bien plus considérables que celui qu'a exigé la découverte de l'Amérique. Et si l'on a ici les préjugés contre soi, c'est que la position de la

Grœnlande relativement à ce nouveau monde n'est point assez généralement connue. Sans cela quelle difficulté trouveroit-on à comprendre le moins quand on a compris le plus ? Pourquoi ne feroit-on pas même surpris que des navigateurs aussi hardis , aussi curieux de découvertes , aussi accoutumés à courir sur toutes les mers , n'eussent pas franchi un intervalle de 200 lieues qui les séparoit de l'Amérique , tandis que dans leur première patrie ils entreprenoient habituellement des voyages de trois & de quatre cent lieues ? Je fais que lorsqu'ils alloient désoler l'Angleterre , la France , l'Espagne , ou l'Italie , on peut supposer qu'ils se dirigeoient par la vue des côtes , & qu'ils ne s'en éloignoient jamais beaucoup. Mais comment concevoir la rapidité de leurs mouvemens , s'ils n'eussent jamais perdu la terre de vue ? Comment auroient-ils pu passer du Dannemarc & de la Norvège , en Angleterre avec de nombreuses flottes ? Comment auroient-ils découvert l'*Islande* , les isles de *Fero* & de *Schetland* , & la *Grœnlande* ? Je ne faurois donc trouver dans la distance de l'Amérique aucune difficulté qui m'empêche de croire que les Norvégiens l'aient découverte. Voyons si l'on en peut for-

mer d'autres avec plus de fondement.

Les relations de nos chroniques & le nom donné au pays découvert s'accordent à nous le représenter comme un pays où la vigne croissoit sans culture. Cette seule circonstance a jeté des doutes sur la vérité de leur récit dans l'esprit de bien des gens. Mais loin que leur doute me paroisse fondé, je trouve en examinant la chose de plus près que cette circonstance confirme très-bien tout le reste. Je ne me contente pas de dire qu'il seroit possible que les Norvégiens ne connoissant pas bien les raisins eussent pris pour ce fruit la groseille en grappes nommée dans les langues du Nord *Vün-bær*, fruit ou grain de vin, parce qu'on en fait en plusieurs lieux une boisson fermentée. Mais je puis avancer sur l'autorité des voyageurs les plus dignes de foi que ce n'est pas seulement dans le *Canada* que la vigne croît naturellement, & porte un fruit petit mais d'assez bon goût, mais qu'on observe la même chose dans des contrées plus septentrionales, & d'ailleurs extrêmement froides en hiver. Ici le témoignage de M. *Ellis* peut nous tenir lieu d'une multitude d'autres. (1) Cet

(1) Voyage à la baye de Hudson, par *Ellis*, T. 2. p. 75.

observateur favant & curieux a trouvé la même espèce de vigne autour des établissemens des Anglois à la baye de *Hudson*. Il en compare le fruit au raisin de *Corinthe*. On fait que la terre de *Labrador* n'en est pas éloignée, qu'elle est en partie située sous le même degré, & en partie plus méridionale; les productions semblent en être les mêmes. D'ailleurs les Européens n'y pénétrant jamais fort avant, quand même aucun voyageur n'y auroit trouvé la vigne, on n'auroit aucune raison de douter qu'il n'y en eût. Mais nous avons lieu d'attendre de plus grands éclaircissémens sur ce sujet. M. *Calms* botaniste Suédois, élève du célèbre *Linnæus*, a parcouru le Canada il y a quelques années en savant & en curieux. Selon lui la colonie de *Vinlande* étoit dans l'isle de *Terreneuve* qui n'est séparée, comme on fait, du continent du *Labrador* que par le détroit de *Belle-isle*, qui n'a que quelque lieues de largeur. (1) Il promet d'en donner la preuve dans une partie de son ouvrage qui n'a point encore paru. Personne n'est en effet plus en état

(1) Calms Refa til norra-America T. 2. p. 471.

de continuer cette recherche qu'un auteur qui a été sur les lieux.

Toutes les autres circonstances du récit de nos chroniques s'accordent si bien avec celles des relations des voyageurs modernes que ce concert ne feroit être plus grand. Ceux-ci nous disent que les Sauvages de ces contrées peuvent rassembler en peu de temps une multitude de canots, à cause du grand usage qu'ils en font pour la pêche; qu'ils se servent de flèches & de traits avec assez d'adresse, qu'ils pêchent la baleine sur leurs côtes, & chassent dans l'intérieur du pays, enforte que leurs marchandises sont des côtes de baleine, & des pelleteries de diverses sortes; qu'ils ont une grande passion pour les ouvrages de quincaillerie & surtout pour les armes, les haches, & les autres instrumens de cette espèce; (1) qu'ils sont fort enclins à voler les étrangers, mais d'ailleurs timides & peu guerriers.

Si vous ajoutez à ces traits qu'ils sont d'une stature médiocre & peu exercés à combattre, il ne paroîtra pas surprenant que des Norvégiens, c'est-à-dire, les hommes les plus grands & les plus forts

(1) V. Ellis ci-dessus.

de l'Europe les aient regardés avec mépris comme une espèce foible & abattardie. Il est assez remarquable que le nom de *Skrælingues* qu'ils leur donnièrent à cause de cela, est le même par lequel ils désignoiient les naturels de la *Grænlande* qu'ils venoient de découvrir. C'est qu'en effet ces *Grænlandois* & les *Eskimaux* semblent n'avoir été qu'un même peuple; & cette ressemblance qui a frappé tous les modernes ne pouvoit échapper aux Norvégiens plus à portée encore de les comparer. « On croit, » dit M. *Ellis*, que les *Eskimaux* ne font » qu'un même peuple avec les *Grænlan-* » *dois*; & ce sentiment paroît d'autant » plus vraisemblable qu'on fait plus d'at- » tention au peu de largeur du détroit » de *Davis*, & à la vie vagabonde que » toute cette nation a coutume de mener partout où elle se trouve. » C'est aussi le sentiment de M. *Egede* qui connoissoit les *Grænlandois* mieux que personne : il observe que suivant leurs propres récits le détroit de *Davis* n'est qu'une baie profonde qui va en s'étrécissant vers le Nord, au point qu'on voit aisement de la *Grænlande* le continent opposé de l'Amérique, que cette baie se termine par un fleuve qui se jette à son extré-

mité, & que par-là les Sauvages vagabonds & endurcis au froid pourroient passer aisément d'une terre à l'autre, quand même ils n'auroient point de canots.

Il résulte, ce me semble, de tout ce qu'on vient de dire, qu'on ne sauroit douter que les Norvégiens de Grœnlande n'aient découvert le continent de l'Amérique, que le pays où ils se sont établis ne soit ou la terre de *Labrador* ou *Terre-neuve*, & que leur colonie n'y ait subsisté long-temps. Mais aussi c'est-là tout ce que nous pouvons en dire avec certitude. Tenter de marquer plus précisément le lieu de cet établissement, son étendue, & les vicissitudes qu'il a souffertes, ce seroit un travail entièrement inutile. Peut-être le temps ou le hasard nous en apprendront-ils un jour davantage. Je dois épargner au lecteur avec le même soin & des conjectures incertaines, & des réflexions qu'il fera mieux que moi.



C H A P I T R E XII.

Des mœurs & des usages des anciens peuples du Nord.

CE qu'on vient de dire de la passion des anciens Scandinaves pour la guerre, forme, si j'ose ainsi parler, la partie dominante & fondamentale de leur caractère & de leurs mœurs. Tout portoit chez eux l'empreinte de cette passion, leurs préjugés, leurs coutumes, leurs occupations journalières, leurs amusemens. Ils passaient la plus grande partie de leur vie dans les camps ou sur leurs flottes, occupés de combats réels ou de préparatifs & d'imitations de combats ; car s'ils étoient forcés à vivre en paix, l'image de la guerre faisoit encore leurs plus vifs plaisirs. Ils avoient des revues, des batailles feintes qui devenoient souvent sérieuses, des tournois, des exercices du corps tels que la lutte, le pugilat, la course &c. Le reste du temps étoit ordinairement employé à chasser, à s'entretenir des affaires publiques, à boire & à dormir. *Quand les Germains ne vont point à la guerre, dit Tacite, ils*

passent le temps à boire ou à dormir. Les plus braves gens parmi eux ne font rien ; on laisse la conduite du ménage & de la famille aux femmes, aux vieillards, & aux infirmes ; le reste passe tout le jour à ne rien faire, par une étrange contrariété de nature, de ne pouvoir vivre en repos, & d'aimer tant l'oïiveté. (1) Les auteurs Grecs & Romains font à tous les Celtes le même reproche ; & il est aisé de comprendre que des peuples qui attachoient l'idée du mépris à toute espèce de travail de corps & d'esprit, n'avoient le plus souvent rien de mieux à faire que de s'ennivrer ou de dormir. C'étoit-là la marque, c'étoit le plus noble usage de la liberté, quand l'état n'armoît point les bras des citoyens. Un homme libre plaçoit son plaisir & sa gloire à être invité souvent à des repas solennels. On a vu que l'espérance d'un festin éternel peupla le Nord de héros. Dans d'autres climats on a imaginé d'autres délices & d'autres récompenses. Tous les peuples ont été gouvernés dans leur enfance par l'influence du climat. Leurs premiers législateurs, loin de penser à lui prescrire les bornes nécessaires, em-

(1) Tacit. de Mor. German. c. 2.

portés eux-mêmes par ce torrent, en redoublent souvent la force par leurs institutions, & surtout par les préjugés qu'ils répandent. *Chez les Celtes*, dit leur favant historien, *il n'y avoit point d'assemblée d'un peuple, ou d'un canton, point de fête civile ou religieuse, point de jour de naissance, de mariage ou d'obsèques, qui fût duement solemnisé; point d'amitié ni d'alliance qui fût bien cimentée, si le festin n'avoit été de la partie.* (1) Il est aussi parlé continuellement de festins & d'immenses festins dans les monumens historiques de l'ancienne Scandinavie. Tacite a remarqué, que chez les Germains la table des grands étoit la solde de la noblesse. Un grand seigneur ne pouvoit mieux réussir à s'attacher un grand nombre de cliens qu'en donnant des repas fréquens & magnifiques. Les Germains délibéroient à table des choses les plus importantes, de l'élection des princes, de la paix, de la guerre &c. Le lendemain ils examinoient ce qui avoit été conclu la veille, estimant, ajoute le même historien, *qu'il falloit consulter dans un temps où l'on ne songe*

(1) Voyez Pelloutier Histoire des Celtes. T. I. L. 2. c. 12.

point à se déguiser ni à feindre, & prendre sa résolution lorsqu'on est de sang froid. Tous les Celtes étoient dans l'usage de boire à ces festins de la bière, de l'hydromel ou du vin, dans des cruches de terre ou de bois, ou dans des cornes de bœufs sauvages dont leurs forêts étoient pleines, ou enfin dans les crânes de leurs ennemis. Le plus distingué de l'assemblée prenoit le premier le vase, se levoit, saluoit son voisin ou celui qui le suivoit en dignité, en l'appelant par son nom, & vuidoit la coupe, & après l'avoir fait remplir, la présentait à celui qu'il avoit nommé. De cet usage des Celtes est venu celui de boire à la santé des conviés; mais je ne fais si celui de boire à l'honneur des dieux a été également commun aux mêmes peuples, ou s'il étoit seulement connu de quelques nations du Nord. « Dans les festins solennels, » tels que ceux qui suivoient les sacrifices, dit *Snorro Sturleson*, on vuidoit » d'abord ce qu'on appelloit la coupe » d'*Odin* pour obtenir la victoire, & un » règne glorieux; ensuite la coupe de » *Njord*, & celle de *Frey* pour une » son fertile; après quoi plusieurs avoient » accoutumé de boire encore une coupe » pour *Brage*. le dieu de l'éloquence &

» de la poésie. » Les Scandinaves étoient si fort attachés à cet usage , que les premiers missionnaires ne pouvant l'abolir , se contentèrent de les engager à substituer à leurs fausses divinités , le vrai Dieu, J. C. & les saints , à l'honneur desquels ils burent religieusement pendant plusieurs siècles. Dans les temps du paganisme ils buvoient de même à l'honneur des héros ou de leurs amis morts glorieusement. Enfin c'étoit aussi principalement dans les festins que se formoient & que se cimenteroient ces confraternités dont il est si souvent parlé dans les anciennes chroniques. Il y avoit peu de braves qui ne fussent membres d'une ou de plusieurs ; la principale règle à laquelle on s'y astreignoit étoit de défendre ses confrères en toute occasion , & de venger leur mort aux dépens de sa propre vie. Ce serment se prêtoit & se renouvelloit dans des festins qui avoient aussi leurs loix. Quand le christianisme eut été reçu dans le Nord , ces confréries subsistèrent encore , mais elles changèrent peu-à-peu d'objet. Comme il fut défendu d'y nourrir des projets d'inimitié & de vengeance , l'intempérance & l'ivrognerie en restèrent les seuls soutiens. Plus de deux cent ans après que

les Scandinaves eurent embrassé la foi , ils avoient encore des confrairies dont les plus grands seigneurs étoient membres. Mais les désordres occasionnés par ces assemblées ne faisant qu'augmenter , les conciles furent enfin obligés de les supprimer tout-à-fait.

Cette passion pour les armes , & pour les plaisirs de la table nous annoncent assez que celle de l'amour ne devoit pas avoir autant d'empire sur les Scandinaves : & d'ailleurs on n'ignore pas que les hommes y naissent beaucoup moins sensibles dans les pays du Nord. En effet la façon de penser & de sentir de ces peuples étoit à cet égard toute opposée à celle des Asiatiques & de quelques peuples du midi. Ces derniers , par un contraste singulier & cependant ordinaire , semblent de tout temps avoir eu pour les femmes beaucoup de passion & très-peu d'estime : esclaves & tyrans tout à la fois , ne leur demandant point de raison , & oubliant la leur avec elles , ils ne faisoient que passer de l'adoration au mépris , & des sentimens d'un amour effréné & idolâtre , à ceux d'une jalousie inhumaine , ou d'un mépris plus insultant encore. Aux yeux des peuples du Nord au contraire ,

les femmes paroïssent moins faites pour servir à la volupté que pour être des égales & des compagnes, dont l'estime aussi précieuse que les faveurs, ne pouvoit être glorieusement acquise que par des égards, des procédés généreux, & des efforts de courage & de vertu. Je sens que tout cela paroîtra d'abord peu vraisemblable, & que la dureté du caractère de ces peuples paroîtra fort difficile à concilier avec une façon de penser qui suppose autant de délicatesse. Mais je crois cependant cette observation assez certaine pour avancer qu'il est très probable que ce sont ces mêmes nations qui ont le plus contribué à répandre dans toute l'Europe cet esprit d'équité, de modération & de générosité du sexe le plus fort envers le plus foible qui fait aujourd'hui un des caractères distinctifs de nos mœurs; j'ose même dire ce goût de galanterie si peu connu des peuples anciens les plus policés à d'autres égards.

Qu'il y ait eu un commerce d'égalité & de liberté entre les hommes & les femmes chez les peuples dont nous parlons, c'est ce qu'on doit attendre de ces âges où la fortune des citoyens étoit bornée & presque égale, où les mœurs

étoient simples , où les passions ne se développoient que tard , & avec la raison ; où elles étoient modérées par un climat rigoureux , & par un genre de vie très-dur ; où le gouvernement enfin n'avoit d'autre but que de maintenir & d'étendre la liberté. Mais les Scandinaves alloient plus loin , & ces hommes si fiers qu'aucune puissance n'auroit pu contraindre à plier , quand il s'agissoit des femmes , sembloient n'être plus si jaloux de leurs droits & de leur indépendance. Si nous voulons remonter jusqu'aux principes de la religion des Celtes , nous y trouverons une preuve , & peut-être une des principales causes de cette déférence dont le sexe jouissoit parmi eux. J'ai dit souvent qu'un de leurs dogmes les plus révéérés étoit celui qui faisoit intervenir l'action de la divinité jusques dans les plus petites choses , & qui établissoit même que tout phénomène sans exception n'étoit qu'une manière dont elle manifestoit sa volonté à ceux qui savoient comprendre ce langage. Par-là tous les mouvemens involontaires des hommes , leurs visions , leurs desirs subits & imprévus devenant des avertissemens salutaires du ciel , méritoient aussi l'attention la plus sérieuse ,

& attiroient un respect universel à ceux qui servoient ainsi d'organe à une divinité bienfaisante. Mais les femmes paroissent bien plus dignes que nous de remplir une si noble fonction, elles qui communément plus assujetties que les hommes aux loix inconnues du tempérament, semblent moins obéir à la réflexion qu'à l'instinct de la nature & du sentiment. De-là vient que les Germains admettoient les femmes dans leurs conseils & délibéroient avec elles sur les matières d'état. De-là vient que chez eux aussi-bien que chez les Gaulois, il y avoit toujours dix prophétesse pour un prophète, tandis que dans l'Orient la proportion contraire semble avoir eu lieu. De-là vient que rien n'étoit plus ordinaire autrefois dans le Nord que des femmes qui rendoient des oracles, guérissent les maux les plus incurables, prenoient la forme qui leur plaisoit, excitoient des tempêtes, déchaînoient les vents, voyageoient dans les airs, opéroient, en un mot, tous les prodiges de la *Féerie*. Douées de lumières surnaturelles, bientôt ces prophétesse devenant des *Fées*, influèrent sur les événemens qu'elles prédisoient, & toute la nature fut peu-à-peu abandonnée à leur

disposition. *Tacite* ne nous laisse aucun doute là-dessus. *Les Germains*, dit-il, *sont dans l'opinion qu'il y a quelque chose de divin & de prophétique dans les femmes. Ils se gardent bien de mépriser leurs conseils, ou de négliger leurs oracles.* (1) Il n'est pas douteux que la même chose n'ait eu lieu chez les Scandinaves. Au rapport de *Strabon* les Cimbres avoient à leur suite des prophétesses vénérables par leur tête chênue, & par des robes de lin d'une blancheur éclatante. Aussi voit-on toujours ces peuples inséparables de leurs femmes, les mener avec eux dans leurs expéditions les plus éloignées, écouter leurs avis avec respect, & craindre autant dans les défaites les reproches dont elles les accabloient, que les coups mêmes de leurs ennemis. Ajoutons que chez les Celtes les hommes uniquement occupés de la guerre & de la chasse, laissoient à leurs femmes le loisir & le soin d'acquérir diverses connoissances utiles qui les faisoient ensuite regarder par leurs maris comme des oracles & des prophétesses. C'est ainsi qu'elles seules faisoient une étude des propriétés des simples, & de l'art

(1) Tacit. de Mor. German. c. 8.

de guérir les blessures, art aussi mystérieux dans ces temps-là, que le besoin en étoit fréquent. Dans les anciennes chroniques du Nord ce sont toujours des filles ou des femmes qui pansent les blessures de leurs amans ou de leurs époux, & l'on en verra des exemples dans la suite de cet ouvrage. Il en étoit de même des songes : les femmes excelloient dans l'art de les interpréter.

Ce n'est pas tout encore. Dans un temps où la piraterie & le goût des aventures expoisoient de tous côtés la foiblesse à des attaques imprévues, les femmes, & celles surtout que leur beauté rendoit célèbres, avoient quelquefois besoin de libérateurs, & très-souvent de défenseurs. Tout jeune guerrier avide de gloire, & ce mot désignoit dans ce temps-là des nations entières, devoit donc souhaiter de se charger d'un soin qui lui promettoit de la gloire qui flattoit le plus naturel de tous les penchans, & une autre passion alors peut-être aussi forte, celle d'une vie errante & vagabonde. Les choses qu'on recherche acquièrent souvent d'autant plus de prix qu'elles coutent plus d'efforts. Après quelques courses pénibles consacrées à la défense du beau sexe, un brave le

respectoit plus que jamais. Aussi se croyoit-il bien récompensé quand il obtenoit pour salaire la main de celle qu'il avoit délivrée , & l'on sent d'abord combien ces mariages devoient être honorables dans la façon de penser de ces peuples. Ainsi l'émulation multiplia bientôt le nombre de ces chevaliers galans. Les femmes à leur tour prirent de-là l'idée d'une certaine fierté , & s'accoutumèrent à se regarder comme aussi nécessaires à la gloire des hommes , qu'elles le sont à leurs plaisirs. Celles qui avoient mérité d'avoir plusieurs défenseurs ne cédoient qu'aux poursuites du plus vaillant : celles qui n'avoient point été dans le cas d'être défendues ; vouloient du moins qu'un amant eût prouvé qu'il étoit capable de braver au besoin toute sorte de dangers pour elles. Il n'en falloit pas tant pour enflammer de pareils hommes du désir de se surpasser les uns les autres , & de faire briller leur audace & leur intrépidité. Mais de plus le caractère même des femmes ne laissoit que ce moyen glorieux de gagner leurs cœurs. Naturellement chastes & fières elles n'étoient guères accessibles que par-là. Elevées dans les mêmes préjugés que les hommes sur ce qui constitue le vérita-

ble honneur, elles étoient instruites de bonne heure à mépriser ceux qui passoient leur jeunesse dans une obscure tranquillité. Tous les monumens historiques de l'ancienne Scandinavie sont les garans de ce que j'avance ici. On y voit clairement le goût de la chevalerie comme dans son germe. L'histoire des autres nations nous le présente ensuite se développant, se répandant en Espagne, en France, en Italie, en Angleterre avec les peuples du Nord, qui s'y établirent. En effet c'est ce même goût qui resserré ensuite dans de plus justes bornes a produit la politesse galante qui est depuis long-temps un caractère distinctif de nos mœurs, goût précieux qui relève encore le prix du plus doux des nœuds de la société, qui associe à la courte ivresse de l'amour tous les charmes des sentimens de l'estime & de l'amitié, les modère & les anime tour-à-tour les uns par les autres, & en augmente la force, le nombre & la durée. Il seroit bien superflu de prouver que ce n'est pas des anciens Romains que nous tenons cette façon de penser. Il suffit d'en appeler à ceux qui les connoissent, & tout le monde les connoît. Mais quand j'avance que les égards que

nous avons pour les femmes n'est probablement qu'un reste de cette espèce de culte religieux que leur rendoient nos ancêtres, & de l'ancienne autorité dont ce sexe jouissoit chez les peuples du Nord, je ne puis me dispenser de prouver par des faits, une opinion si contraire au préjugé & à la première apparence. Rien ne sera plus facile.

En quelqu'endroit que nous ouvrions les anciennes histoires du Nord, nous y verrons des chevaliers aussi galans qu'intrépides. Le roi *Regner Lodbrog*, dont j'ai souvent parlé, & qui étoit un des plus célèbres héros de son temps, animé par cette passion qui, suivant *Montagne*, est entreprenuse de grandes choses, signala sa jeunesse par un exploit galant. Un prince Suédois avoit une fille nommée *Thora*, célèbre dans tout le Nord par sa beauté. Dans la crainte de quelque téméraire, il la confia de bonne heure, peut-être pendant son absence, à la garde d'un de ses officiers, & lui donna un château pour sa demeure. Mais cet homme ayant conçu une forte passion pour *Thora* ne voulut plus la rendre, & prit si bien ses mesures pour s'en assurer la possession, que le prince Suédois ne fit que des efforts inutiles.

pour la délivrer. Enfin désespérant d'y réussir par ses seules forces, il fit publier dans toutes les contrées voisines, que celui qui vaincroit le ravisseur de *Thora*, de quelque condition qu'il put être, l'obtiendrait en mariage. De tous ceux qui accoururent pour mériter un prix si glorieux & si doux, le jeune *Regner* fut le plus heureux; il délivra la belle captive, & l'épousa: exploit qui le mit au rang des héros, comme il le dit lui-même dans cette ode qu'il composa à la veille de sa mort, & dont on a déjà vu quelques traits. *Thora* étant morte, *Regner* épousa une jeune bergère que le hasard lui fit appercevoir sur les côtes de Norvège. Les circonstances de cet événement ne sont point inutiles à mon but, & je les rapporterai d'après une histoire Islandoise de la vie de *Regner* qui est estimée fort ancienne. (1) *Aslauga* étoit le nom de cette bergère la plus belle de tout le pays; aussitôt qu'elle vit une flotte aborder près de l'endroit où elle gardoit son troupeau, cédant à un désir naturel à son sexe, elle peigna

(1) Voyez *Regnara Lodbrogs Saga* c. 5. ap. *Biorneri Histor. Reg. Her. & Pugil. Res præcl. gest.* Stockholm 1737.

diligemment sa longue chevelure dorée qui lui descendoit jusqu'aux pieds , & alla se laver le visage & les mains à la fontaine voisine. Les gens que *Regner* avoit envoyés à terre pour chercher des provisions ayant vu cette fille furent si frappés de sa beauté , qu'ils retournèrent sur leurs vaisseaux , ne rapportant au roi que les marques de l'admiration qu'elle leur avoit causée. Le roi surpris de ce récit , voulut juger par lui-même si cette bergère étoit en effet assez belle pour avoir pu faire oublier à ses gens les ordres dont il les avoit chargés. Il envoya dans cette vue un seigneur de sa suite pour l'engager à venir sur son bord ; mais la sage *Aslauga* n'y voulut consentir qu'après que le roi lui eut fait donner sa parole , qu'il ne lui arriveroit rien dont sa vertu pût s'allarmer : s'étant donc laissée conduire vers lui , *Regner* ne l'apperçut pas plutôt que saisi d'un mouvement d'admiration , il se mit à chanter ces vers : *O puissant Odin ! que ce sera pour moi une consolation douce & imprévue que celle que vous m'adressez , si cette jeune & belle bergère veut permettre que nous joignons ensemble nos mains en un signe d'une alliance éternelle !* *Aslauga* voyant que la passion du roi s'enflam-

moit de moment en moment, craignit qu'il ne manquât à sa parole, & ne répondit à un compliment si flatteur que par d'autres vers, (car cette façon de s'exprimer étoit plus honnête que la prose, & marquoit, comme nous le dirons ensuite, qu'on avoit de l'esprit & de la politesse.) *O roi, s'écria-t-elle donc, vous mériteriez quelque malheur, si vous me manquiez de parole. J'ai salué le roi, il faut qu'il me fasse à présent reconduire chez mes parens.* Cette réponse ne fit qu'irriter la passion du prince Danois; il lui proposa de l'emmenner à sa cour, & de l'y faire jouir d'un sort qui exciteroit l'envie de ses compagnes. Pour donner plus d'efficacité à ses prières, il lui offrit même une magnifique robe ornée d'argent qui avoit servi à la reine Thora sa première épouse: *Prenez, dit-il, en lui adressant encore des vers, prenez, si vous êtes sage, cette veste bordée d'argent qui appartenoit à Thora. Les riches vêtemens sont faits pour vous: les belles mains de Thora se sont souvent promenées sur cet ouvrage, & il sera cher jusqu'à son dernier moment à celui que le Nord a appelé le prince des héros.*

Aslauga résista encore à cette épreuve: Non, dit-elle au roi en chantant, je me

ferois scrupule d'accepter une robe si belle , l'ornement de la reine Thora. Je ne suis pas digne de porter des vêtemens si magnifiques ; un drap noir & grossier est tout ce qui convient à une bergère qui se repose dans une cabane , ou se voit obligée d'errer sur les sables du rivage pour garder ses chèvres. Ensuite reprenant un langage plus naturel , elle déclara au roi que quelque forte que fut sa passion , elle étoit résolue de n'y céder que quand elle se seroit assurée de sa constance ; qu'il devoit donc aller terminer l'expédition pour laquelle il étoit parti de son royaume , & que si à son retour il persistoit dans les mêmes sentimens , elle seroit disposée à suivre en Dannemarc ceux qu'il enverroient pour l'y conduire. L'amoureux Regner fut obligé de souscrire à ces conditions , & partit sur-le-champ en jurant à *Astlauga* qu'elle le reverroit bientôt victorieux & plus épris que jamais. En effet quelques mois après il reparut lui-même avec sa flotte dans l'endroit où la bergère demouroit. Elle fut aussitôt menée au roi ; mais elle eut assez d'habileté & d'ascendant sur lui pour en obtenir que leur mariage ne seroit célébré qu'à leur retour en Dannemarc & en présence de toute la cour.

Il est aisé de voir par ce récit, où j'ai suivi fidèlement les termes mêmes de l'original, que les mœurs & les bien-séances n'étoient point ignorées des Scandinaves de ces temps-là : c'en est même sans doute une grande preuve que de les voir observées dans une circonstance où l'illusion du pouvoir, & celle de la plus séduisante des passions se réunissoient pour les faire oublier. Au reste je ne garantis point que l'historien dont j'emprunte ce récit n'y ait ajouté de son chef quelques circonstances ; quoique le fait soit encore aujourd'hui confirmé par la tradition du pays, & que l'ouvrage dont je l'ai tiré soit rangé par *Torfæus* au nombre des monumens authentiques ; mais quand même il seroit romanesque pour la plus grande partie, il suffit qu'il soit ancien, & écrit par un homme instruit de l'histoire & des mœurs de son pays. Qu'importe en effet que *Regner* ait fait réellement tout ce que les chroniques rapportent de lui, pourvu qu'elles ne lui attribuent rien qui ne soit véritablement dans le génie & dans le caractère de ses contemporains ?

A cet exemple il seroit aisé d'en joindre une multitude d'autres aussi propres à confirmer la remarque que je viens de

faire, mais il suffira d'en rapporter encore un que je trouve dans la vie de *Harald aux beaux cheveux*, ce prince Norvégien dont j'ai déjà parlé plusieurs fois. Il étoit aussi distingué par son mérite que par son rang & sa valeur; sa bonne mine, sa longue chevelure d'or & de soie, le rendoient, disent nos chroniques, l'objet des vœux secrets des plus belles princesses de son temps.

Cependant une jeune beauté, nommée *Gida*, fille d'un riche seigneur Norvégien, lui fit éprouver une résistance à laquelle il n'étoit pas accoutumé. *Harald* amoureux d'elle sur sa renommée, lui avoit envoyé quelques seigneurs de sa cour pour lui offrir sa main; mais bien loin d'accepter avec empressement une proposition qui rendoit jalouses de son bonheur toutes les filles du Nord, elle fit répondre dédaigneusement à *Harald* que pour mériter son cœur il falloit s'être signalé par des exploits plus glorieux que ceux qu'il avoit faits; qu'elle tenoit au-dessous d'elle de partager le sort d'un souverain dont le pouvoir étoit si borné, & qu'elle ne le croiroit digne d'elle, que quand il auroit soumis toute la Norvège à sa domination, à l'exemple des autres monarques du Nord. Loin de s'irriter

de ce refus, *Harald* redoubla d'admiration pour l'ambitieufe *Gida* ; il jura de ne prendre aucun soin de fes cheveux jusqu'à-ce qu'il eût achevé la conquête de la Norvège, & il ne l'époufa en effet qu'après avoir founis tout le royaume. (1)

Au refte il ne faut pas croire, comme je l'ai dit, que ces traits foient particuliers à *Harald*, à *Regner*, ou à quelque autre guerrier. Les chroniques du Nord fupposent en mille endroits cet empire du fexe fur les hommes, & l'on remarque partout que ceux-ci y étoient d'autant plus founis, qu'ils étoient plus diftingués par leur naiffance, ou par leurs grandes actions.

Les jeunes gens d'une condition un peu au-deffus du vulgaire ne pouvant former des alliances honorables & avantageufes qu'autant qu'ils fe diftinguoient à la guerre, il eft naturel d'en conclure qu'ils ne fe marioient qu'affez tard. Cela eft auffi confirmé d'ailleurs. *C'eft une chofe honteufe parmi les Germains*, dit Céfár, *que d'avoir eu quelque commerce avec les femmes avant l'âge de vingt ans, & plus on garde long - temps le célibat, plus on*

(1) Vid. Torf. H. N. T. H. L. I.

s'attire leur estime. (1) Chez les Germains, ajoute Tacite, les garçons ne goûtant qu'assez tard même les plaisirs légitimes, leur jeunesse n'est point épuisée. On ne se hâte pas non plus d'établir les filles. Mais aussi cet âge étant passé, il n'étoit pas rare chez les peuples du Nord d'épouser deux femmes & souvent davantage. C'étoit un usage très-ancien. Les hommes riches & puissans regardoient même la pluralité des femmes comme une marque de grandeur. Des raisons de politique donnoient aussi quelquefois lieu à ces mariages, suivant Tacite; parce que les grands étoient obligés de céder à l'empressement de plusieurs familles qui briguoient leur alliance. Le christianisme eut beaucoup de peine à triompher de cette coutume qui régnoit encore dans le Nord au dixième siècle. Tous les enfans avoient un droit égal à la succession de leur père, & le titre de bâtard n'étoit donné qu'aux enfans qui naissoient hors de toute espèce de mariage. Cependant il paroît qu'une des femmes jouissoit de quelque supériorité, & étoit regardée comme la première & la plus légitime. Mais ses prérogatives ne confis-

(1) César de Bell. Gall. L. 2.

toient souvent qu'en des distinctions dont nos femmes feroient, je pense, peu jalouses, comme celle de suivre son mari dans le tombeau, ou le bucher sur lequel on l'exposoit.

Les cérémonies du mariage étoient fort simples, & consistoient principalement en festins. Après avoir obtenu l'agrément des parens ou du tuteur de la fille, & son consentement, l'époux fixoit le jour des nœces, rassembloit ses parens & ses amis, & envoyoit quelques-uns des derniers pour recevoir la dot & l'épouse en son nom des mains de son père. Les amis répondoient du dépôt qu'on leur confioit, & s'ils en avoient abusé, la loi les condamnoit à une amende trois fois plus grande que celle qu'on payoit pour un meurtre : le père ou le tuteur de la fille la suivoit aussi dans la maison de son époux, & la lui remettoit entre les mains. Après cela les deux époux se mettoient à table avec les conviés. On buvoit leurs fantes avec celles des dieux & des héros ; les amis de l'épouse l'élevoient, & la portoient sur leurs épaules, ce qui étoit parmi les Goths une marque d'estime ; l'épouse étoit conduite au lit nuptial par son père, & l'on portoit devant elle

une multitude de flambeaux, usage qui a été également connu des Romains & des Grecs, & qui n'est point encore tout - à - fait aboli dans quelques endroits du Nord. Le mariage consommé, l'époux faisoit divers présens à sa femme, comme d'un couple de bœufs pour la charrue, d'un cheval harnaché, d'un bouclier avec la lance & l'épée. *C'étoit, dit Tacite, pour l'avertir qu'elle ne devoit point mener une vie délicieuse & oisive, mais qu'elle étoit appelée à partager les travaux de son mari, à être sa compagne dans les dangers, & à courir les mêmes hasards, soit dans la paix soit dans la guerre. Les femmes, ajoute-t-il, donnoient aussi de leur côté quelques armes; c'étoit-là le lien sacré de leur union, leurs mystérieuses cérémonies, les dieux qui présidoient à leur hyménée.* Ces bœufs attachés au joug, ce cheval équipé, ces épées, ces lances, tout devoit faire entendre aux femmes quel seroit le cours de leur vie, quelle en seroit peut-être la fin. Les armes devoient être soigneusement conservées, & se signaler entre les mains des époux pour servir un jour de dot à leurs filles, & passer à leur postérité.

La fidélité des femmes Germanes a

toujours été renommée, & à juste titre;
 & en général la chasteté étoit une vertu
 commune chez ces peuples. Laissons par-
 ler encore *Tacite* sur ce sujet: on ne se
 laisse point d'entendre cet admirable écri-
 vain. » Le respect pour la sainteté du
 » mariage est un des caractères distinc-
 » tifs des nations Germaniques, & celui
 » qui mérite le plus nos éloges.... La
 » vertu des femmes s'y trouve à l'abri
 » même de l'occasion, loin de ces spec-
 » tacles qui rendent le vice aimable,
 » loin de ces festins qui réveillent les
 » passions. Ni les hommes, ni les fem-
 » mes ne savent employer l'art de l'écri-
 » ture à mener sourdement une intrigue.
 » Dans une nation si nombreuse rien de
 » plus rare que l'adultère. On le punit
 » sur-le-champ, & c'est le mari qui se
 » fait justice. En présence des parens il
 » coupe les cheveux à la criminelle, la
 » chasse de chez lui toute nue, & la
 » promène dans le village en la chargeant
 » de coups. Quand une fille se désho-
 » nore, qu'elle n'espère point de grâce.
 » Ni jeunesse, ni beauté, ni bien, ne
 » lui feroient trouver un parti. Car on ne
 » plaïsante point sur le vice chez les
 » Germains. Là, corrompre & succom-
 » ber sont des crimes qu'on n'excuse

» point en disant, tel est le siècle.....
 » Et les bonnes mœurs ont plus de
 » pouvoir sur ces barbares, que n'en
 » ont les bonnes loix sur les peuples
 » policés. » (1)

Ces témoignages s'accordent parfaitement avec ceux de nos monumens historiques. Je l'ai déjà observé dans l'article de la religion. Elle annonçoit des peines cruelles dans les enfers à ceux qui séduisoient les femmes. *Adam de Brême* remarqua dans le voyage qu'il fit en Danemarck que l'adultère y étoit puni très-sévèrement. La femme qui en étoit convaincue étoit, disoit-il, vendue sur le champ. La loi des Islandois n'étoit pas moins remarquable. Non-seulement elle décernoit des peines très-graves contre le rapt & l'adultère, mais elle entroit encore dans de plus grands détails. On y défendoit expressément les baisers, les embrassemens clandestins : celui qui avoit donné un baiser à une femme malgré elle étoit condamné à l'exil. Si c'étoit avec son consentement, il payoit trois marcs d'argent. Chaque degré de ce crime étoit évalué avec la même rigueur. Celui qui avoit abusé d'une femme libre

(1) Tacit. Germ. c. 19.

étoit mis à mort. S'il avoit eu commerce avec une affranchie , il étoit banni : si c'étoit avec une esclave, il étoit renvoyé en payant trois marcs d'amende. (1) Il paroît que chez les Danois & les Suédois un mari qui surprenoit sa femme en adultère , étoit en droit de la tuer , & de mutiler le galant. *Saxon* fait même de cet usage une loi qu'il attribue au roi *Frothon*. (2)

Lorsque les peuples du Nord se transplantèrent dans les pays du midi de l'Europe, ils y portèrent des loix, une retenue, une chasteté qui excitèrent une surprise générale. » Rougissons, disoit *Salvien* prêtre de *Marseille*, auteur du cinquième siècle; » rougissons & foyons » couverts d'une salutaire confusion. Par- » tout où les Goths sont les maîtres ou » ne voit de désordre que chez les anciens habitans. Ceux ci se sont même » corrigés sous la domination des Vandales. Evénement incroyable ! prodige » inoui ! La sévérité de la discipline des » barbares a rendu chastes les Romains » mêmes. Les lieux souillés par leurs » désordres, les Goths les purifient par

(1) Arngnim. Jon. Crymog. p. 89.

(2) Sax. Gramm. L. V.

» leur chasteté. Nation cruelle , dit-il encore , » mais admirable par sa continence ! » (1) Toutes ces vertus ne furent pas de longue durée. Le climat alluma bientôt ces froides imaginations ; les loix changèrent , & les mœurs plus encore que les loix.

Les mariages étoient ordinairement féconds chez ces peuples ; mais les riches non plus que les pauvres ne se faisoient aucun scrupule d'exposer les enfans qui en naïssent , lorsqu'ils n'avoient pas envie de les élever. (2) Cette barbare coutume a été aussi celle des Grecs & des Romains , long-temps avant que la prospérité , le luxe , ni les arts pussent être accusés de les avoir corrompus : tant il est vrai que l'ignorance ne remédie à rien , & que les hommes en savent toujours assez pour imaginer des crimes. Il n'est pas moins remarquable que long-temps avant que les premières lueurs du christianisme eussent percé dans le Nord , on y pratiquât déjà une espèce de baptême des enfans. La chronique de *Snorro Sturleson* parlant d'un seigneur Norvégien qui vivoit sous *Harald aux*

(1) Salvien L. 7. de gubern. dei.

(2) Voyez Verel. not. ad Hervor. p. 95.

beaux cheveux, dit qu'il versa de l'eau sur la tête d'un enfant qui venoit de naître, & l'appela *Haquin* du nom de son père. *Harald* lui-même avoit été baptisé de cette façon, & on remarque la même chose du roi *Olaüs Tryggueson* que sa mère *Astride* fit baptiser, & nommer *Olaüs* aussitôt après sa naissance. Les Livoniens observoient la même cérémonie; & il faut bien qu'elle fût aussi en usage chez les Germains, puisque le célèbre pontife *Grégoire III*, dans une lettre à *Boniface* leur apôtre, lui prescrit la manière dont il doit se conduire à cet égard. (1) Il est vraisemblable que tous ces peuples avoient en vue, en lavant ainsi le corps des enfans, de détruire l'effet des conjurations & des maléfices que de mauvais génies pouvoient employer pour leur nuire au moment de leur naissance. Plusieurs peuples de l'Asie & de l'Amérique ont attribué cette vertu à des ablutions de ce genre; & les Romains mêmes ne s'écartoient de cet usage, qu'en ce qu'ils ne les employoient pas uniquement pour les enfans nouveaux nés. (2)

(1) Vid. Epist. 122. apud Nic Serar. in Epist. Sti. Bonifacii Martyris.

(2) Vid. Keyfler antiq. select. p. 313.

Je ne répéterai point ce que j'ai dit ailleurs de l'éducation que les Scandinaves donnoient à leurs enfans. Mais je ne dois pas négliger de parler du plus grand avantage qu'ils en retiroient, je veux dire la santé & la force du corps. Les auteurs Grecs & Latins ne parlent qu'avec étonnement de la taille & la force des peuples du Nord. *César* remarque que les Suèves se nourrissent de lait, qu'ils chassent beaucoup, que dès leur bas âge, ils ne font rien qui les gêne ou qui les applique, & que c'est pour cela qu'ils sont si robustes & d'une taille si énorme. (1) *Végèce* dit positivement que la haute taille des Germains leur donnoit un grand avantage sur la *petitesse Romaine*, pour me servir de ses expressions. Les lances, les épées & les autres armes que l'on a pu conserver de ces âges là, & même de siècles beaucoup moins reculés, ne sont plus qu'un objet de curiosité & d'étonnement pour les descendans de ceux qui s'en servoient autrefois. Mais c'est surtout à la vue de ces énormes & grossiers monumens de l'architecture des anciens peuples du Nord, qu'on a raison d'admirer leur force

(1) Bell. Gall. L. I. c. I.

prodigieuse. Tout le monde a ouï parler du monument situé dans la plaine de *Salisbury* en Angleterre, où l'on voit une multitude de rochers d'un poids énorme dressés sur une de leurs extrémités, & servant de base à d'autres rochers dont plusieurs ont jusqu'à 16 pieds de longueur. Les monumens de cette espèce qu'on voit en Irlande, en Westphalie, & surtout dans l'Ostfrise, dans les Etats de Brunsvic, en Meklenbourg, & en plusieurs endroits du Nord, ne sont guères moins étonnans. L'ignorance des âges suivans ne pouvant comprendre que des hommes eussent pu construire de pareils édifices, les a attribués à des démons ou à des geans; mais quoique leurs fondateurs n'aient pas eu sans doute tous les secours de la mécanique moderne, que ne pouvoient pas tant de forces & de si grandes forces réunies? Des peuples Américains sans aucune des machines dont nous nous servons, ont placé dans la construction de leurs temples des pierres d'une grosseur prodigieuse que nous n'entreprendrions pas aujourd'hui de déplacer. On conçoit que la patience s'unissant à la force a pu venir à bout de mouvoir de pareils rochers, & de les dresser ensuite au moyen

de quelques collines artificielles sur la pente desquelles on les glissoit. C'est aussi sans contredit cette extrême force, & cette haute taille qui ont accrédié les bruits si communs dans toutes les anciennes histoires, que des géans ont été les premiers habitans de la terre. Le froid qui étoit autrefois en Europe plus rigoureux qu'il ne l'est aujourd'hui, les exercices continuels, la continence des hommes, leurs mariages tardifs, leur nourriture simple, leur vie sauvage, l'inapplication continuelle de leur esprit, sont sans doute les principales causes qui leur procuroient cette heureuse & étonnante végétation, & toutes les fois qu'elles se réuniront encore, elles nous montreront que la nature toujours jeune, toujours inépuisable, peut faire en tout temps ce qu'elle a fait une fois.

C'étoit encore à cette vigueur extraordinaire de leur tempérament que les Scandinaves devoient cette vieillesse saine, cet âge avancé dont plusieurs d'entr'eux jouissoient, avantage qu'ils ne regardoient le plus souvent qu'avec indifférence, ou même avec dédain, & auquel les hommes n'ont mis un prix si haut, que depuis que la découverte de tant d'arts & de plaisirs nouveaux a

rendu leur vie plus courte & plus agréable. En effet la plupart d'entr'eux n'attendoient point ce terme reculé que la nature mettoit à la leur. Les combats généraux ou particuliers, la navigation, le suicide étoient autant de portes toujours ouvertes à qui vouloit fortir de ce monde, & suivre l'unique & glorieuse route qui menât à un avenir heureux. L'empire qu'avoit pris sur eux cette étrange persuasion ne se fait jamais mieux sentir que quand on considère les usages qu'ils observoient dans ces dernières scènes de la vie, & les cérémonies de leurs funérailles. Dans les temps les plus anciens elles étoient à la vérité fort simples. Les Scandinaves avant l'arrivée d'*Odin*, se contentoient de poser le corps du défunt sous un monceau de terre & de pierres, en y joignant les armes dont il s'étoit servi. Mais *Odin* introduisit dans le Nord plus de magnificence & des pratiques nouvelles. Dans les âges qui suivirent son arrivée en Dannemarc, on élevoit un bucher, & l'on y réduisoit le corps du mort en cendres. Ces cendres étoient recueillies dans une urne qu'on ensevelissoit sous une colline. Mais cet usage étranger ne fut jamais absolument universel, & le premier prévalut de nou-

veau cinq ou six cent ans après, à ce qu'on peut conjecturer. Ces deux espèces de rites funèbres ont donné lieu à la diction de deux âges différens dans l'ancienne histoire du Nord. Le premier étoit nommé *l'âge du feu*, & le second *l'âge des collines*; celui-ci dura jusqu'à ce que le christianisme fût devenu dominant dans le Nord.

C'étoit surtout lorsqu'un héros ou un prince avoit péri glorieusement dans quelque combat qu'on déployoit toute la magnificence possible pour lui rendre les derniers devoirs d'une manière digne de lui. On portoit sur le bucher tout ce qu'il avoit le plus chéri pendant sa vie, ses armes, son or, son argent, son cheval & ses domestiques. Ses cliens & ses amis se faisoient aussi très-souvent un devoir & un honneur de mourir avec lui pour l'accompagner dans le palais d'*Odin*. Enfin sa femme étoit ordinairement brûlée sur le même bucher; & si le défunt en avoit eu plusieurs, ce qui arrivoit souvent, c'étoit celle qu'il avoit le plus aimée pendant sa vie, qui avoit le droit de suivre son époux au tombeau. *Nanna* mourut ainsi consumée par les flammes du bucher où l'on avoit placé le corps de son mari *Balder*, un des

compagnons d'*Odin*. (1) Dans l'histoire d'*Olaus Tryggueson* qu'un ancien Islandois nous a laissée, on lit un trait remarquable qui a rapport à cette coutume. » *Eric* roi de Suède, dit cet Auteur, » renvoya *Segrïde* sa femme, parce qu'il » ne pouvoit souffrir son humeur infolente & impérieuse. Mais d'autres prétendent, que ce fût elle-même qui » voulut se séparer de lui, parce qu'elle » avoit appris qu'il n'avoit plus que dix » ans à vivre, & qu'elle auroit été obligée de se faire ensevelir avec lui, suivant la loi du pays. En effet *Eric* » avoit fait vœu dans une bataille de se » tuer au bout de dix ans. » On peut inférer de là que les femmes des Scandinaves n'étoient pas toujours fort disposées à faire ce sacrifice cruel & absurde à leurs époux, & que l'idée en étoit peut-être venue à leurs ancêtres les Scythes, lorsqu'ils habitoient dans les contrées plus chaudes de l'Asie où ils avoient eu leurs premières demeures. Dans quelques endroits des Indes cet usage est encore aujourd'hui religieux.

(1) Voyez *Edda Mythol.* 43. Consultez aussi *Hist. Norveg.* Torf passim. *Olof. Tryggvason's saga* c. 2. & *Keyser antiq. sel.* p. 147.

ment observé, depuis un temps immémorial. » La même vivacité d'imagination, » la même délicatesse d'organes, dit très-bien l'auteur de l'*Esprit des Loix* » qui » fait tant redouter la mort aux peuples » de ces climats brûlans, sert aussi à » leur faire redouter mille choses plus » que la mort même. » Les peuples de l'Europe ont au contraire abandonné d'assez bonne heure cette coutume insensée, quoique fondée sur un dogme de leur religion. *César* remarque qu'elle étoit déjà abolie chez les Gaulois long-temps avant que les Romains eussent quelque communication avec eux. (1) Les Germains du temps de *Tacite* se contentoient aussi de donner des chevaux aux morts pour les accompagner, & il est probable que sans les institutions d'*Odin*, ces sacrifices des femmes à la mémoire de leurs époux, eussent été beaucoup plutôt abolis dans la Scandinavie.

Quoiqu'il en soit, rien ne paroîtroit plus glorieux ni plus magnifique, que d'entrer dans la salle d'*Odin* avec un cortège nombreux d'esclaves, d'amis, de chevaux, chargé de ses plus belles armes,

(1) Voyez *César* de Bell. Germ. L. 6. c. 19.
Pomp. Mela L. 3. c. 8.

& revêtu de ses plus riches habits. Un prince, un grand Seigneur n'y manquoit jamais. On a trouvé dans le tombeau de *Chilperic I* les armes & les ossemens du cheval sur lequel ce roi des Francs comptoit de se présenter au dieu de la guerre. En effet on ne doutoit pas, & *Odin* lui-même l'avoit assuré, que tout ce qu'on brûloit, ou qu'on enterroit avec les morts ne prît le chemin de son palais, & ne s'y retrouvât avec eux. Les plus pauvres dans cette persuasion emportoient du moins les ustensiles les plus nécessaires, & quelque argent pour n'être pas tout-à-fait pris au dépourvu dans l'autre vie. C'étoit par un motif à-peu-près semblable que les Grecs & les Romains mettoient une pièce d'argent dans la bouche du mort pour qu'il eût de quoi payer le passage du *Styx*. Les Lapons de nos jours enterrent avec eux une pierre à fusil, & tout ce qui est nécessaire pour s'éclairer dans la sombre route qui mène à l'autre monde. Si les nations policées ont toujours bien des côtés par lesquels elles ne diffèrent guères des peuples sauvages, c'est surtout dans ce qui touche à la religion, à la mort, & à notre destinée à venir. Les hommes ne sauroient envisager de si

grands intérêts de sang froid, & sans tomber dans des extrémités de désir & de crainte qui ne leur laissent presque jamais le libre usage de leur raison.

Toutes ces richesses enterrées avec les morts étoient sous la garde particulière d'*Odin* qui les garantissoit, disoit-on, des attentats d'une prophane avidité par le moyen de certains feux sacrés & errans autour des tombeaux. Pour plus de sûreté les loix s'étoient aussi armées de la plus grande sévérité contre ce crime. Le chapitre dix-neuvième de la loi Salique n'est plein que des différentes punitions décernées contre ceux qui enlevoient les choses précieuses laissées dans les tombeaux. Cette loi leur interdit l'eau & le feu : & il faut bien qu'ils eussent été respectés pendant que le paganisme a prévalu dans le Nord, puisqu'encore aujourd'hui, quand on se donne la peine de les fouiller, on y trouve souvent des armes, des éperons, des bagues & quelquefois des vases de diverses espèces. Tel étoit celui qui fut ouvert en Allemagne près de *Guben*. (1) Le Germain qui y étoit enterré, aimant apparemment les plaisirs de la table,

(1) Vid. Keyssler antiqu. select. p: 137.

avoit emporté avec lui des instrumens de cuifine , des flacons & des coupes de toute grandeur. Dans les isles Britanniques , en Allemagne , dans la Scandinavie , & dans plusieurs pays au nord & à l'est de l'Asie , on voit encore plusieurs de ces monumens de leurs anciens habitans , en forme de petites collines rondes , le plus souvent environnées de pierres & situées dans quelques plaines , ou le long d'un grand chemin. Le peuple s'imagine presque partout que ce sont des géans qui y sont inhumés. En effet on y trouve des os plus grands que ceux des hommes ; mais il faut se souvenir que les anciens craignant d'entrer à pied dans le palais d'*Odin* entéroient leurs chevaux avec eux , enforte qu'il est très-probable qu'on a pris souvent les os de ces animaux pour ceux des hommes.



CHAPITRE XIII.

*Suite des Usages , des Sciences & des Arts
des anciens Scandinaves.*

ON a eu raison de dire qu'un peuple qui néglige les arts agréables , cultive mal les arts nécessaires. Les Scandinaves enveloppoient les uns & les autres dans le même mépris , & faisoient tout au plus grâce à quelques-uns de ceux qui servoient leur passion favorite. Ce mépris étoit l'effet de leur religion sanguinaire , de leur amour excessif pour la liberté qui prenoit ombrage d'un séjour trop-long dans un même lieu , & surtout de leur naturel dur , querelleur & colère qui faisoit consister toute la gloire & tout le bonheur de l'homme dans le pouvoir de braver ses égaux , & de repousser les insultes.

Aussi long-temps que ce penchant fut dans toute sa force , les peuples entiers errans de forêts en forêts , & subsistant du revenu de leurs troupeaux , ne pensèrent guères à cultiver la terre. Du temps de *Tacite* les Germains s'occupoient très-peu de l'agriculture: (1) *ils*

(1) Tacit. Germ. C. I,

cultivent, dit cet historien, *tantôt une contrée & tantôt une autre, & font ensuite un nouveau partage des terres. Vous ne leur persuaderiez pas aussi facilement de labourer la terre, & d'attendre une récolte, que d'aller provoquer un ennemi, & gagner des blessures. Ils regardent comme une paresse & un manque de courage de gagner à la sueur de son visage ce qu'on peut acquérir au prix de son sang. Ce préjugé s'affoiblit cependant peu-à-peu; & on s'appliqua davantage à la culture des champs. Les grands usages du grain dans un pays où l'on en tire son aliment & sa boisson ordinaires, ne pouvoient manquer de produire cet effet. On voit dès le neuvième & dixième siècles des hommes libres, de riches propriétaires, des nobles diriger eux-mêmes les opérations du labourage. Et le christianisme ayant enfin triomphé du goût de la piraterie, & rendu à la terre une partie de ses habitans, acheva de les mettre dans la nécessité d'en tirer leur subsistance.*

Mais le préjugé ne se réconcilia pas de même avec les autres arts. On les regarda encore long-temps comme des occupations avilissantes qui ne convenoient qu'à des esclaves, & qui, après

avoir déshonoré ceux qui les professoient, imprimoient encore une tache à leur postérité. Les Gaulois, les Germains, les Scandinaves n'employoient ordinairement aux métiers, à toute sorte de travail du corps & de soin domestique, que des esclaves, des affranchis, des femmes, ou des vieillards assez lâches pour préférer ce genre de vie à la mort. Aussi ne connoissoient-ils guères les aises de la vie ni rien de ce qui contribue au plaisir & à l'ornement, à moins qu'ils ne l'eussent enlevé par des voies violentes dans leurs courses, ou gagné dans les services étrangers. Leurs femmes filotent elles-mêmes la laine dont une partie de leurs habits étoient faits; les pelleteries fournissoient le reste: les habits étoient justes au corps, courts & lestes comme ceux de tous les autres peuples Celtes, & non larges, longs & flottans comme ceux des Sarmates & des Orientaux. Il y avoit peut-être encore moins de luxe dans leur manière de se loger.

Du temps de *Tacite* les Germains n'avoient encore point bâti de villes, ni même de bourgs: *chacun*, dit cet auteur, *se loge suivant qu'il lui plaît, près d'une fontaine, d'un bois ou d'un*

champ, sans joindre sa maison à celle de son voisin, ou par ignorance de l'art de bâtir, ou dans la crainte des incendies. (1) Quand la religion eut permis d'élever des temples aux dieux, le concours de ceux qui venoient y offrir des sacrifices engagea peu-à-peu à bâtir à l'entour; & il s'y forma insensiblement des villes. Il en arriva autant aux environs des châteaux où les rois, les princes, ou seulement des seigneurs puissans faisoient leur résidence; & enfin les marchés où les payfans se rendoient de tous côtés pour échanger le peu de marchandises qui circuloient dans le commerce de ce temps-là, donnèrent naissance à un troisième ordre de villes qui conservent encore dans leur nom les traces de cette origine. (2) Les maisons dont ces bourgades étoient composées n'étoient pour la plupart que des chaumières soutenues par de lourdes poutres jointes avec des planches, & couvertes de gazon. La portion la plus pauvre du peuple n'étoit pas même si bien logée; de méchantes huttes, des fosses, des fentes de

(1) Tacit. German. c. 2.

(2) Ces noms sont ordinairement terminés par le mot de *Kæping* c'est-à-dire marché.

rochers lui servoient de retraite dans les rigueurs de l'hiver. C'étoit-là que couchés sur la dure & à demi couverts de quelques peaux attachées avec des épinés, ils passaient leurs jours dans une espèce d'engourdissement, (heureux, si l'on peut l'être par la seule privation des maux,) jusqu'à ce que réveillée par quelque cri de guerre, toute cette féroce jeunesse s'élançât de ses antres pour aller embraser les palais de Rome, & fouler aux pieds tant de beaux monumens du luxe, des arts, & de l'industrie. Mais je le répète, ce n'étoit qu'une petite partie du peuple qui vivoit dans cette ignorance absolue de tous les agrémens de la vie. Les grands se distinguèrent d'assez bonne heure par des édifices somptueux pour ce temps - là. On se piquoit surtout de leur donner une grande étendue, & de les orner de tours fort élevées. Les plus riches d'entre les seigneurs Norvégiens qui allèrent s'établir en Islande, y firent construire des maisons d'une grandeur extraordinaire. (1) *Arngrimus* assure que le palais d'*Ingolphe* avoit 135 pieds de longueur; il parle de quelques autres qui

(1) Voyez *Crymog.* p. 51.

ne cédoient guères à celui-là ; mais il y a bien apparence que ce n'étoit que des espèces d'enclos qui renfermoient les esclaves & le bétail. Les plus précieux ornemens de ces palais consistoient dans des espèces de lambris, où l'on représentoit en sculpture quelques exploits remarquables du maître de la maison ou de ses ancêtres. On en trouve encore aujourd'hui des morceaux en Islande qui ont été faits il y a près de huit cent ans, & qui servent de pièces justificatives à l'histoire du pays. Cette sculpture n'est point si grossière qu'on pourroit l'imaginer. Les montagnards en Norvège & en Suède sont encore aujourd'hui doués d'une adresse singulière pour tous les ouvrages des mains, & l'on en conserve dans des cabinets divers morceaux qui donnent lieu de s'étonner de ce que peut le talent sans le secours de l'art. (1) Ceux d'entre les Scandinaves qui se fixèrent dans des pays plus riches, adoptèrent bientôt le luxe de leurs nouveaux concitoyens, & voulurent se signaler comme eux par de somptueux édifices. Mais quoiqu'ils eussent devant les yeux

(1) Vid. Pontoppid. Hist. Nat. Norv. T. II. c. 103

tant de beaux monumens que le temps nous a enviés , la belle & noble simplicité des proportions antiques leur échappa ; ils les défigurèrent par l'affectation d'une parure excessive , d'où naquit ce goût d'architecture appelé *Gothique* de leur nom , goût dont le règne a été si universel & si long en Europe , & dont les ouvrages ne font admirer qu'une patience infatigable , & un immense travail.

Tout ce qu'on vient de lire peut faire juger de ce qu'étoit le commerce de l'ancienne Scandinavie. Il est vrai que le goût qu'avoient ses habitans pour la navigation devoit le favoriser ; mais on fait que la piraterie , ce malheureux métier que l'oïfiveté fait exercer , y réduit encore ceux qui ne l'exercent pas , en rendant leur industrie inutile. Il ne faut pas croire cependant que ces peuples n'aient fait aucune espèce de commerce : on croit même entrevoir dans ce que j'ai rapporté des expéditions maritimes des Norvégiens , qu'il entroit pour quelque chose dans ces entreprises ; & cette conjecture semble confirmée par une quantité de monnoies étrangères qu'on trouve encore çà & là dans le Nord , si pourtant cet argent n'est pas , pour
la

la plus grande partie , un reste du butin que les pirates faisoient dans leurs courses. Il est vraisemblable que pendant long-temps tout le commerce se fit avec ces monnoies étrangères dans les lieux où il y en avoit une certaine quantité, & ailleurs par voie d'échange. On ne trouve du moins aucune monnoie frappée dans les trois royaumes du Nord avant le dixième, ou tout au plus le neuvième siècle ; & il y a lieu de croire que ce fut *Canut* le grand qui fit venir des Anglois en Dannemarc pour frapper ces petites monnoies de cuivre que l'on montre encore aujourd'hui, & qui ont ordinairement l'empreinte d'une croix, d'un soleil ou d'une étoile, sans aucun caractère. L'argent ne laissoit pas d'être fort en usage sous les rois payens pour désigner toute sorte de valeur, mais il ne paroît pas qu'on l'employât alors autrement qu'au poids.

On sent aisément que les Scandinaves ont dû s'appliquer à l'étude des astres. Cette étude si nécessaire à des navigateurs de profession entroit toujours dans l'éducation des jeunes gens qui aspiraient à acquérir de la gloire. Aussi n'est-il pas rare d'entendre dans les anciennes chroniques de jeunes guerriers vanter aux

belles dont ils veulent gagner le cœur les diverses connoissances qu'ils possèdent, comme de jouer aux échecs, de courir sur la glace en patins, de nager, de faire des vers, de nommer toutes les étoiles par leurs noms. Ces noms qu'ils leur donnoient n'ont rien de commun avec ceux que les Grecs & les Romains ont imaginés; ils sont fondés sur d'autres convenances le plus souvent aussi bizarres. Ainsi la grande ourse étoit désignée par le nom du *grand Chien*, la petite étoit appelée le *chariot de Charles*, Orion la *quenouille de Frigga*, le Cygne la *Croix*, la Voie Lactée le *chemin de l'hiver*, &c. Du reste qu'ils n'aient fait servir la connoissance qu'ils avoient des astres qu'à se conduire sur mer sans chercher à y lire leurs destinées, comme presque tous les autres peuples du monde, c'est ce que je ne déciderai point. Leur curiosité ne s'étant pas portée vers l'avenir avec moins d'ardeur, ni par des moyens moins insensés, il ne faudroit pas leur faire un grand mérite d'avoir ignoré ou négligé l'astrologie. Ce que l'on peut avancer avec certitude c'est qu'ils ont été de tout temps fort attentifs à régler le cours du temps; soit que la religion en leur

prescrivant certains sacrifices périodiques leur rendit ce soin nécessaire, soit que ce fût un effet de cette aptitude naturelle que les peuples du Nord ont pour les sciences de calcul. Ils commençoient ordinairement l'année au solstice d'hiver, & la partageoient en deux demi-années, ou intervalles des deux solstices qui étoient subdivisées en quart-d'années, & en mois. Les noms de ces mois paroissent avoir beaucoup varié; ils étoient empruntés pour la plupart des occupations champêtres qu'ils amenoient avec eux, ou des cérémonies religieuses qu'on devoit y observer; & ils sont encore en usage chez le peuple en plusieurs endroits du Nord. Le mois étoit partagé en semaines composées de sept jours, usage qu'ont adopté presque toutes les nations que nous connoissons depuis l'extrémité de l'Asie jusqu'à celle de l'Europe; & le jour étoit divisé en douze parties qui avoient chacune leur nom: mais au lieu d'employer le mot de *jour*, ils se servoient toujours de celui de *nuit* lorsqu'ils comptoient le temps. *Tacite* remarque la même chose des Germains, & les Anglois ont encore conservé cette coutume dans quelques façons de parler. Les Celtes regardoient

la plus longue nuit de l'hiver comme celle qui avoit produit toutes les autres, & le jour lui-même; c'est pourquoi ils l'appeloient la *mère nuit*, & se persuadoient que c'étoit pendant une nuit semblable que le monde avoit été formé. C'est sans doute cette opinion qui avoit donné lieu à la manière de s'exprimer que je viens de rapporter.

La nécessité de soulager la mémoire fit inventer de bonne heure une espèce de *calendrier* qu'ils nommoient des *bâtons runiques*: c'étoit un court almanach tracé sur des espèces de tablettes ou sur des bâtons applanis. On en a qui paroissent d'une grande antiquité; mais je ne crois pas que personne en ait vu qui ne portassent avec eux la preuve que ceux qui les avoient faits étoient chrétiens. A la vérité cela ne prouve pas que les payens n'eussent déjà quelqu'instrument semblable que les premiers princes convertis à la foi auront accommodés aux usages des chrétiens. Les caractères *runiques* qu'on y trouve toujours, & quelques autres marques qui ont été en usage parmi les payens, semblent le prouver; mais cette question ne peut être décidée que quand nous aurons examiné si les Scandinaves connoissoient

l'usage des lettres avant que d'embrasser le christianisme. C'est ici une seconde question qui mérite d'être discutée plus soigneusement.

On ne peut voyager long-temps en Dannemarc, en Norvège, & en Suède, sans y trouver des rochers de diverses figures & grandeurs chargés de ces anciens caractères nommés *runiques*, qui paroissent au premier coup-d'œil extrêmement différens de tous ceux que nous connoissons. Le petit nombre de personnes qui se sont appliquées à les déchiffrer ont reconnu que ces monumens ne sont d'ordinaire que des épitaphes écrites dans une langue qui n'est guères moins oubliée que les caractères mêmes. Quelques-unes de ces épitaphes ont été certainement écrites dans les temps du paganisme; mais un plus grand nombre portant des traces évidentes de christianisme, plusieurs savans de réputation se sont persuadé que les premiers missionnaires envoyés chez les Germains & les Scandinaves avoient été en même temps leurs premiers maîtres dans l'art d'écrire. Ils ont appuyé ce sentiment sur diverses preuves qui méritent quelque attention.

Ils prétendent d'abord détruire tout ce que les savans du Nord ont dit de

la haute antiquité des caractères *runiques* par le témoignage de divers auteurs Grecs & Latins. (1) *Androtion* cité dans *Elie*n assure, que « les Thraces, ni les » autres barbares établis en Europe ne » font usage des lettres, & que ces » peuples regardent même comme une » chose honteuse de s'en servir; au lieu » que l'usage en est commun parmi les » barbares de l'Asie. » *Tacite* est encore plus formel là-dessus. *Les hommes & les femmes*, dit-il en parlant des Germains, *ignorent également le secret de l'écriture*. Presque tous les anciens qui nous ont parlé des Celtes affirment la même chose : ils disent qu'ils regardoient avec mépris toute autre occupation que celle des armes ; qu'apprendre à lire & à écrire étoit se dégrader à leurs yeux ; que leurs *Druides* ou leurs prêtres, soit par superstition, soit par intérêt, & apparemment par ces deux motifs réunis, proscrivoient de toutes leurs forces l'usage des lettres, & entretenoient les peuples dans l'aversion qu'ils avoient pour cet admirable secret, que ces druides prétendoient que leurs instructions devoient être secrètes, & réservées aux initiés, ce qui ne pou-

(1) *Ælian*. Var. Hist. L. VIII. c. 6.

voit se faire quand elles étoient confiées à un papier indiscret. Ils confirment toutes ces autorités par divers faits. Ainsi *Théodoric* roi d'Italie ne savoit pas signer les premières lettres de son nom, quoiqu'il eût passé sa jeunesse parmi les Romains. *Eginhard* raconte dans la vie de Charlemagne, que cet empereur d'ailleurs savant ne savoit pas écrire, & qu'il y avoit des peuples de Germanie sous sa domination dont les loix n'avoient pas encore été mises par écrit. Sous son fils *Louis le Débonnaire* les Saxons s'obstinant à ne vouloir pas lire, on fut obligé de leur mettre le vieux & le nouveau testament en vers qu'ils apprennent volontiers par cœur, & chantoient à leur manière. Enfin les savans dont nous rapportons ici le sentiment, croient résoudre à la fois la difficulté tirée de la forme particulière des *Runes*, & montrer que la connoissance de ces caractères n'a pas précédé celle du christianisme dans le Nord, en les réduisant aux lettres Romaines, dont ils ne diffèrent, disent-ils, qu'en ce que les peuples du Nord ayant d'abord gravé leurs lettres sur le bois & sur la pierre, ils trouvèrent qu'il étoit plus facile & plus commode de tracer toutes les let-

tres en lignes droites, & d'éviter tous les contours & les arrondissemens (1).

Ces raisons sont spécieuses ; mais sont-elles également solides ? Les anciens, il est vrai, s'accordent tous à refuser aux Celtes la connoissance ou du moins l'usage des lettres ; mais il ne s'agit ici que des Scandinaves & peut-être des peuples Germains les plus voisins de la Scandinavie. Ce sont les seuls chez lesquels on trouve des monumens runiques, & ce sont aussi ceux que les anciens connoissent le moins. Il est très-probable que *Tacite* n'a point dit ce qu'on lui fait dire dans le passage cité : ceux qui liront ce passage & qui connoîtront le génie de *Tacite*, ne douteront point que sa pensée n'ait été que chez les Germains ni les hommes ni les femmes n'employoient l'écriture à mener une intrigue (2). Ce que l'on rapporte des

(1) Le mot de *Rune* semble venir d'un mot de l'ancienne langue gothique qui signifie *couper*, *triller*. Celui de *Bogstäv*, ou de *Buchstab* dont on se sert aujourd'hui dans le Nord & en Allemagne pour désigner une lettre, a sans doute la même origine. *Bog* ou *Buch* est un hêtre, arbre dont on faisoit communément les tablettes sur lesquelles on écrivoit, & *Stäv* ou *Stab* un bâton, une barre, parce que la plupart des lettres étoient droites.

(2) C'est ainsi que les meilleurs traducteurs de

Druides regarde aussi principalement les Gaulois, & n'a plus la même force quand on en fait l'application aux peuples du Nord. Il pouvoit y avoir, & il y avoit sans doute parmi eux, beaucoup de guerriers & d'hommes illustres qui ne savoient pas écrire, sans qu'on en doive conclure que toute la nation fût enveloppée dans la même ignorance. Enfin pour ce qui regarde le dernier argument dont on se sert pour assurer aux premiers missionnaires envoyés dans le Nord l'honneur d'y avoir introduit les lettres, il ne me paroît pas d'une grande force. En effet les caractères runiques pourroient être les caractères des Romains, sans qu'on fût en droit d'en conclure que les Scandinaves eussent attendu jusques au moment où ils devinrent chrétiens pour emprunter d'eux ce secret. Les lettres runiques pourroient même avoir de grandes conformités avec les Romaines sans en avoir été imitées, & tenir ces traits de ressemblance d'une origine commune; mais ce qui est plus fort c'est que cette conformité n'est rien moins que prouvée, car que la nécessité

Tacite, & en particulier M. l'Abbé de la Bletterie, ont rendu ce passage.

d'écrire sur du bois ou des pierres ait obligé à ne tracer que des lignes droites, c'est une supposition qui laisse une si grande liberté à l'imagination de changer, d'ajouter & de supprimer ce que l'on veut, qu'il y a peu d'alphabets dans le monde qu'on ne pût aisément réduire aux caractères romains à l'aide d'une fiction si commode. Aussi le savant *Wormius* trouvoit-il que les lettres runiques pouvoient aussi - bien se rapporter aux caractères grecs & hébraïques qu'aux romains (1).

Nous n'avons jusqu'ici proposé que des doutes: voyons si nous ne pourrions point à présent établir quelques vérités. L'histoire Romaine nous apprend que sous le règne de l'empereur *Valens* (2) *Ulphilas* évêque des Goths établis dans la *Mésie* & dans la *Thrace*, traduisit la bible en langue gothique. Or nous savons d'ailleurs que les caractères dans lesquels cette version fut écrite étoient *runiques*, ou du moins en différoient très-peu. Divers auteurs ajoutent que ce fut *Ulphilas* qui les inventa; mais est-il

(1) Ol. Worm. Litterat. Runica passim.

(2) L'an 369 V. Socrat. Hist. Eccl. L. 4. & Sozomen. L. 6.

probable qu'un homme ait formé le projet de donner à toute une nation de nouveaux caractères, & cela sans aucune nécessité? Si les Goths de *Mésie* & de *Thrace* n'avoient eu avant lui aucune connoissance des lettres, n'eût-il pas été plus sensé de leur apprendre à lire les caractères grecs dont l'usage étoit si étendu? D'ailleurs *Ulphilas* n'écrivoit l'évangile ni sur du bois, ni sur des pierres, mais sur du parchemin; il n'étoit donc pas obligé de défigurer les caractères des autres nations en faveur des lignes droites, nécessité qui a, dit-on, donné naissance aux caractères *runiques*. A plus forte raison ce n'eût pas été des caractères romains, comme on prétend, mais des Grecs qu'il eût altérés, puisque *Ulphilas* étoit dans un pays où l'on parloit grec. Enfin il est aisé de démêler ce qui a donné lieu à la méprise des historiens qui font d'*Ulphilas* l'inventeur de ces caractères. Les Grecs n'en avoient vraisemblablement jamais ouï parler avant lui: celui qui fait connoître une nouveauté passe aisément pour en être l'auteur; & de plus quand on compare les alphabets *runiques* tirés des inscriptions parsemées sur les rochers du Nord avec l'alphabet d'*Ulphilas*, on s'apperçoit

aisément que cet évêque y a ajouté divers caractères inconnus aux anciens Scandinaves. Sans doute ce fut sa version de la bible qui l'obligea à faire ces additions. L'ancien alphabet n'étant composé que de seize lettres, (1) ne pouvoit rendre plusieurs sons étrangers à la langue gothique, qui devoient nécessairement se rencontrer dans son ouvrage. Ces nouvelles lettres ont pu faire aisément donner à *Ulphilas* le nom d'inventeur; c'est-là une de ces inexactitudes qui n'ont rien que d'ordinaire. Il n'en est pas moins probable qu'avant *Ulphilas*, les Goths encore plongés dans les plus épaisses ténèbres du paganisme avoient déjà quelque connoissance des lettres.

Que dirons-nous des inscriptions écrites en lettres runiques que des voyageurs assurent avoir vues dans les déserts de la Tartarie? (2) La Tartarie n'a jamais été chrétienne; c'est de ce pays ou des environs que sont sortis les essains qui ont peuplé la Scandinavie; les Scandinaves n'ont fait aucune expédition dans

(1) Verel. Runogr. Scandin. c. 7.

(2) Consultez le *Voyage dans le Nord & l'Orient de l'Europe & de l'Asie par Straklemborg.*

leur ancienne patrie depuis qu'ils ont embrassé la foi. Si donc le fait rapporté par les voyageurs est bien certain, il faudra en conclure que l'écriture *runique* est un art de l'Asie transporté en Europe avec les peuples qui sont venus s'y établir.

C'est aussi ce que confirment toutes les poésies & les chroniques anciennes que j'ai déjà citées tant de fois. Elles s'accordent à attribuer aux *Runes* une haute antiquité, & une origine toute payenne. C'est *Odin* lui-même, disent-elles, qui les a inventées, (1) c'est lui qui possédoit éminemment l'art d'écrire, soit pour les usages ordinaires, soit pour les opérations magiques. Plusieurs d'entre ces lettres portoient même les noms des dieux ses compagnons. Dans une ode très-ancienne citée par *Bartholin* (2) le poëte s'écrie en parlant des lettres runiques : *ce sont les dieux, c'est Odin le souverain des dieux qui les a tracées*. Comment les payens auroient-ils oublié sitôt que les lettres leur avoient été apportées par les ministres d'une religion étrangère, inconnue, haïe même, parce

(1) Edda Island. & Barthol. p. 649.

(2) Voyez Barthol. De causis cont. mort. p. 647.

qu'on les obligeoit souvent par des voies violentes d'en faire une profession extérieure ? Comment tous leurs poètes théologiens auroient-ils donné si fréquemment à leur *Odin* l'épithète d'*inventeur des Runes* ? Enfin ce qui me paroît d'une grande force, c'est qu'on voit souvent dans nos histoires des princes ou des héros payens faire usage de ces lettres, dans des temps où il n'est pas probable que le christianisme eût pénétré jusques dans le Nord. (1) Il y a dans la *Blekingie* province de Suède un chemin taillé dans le roc où l'on trouve divers caractères runiques qu'on dit avoir été tracés par le roi *Halard Hyldetand* à l'honneur de son père. *Saxon* (2) qui vivoit du temps de *Valdemar II* rapporte que ce prince avoit envoyé des gens pour les examiner, & que la tradition les attribuoit à ce roi *Harald*, qui, suivant *Torfæus*,

(1) *Venantius Fortunatus* poète latin qui écrivoit au commencement du sixième siècle, parle déjà des caractères runiques dans une de ses épigrammes adressées à *Flavius* L. 7. Epig. 18.

Barbara fraxineis pingatur Runa tabellis,

Quodque papyrus agit virgula plana valet.

C'est-à-dire, les barbares gravent leur *Runes* sur des tablettes de frêne qui leur servent de papier.

(2) Voyez *Sax. Grammat.* in præfat. & les notes de *Steph. Stephan.* sur cet endroit.

monta sur le trône au commencement du septième siècle. De même *Regner Lodbrog* se servit des lettres runiques , au rapport du même auteur , pour perpétuer le souvenir de ses exploits en Biarmie (1). Les exemples de ce genre se trouvent à chaque page dans les chroniques anciennes , & dans l'histoire de Norvège de *Torfaus*.

On peut donc conjecturer avec assez de vraisemblance que ce fut en effet *Odin* qui apporta avec lui les caractères runiques dans le Nord. La connoissance des lettres s'étoit déjà répandue long-temps avant lui chez presque tous les peuples de l'Asie , & la patrie de ce prince pouvoit n'être pas fort éloignée de plusieurs nations chez lesquelles cet art étoit depuis long-temps naturalisé & en particulier des colonies grecques qui étoient en grand nombre sur les côtes septentrionales de la mer Noire. Il est probable aussi que cet homme ambitieux s'en servit principalement pour s'attirer le respect des sauvages qui habitoient alors la Scandinavie. Les usages infinis & merveilleux de l'écriture leur persua-

(1) Province du Nord de la Russie. V. Sax. Grammat. lib. 9.

dèrent long-temps qu'il y avoit quelque chose de divin ou de magique dans cet art. Aussi le voyons-nous bien plus souvent employé dans la folle espérance d'opérer divers prodiges avec son secours, que dans la vue de suppléer à la mémoire, & de rendre la parole fixe & durable. Ce seroit ici le lieu de dire quelque chose de ces pratiques superstitieuses, si l'on n'avoit déjà assez rapporté d'exemples de la foiblesse de l'esprit humain, & des égaremens auxquels les nations ignorantes sont sujettes. Il suffira donc de remarquer qu'on distinguoit plusieurs espèces de *Runes*. (1) Il y en avoit de *nuisibles* nommées *Runes amères* qui servoient à donner aux autres différens maux; de *secourables* qui détournoient les malheurs; de *victorieuses*, qui procuroient la victoire à ceux qui les traçoient; de *médicinales* qu'on gravoit sur des feuilles d'arbres pour se guérir; d'autres servoient à chasser les mauvaises pensées de l'esprit, à éviter les naufrages, à soulager les femmes en travail, à préserver du poison, à détourner les effets du ressentiment de ses ennemis, à se

(1) Voyez Worm. Litterat. Runic. p. 33. & Barthol. de Caus. &c. p. 650.

rendre une femme favorable : ces dernières devoient être employées avec une extrême prudence. Un ignorant qui écrivoit une lettre pour un autre , ou qui se trompoit dans le moindre trait , exposoit sa maîtresse à quelque dangereuse maladie dont on ne pouvoit la guérir qu'en écrivant d'autres *runes* avec la plus grande exactitude. Toutes ces diverses espèces ne différoient entr'elles que par les cérémonies qu'on observoit en les écrivant , la matière sur laquelle on les traçoit , l'endroit où on les exposoit , la manière dont on arrangeoit les lignes , comme en forme de cercle , de serpent , de triangle , &c. C'étoit dans l'observation de toutes ces puérilités que consistoit cet art ténébreux & absurde qui faisoit respecter sous le nom de prêtres & de devineresses tant d'imbécilles & de scélérats , & qui semoit dans les cœurs tant de craintes , de haines , & de jalousies.

Cependant l'usage raisonnable des lettres devint peu-à-peu plus commun dans le Nord. On voit assez fréquemment dans les derniers siècles du paganisme des rois , des capitaines célèbres , ou en général des personnes qui avoient été élevées avec soin , s'en servir pour

écrire des lettres, des épitaphes & des inscriptions de divers genres. (1) Les plus anciennes de ces épitaphes sont ordinairement celles qui sont le mieux gravées. L'on en trouve rarement qui soient écrites de la droite à la gauche, (2) mais il n'est pas rare d'en voir qui le soient de haut en bas sur une même ligne, à la manière des Chinois & de plusieurs peuples des Indes; ou de haut en bas, & de-là tournant à gauche, & remontant jusqu'à la hauteur du point où commence la première ligne; ou de la gauche à la droite, & rebroussant ensuite de la droite à la gauche, manière qui a été aussi celle des premiers Grecs qui lui donnoient un nom tiré de sa ressemblance avec un sillon tracé par des bœufs. La plus grande partie des anciens monumens écrits en caractères runiques qui se sont conservés sont des inscriptions éparfes çà & là dans les campagnes, & gravées sur des rochers. On écrivoit cependant aussi sur du bois, sur des écorces de bouleau, & sur des peaux préparées. Quand on avoit quelque chose à faire savoir aux personnes

(1) Voyez Verel. *Runograph. Scand.* p. 21.

(2) Voyez Worm. *Litterat. Run. cap.* 25.

absentes, on leur envoyoit un messager avec un morceau d'écorce, ou un petit ais léger & poli sur lequel on écrivoit, ordinairement en peu de mots, ce qu'on vouloit qu'ils apprissent. On a encore quelques-unes de ces lettres, & même des lettres galantes écrites sur des écorces & des planches. Quant aux livres écrits en lettres runiques, les plus anciens que l'on ait ont été composés dans des temps où la religion chrétienne commençoit déjà à devenir dominante dans le Nord, comme il est aisé d'en juger par plusieurs indices, & surtout parce qu'on y trouve fréquemment des caractères romains mêlés aux runiques. Dans les dixième & onzième siècles ces derniers cédèrent de plus en plus la place aux autres. Peu-à-peu les missionnaires réussirent à proscrire les runes qui ne faisoient qu'entretenir le peuple dans les anciennes superstitions. Mais cette réforme ne fut pas prompte : plusieurs siècles après on a tracé encore bien des runes ; & l'on assure (1) que

(1) Voyez Dalin Sv. R. hist. T. I. p. 237. & Eric Benzel Collect. hist. Pat. cap. I. On a encore quantité de monnoies anciennes avec des légendes runiques & un manuscrit contenant les loix de Scanie, qu'on juge avoir 500 ans d'ancienneté & qui est écrit en entier en lettres runiques.

l'usage ne s'en est pas entièrement perdu parmi les montagnards d'une province de Suède.

Je me garderai bien d'entretenir mes lecteurs de toutes les disputes qui se sont élevées au sujet des anciennes langues du Nord. Il est vrai que ces disputes & les recherches qu'elles ont produites, quoique traitées autrefois avec beaucoup de gravité, étoient pourtant au fond des choses assez frivoles; mais ce n'est pas de ce genre de frivolité qui amuse & qui intéresse aujourd'hui. Remarquons seulement que de tout ce qui s'est dit là-dessus de part & d'autre il résulte peut-être que dans les temps les plus reculés les peuples de l'Europe parloient tous la même langue, si l'on excepte les *Sarmates* qui dès les plus anciens temps ont eu une langue à part, les *Grecs* qui empruntèrent de bonne heure beaucoup de termes des orientaux ou des Egyptiens, & les *Romains* qui adoptèrent en partie la langue des Grecs. Cette ancienne langue de l'Europe occidentale & septentrionale ne s'est conservée que dans les pays dont les Romains n'ont jamais été les maîtres, mais dans ceux-là même qu'ils ont occupés longtemps on en trouve encore divers ves-

tiges très - sensibles. L'espagnol & le françois sont encore pleins de mots qu'on retrouve dans le tudesque, les uns que les Romains n'ont pu faire oublier, les autres en plus grand nombre que les émigrations des peuples du Nord y ont reportés & remis en usage. Il est vrai que cette langue étant aussi étendue a été, pour ainsi dire, partagée en autant de dialectes que de peuples, & qu'elle a souffert bien des variations dans le même pays, sort inévitable de toutes les langues du monde : mais on ne laisse pas de reconnoître dans toutes ses branches encore subsistantes divers traits d'une commune origine. La langue tudesque ou gothique des quatrième & cinquième siècles a quelques rapports avec le bas Breton, ou le Gallois. On la parle encore aujourd'hui en Islande, & dans les montagnes de quelques provinces de Suède : le Danois, le Norvégien, le Suédois ne sont évidemment que la même langue, & ont la plus grande affinité avec l'Allemand, surtout avec celui qui se parle dans la Basse-Allemagne ; il semble seulement que les colonies étrangères qui s'établirent dans la Scandinavie & dans le Nord de l'Allemagne sous la conduite d'*Odin*, y aient porté une prononciation

plus douce , quelques mots nouveaux en petit nombre , & des terminaisons un peu différentes.

Après ce que l'on a vu du caractère & des mœurs des Scandinaves , on ne croit pas devoir se former une grande idée de leur langue. Les hommes n'imaginant des termes qu'à mesure qu'ils acquièrent des idées , il semble d'abord qu'elle a dû être pauvre & grossière ; & il ne faut pas douter en effet qu'elle n'eût été peu propre à exprimer un grand nombre d'idées abstraites ; mais le peuple qui la parloit , libre , indépendant , fier , comme il l'étoit , n'a pu manquer de donner à sa langue un caractère analogue au sien. Ce qui devoit contribuer encore à lui prêter de la force & de l'élévation , c'étoit ce goût si marqué & si général qu'ils avoient pour la poésie. Cette matière est assez intéressante pour mériter d'être traitée dans quelque détail.

Les hommes étant partout essentiellement les mêmes , partout ils ont dû imaginer de faire des vers long-temps avant que d'écrire en prose. Il nous semble aujourd'hui que ce soit un renversement de l'ordre naturel , mais c'est parce que nous ne nous mettons pas à la place d'une nation qui ignore l'art de l'écriture ,

ou que ses préjugés empêchent de s'en servir. L'attrait de l'harmonie frappa d'abord tout le monde , mais il ne put pas y avoir longtems de chant sans poésie. Quand on eut remarqué combien ces deux choses réunies gravoient aisément & profondément dans la mémoire ce qu'on vouloit retenir, elles acquirent encore un nouveau degré de mérite , surtout aux yeux de ceux qui aspiroient à une gloire durable. On fit servir les vers à conserver le souvenir des événemens mémorables & des grandes actions. Les loix civiles , les rites religieux , & les travaux de la campagne en firent aussi le sujet , parce qu'ils consistent dans une suite de détails qui peuvent aisément tomber dans l'oubli. C'est ainsi que la Grèce avoit eu déjà un Homère , un Hésiode , & tant d'autres poètes , plusieurs siècles avant que *Phérécide* écrivit en prose , (1) que chez les Gaulois & d'autres peuples Celtes il y avoit depuis les plus anciens tems un si grand nombre de poèmes sur toutes sortes de sujets , que la jeunesse dont on confioit l'éducation aux Druides

(1) Il vivoit 600 après la prise de Troie , & l'on avoit des poésies avant cette fameuse expédition.

employoit quelquefois vingt années à les apprendre. (1) Cet usage consacré par une haute antiquité , titre si respectable aux yeux du peuple , subsista encore bien des siècles après que la connoissance de l'art d'écrire leur eut offert une voie plus parfaite de conserver le dépôt des connoissances humaines. Les Scandinaves à leur imitation ne firent long-temps servir leurs lettres runiques qu'aux usages insensés dont on a parlé. Ils ne pensèrent pas même durant tant d'années à écrire ces vers dont leur mémoire devoit être chargée , & ils n'en ont vraisemblablement jamais écrit qu'une très - petite partie. L'idée de faire un livre ne pouvoit entrer dans la tête d'un soldat qui ne connoissoit aucun milieu entre les exercices violens , les fatigues de la guerre & de la chasse , ou la léthargie d'une stupide oisiveté. Entre tous les biens que la religion chrétienne fit à ces peuples , celui de rendre nécessaire la connoissance des lettres n'est peut-être pas indigne d'être compté. Il ne falloit pas un motif moins sacré pour les faire rougir du préjugé barbare & invétéré qui leur faisoit mépriser cet admirable secret. Les églises

(1) Cæsar comment. Lib. VI. 14.

& les monastères furent du moins autant d'azyles où il se conservoit , tandis que la férocité des mœurs de ces temps tendoit partout ailleurs à le replonger dans l'oubli. Les disputes des théologiens & des diverses sectes eurent encore ce bon effet , qu'elles firent rechercher beaucoup d'anciens livres , & composer plusieurs livres nouveaux. La religion celtique ne confiant le dépôt de ses dogmes qu'à la tradition & à la poésie , proscrivant en quelque sorte l'écriture par la défense de s'en servir pour les divulguer , ne pouvoit au contraire qu'étendre & qu'affermir l'empire de la barbarie.

Aussi long-temps que cette religion subsista dans le Nord , l'usage des lettres étant donc très-borné , ce n'est point un paradoxe de dire qu'on y avoit besoin de vers , & qu'un poète étoit un homme nécessaire à l'Etat. Et s'il falloit un génie particulier & peu commun pour le devenir , comme on va le voir , on comprend que les poètes devoient être des hommes très-considérables & très-estimés. Aussi tous les monumens historiques du Nord sont-ils remplis des honneurs que les peuples & les rois leur rendoient , & je ne crois pas que l'histoire de la poésie fasse mention d'aucun

pays, ni d'aucun âge plus glorieux pour elle. On voit dans toutes les chroniques, les rois de Danne marc, de Norvège & de Suède accompagnés d'un ou de plusieurs *Scaldes*; c'est le nom qu'on donnoit aux poètes. Ils étoient surtout chéris & honorés à la cour de ces princes qui se distinguoient par de grandes actions & par la passion de la gloire. *Harald aux beaux cheveux*, par exemple, leur donnoit dans les festins les premières places sur le banc destiné aux officiers de la cour. (2) Plusieurs princes leur confioient, soit à la guerre, soit en temps de paix, les commissions les plus importantes. On ne se mettoit point en marche pour une expédition considérable sans en mener quelques-uns avec soi. *Haquin* comte de Norvège avoit avec lui cinq poètes à cette fameuse journée dont j'ai parlé, où les guerriers de *Julin* furent battus, & l'histoire remarque qu'ils chantèrent chacun une ode pour enflammer le courage des soldats, avant qu'on en vînt aux mains. Mais ils jouissoient d'un autre avantage qui seroit plus envié des poètes de nos jours. Les poèmes qu'ils composoient à l'honneur

(1) Voyez Torf. Hist. Norvég. T. II. p. 21.

des héros & des rois leur valoient des présens magnifiques. On ne voit guères de *Scalde* chanter leurs vers à la cour des rois , sans en recevoir des anneaux d'or , des armes brillantes , & des habits d'un grand prix. Les égards qu'on avoit pour eux alloient souvent jusques à leur remettre la peine des crimes qu'ils avoient commis , à condition qu'ils demanderoient leur grâce en vers ; & nous avons encore l'ode par laquelle *Egill* célèbre poëte se racheta de la peine d'un meurtre. Enfin la poësie étoit si honorée que des grands seigneurs & des rois mêmes s'appliquoient très-sérieusement à cet art. *Rognvald* comte des Orcades passoit pour un poëte très-habile , & il se vante lui-même dans une chanson qui s'est conservée de savoir faire des vers sur toutes sortes de sujets. (1) Le roi *Regner* n'étoit pas moins bon poëte que grand guerrier & navigateur. On a long-temps retenu dans le Nord plusieurs de ses vers qui se trouvent insérés dans l'histoire de sa vie , & l'on fait qu'il ne la termina pas moins en poëte qu'en héros.

Ce n'étoit pas cependant sur la noblesse

(1) Voyez Worm. Litter. Runic. p. 125.

de leur extraction qu'étoit fondé le respect qu'on avoit pour la plupart des poëtes. Un peuple qui faisoit tant de choses pour acquérir de la gloire ne pouvoit manquer d'égards pour les talens qui la répandent & la perpétuent, de quelque lieu qu'ils fussent sortis. Un prince ou un guerrier illustre n'exposoit souvent sa vie avec tant d'intrépidité que pour être loué de son *Scalde*, témoin & juge de sa bravoure. On assure en effet que ces gens-là tout poëtes qu'ils étoient ne se permettoient jamais aucune espèce de flatterie, & qu'ils ne louoient les héros & les rois mêmes que sur des exploits bien constatés : aussi prenoit-on le parti de les mener toujours avec soi : c'est ce que fit le brave roi de Norvège *Olaüs Tryggueson*, qui les plaçant autour de lui dans un jour de bataille leur disoit avec fierté : *Vous ne raconterez point ce que vous aurez entendu, mais ce que vous aurez vu.* (1) Ces mêmes poëtes chantoient ensuite leurs vers dans les festins solennels & les grandes assemblées, au son de la flute ou du luth. (2) Mais le sujet de ces poésies n'étoit pas

(1) Voyez *Olafs Saga* ap. Verel. ad Herv. Sag. pag. 178.

(2) Stephan. in not. ad Saxon. p. 12.

toujours un seul événement, comme une victoire, une action généreuse ; c'étoit quelquefois une histoire généalogique de tous les rois du pays depuis les dieux jusqu'au prince régnant qui ne manquoit jamais d'en descendre. Ces poésies étoient, au rapport de *Tacite*, les seules annales des Germains. Ils en avoient un grand nombre, & elles n'étoient pas encore totalement oubliées au huitième siècle, puisqu'au rapport d'*Eginhart*, Charlemagne fit mettre par écrit, & apprit même, dît cet historien, *les cantiques barbares & très-anciens où l'on célébroit les actions & les guerres des anciens rois*. Des poésies du même genre firent aussi long-temps toute l'histoire des Scandinaves. Un poëte nommé *Thiodolf* avoit célébré dans ses vers les exploits de *Harald*, & de trente de ses prédécesseurs : un autre nommé *Eyvind* avoit fait un poëme historique qui remontoit jusqu'à *Odin*. Telles sont les sources où *Saxon* avoit puisé les détails dont il a rempli ses six ou sept premiers livres ; & il eût pu sans doute s'en servir avec utilité, s'il n'eût vécu dans un siècle totalement dépourvu de cette critique sévère qui fait épurer les faits de l'alliage des fictions.

Le besoin qu'on avoit des poètes, l'attrait naturel de cet art, & ceux que lui prêtoient encore les mœurs de ces temps multiplièrent beaucoup le nombre des *Scaldes*. Un ancien manuscrit Islandois nous a conservé une liste de tous ceux qui se sont distingués dans les trois royaumes du Nord, depuis *Regner Lodbrog* jusqu'à *Valdemar II.* (1) Il y en a deux cent trente, parmi lesquels on trouve plus d'une tête couronnée. Mais ce qui n'est pas moins remarquable, c'est qu'ils sont la plupart originaires d'Islande. On s'est déjà sans doute apperçu que cette isle nous a fourni presque tous les anciens monumens historiques qui nous restent des peuples du Nord. Il n'est pas trop aisé d'expliquer comment une nation isolée, peu nombreuse, pauvre & placée sous un ciel si rigoureux, a pu dans des siècles de ténèbres faire briller ce rayon de goût pour les lettres, & s'élever jusqu'à sentir le mérite des plaisirs & de la culture de l'esprit. Pendant qu'ils furent payens, les annalistes des Islandois passèrent constamment pour les plus habiles du Nord. Après avoir em-

(1) Voyez *Scalda-tal* in append. ad Lit. Run. Ol. Worm. p. 242.

brassé la foi , ils furent encore les premiers qui songèrent à débrouiller le cahos des anciennes histoires , qui compilèrent les poésies , donnèrent une forme régulière aux chroniques , & s'appliquèrent à sauver de l'oubli les traditions de la théologie payenne. Si nous étions mieux instruits de certaines particularités de l'état du Nord dans ces temps reculés , peut-être trouverions-nous la cause de ce phénomène , ou dans la pauvreté même des Islandois qui les obligeoit à chercher fortune dans les cours des princes voisins , ou dans les succès de leurs premiers poètes qui auront tout à la fois excité leur émulation , & prévenu les étrangers en leur faveur , ou dans la nature du gouvernement républicain dans lequel le talent de la parole & la réputation de l'esprit & des lumières sont le grand moyen de la considération & de la fortune.

Le style de ces anciennes poésies est très-recherché , très-figuré , très-éloigné du langage ordinaire , & par cela même on y trouve beaucoup de grandeur , d'enflure , de sublime & d'obscurité. Si c'est le caractère de la poésie de n'avoir rien de commun avec la prose , si le langage des dieux doit être tout différent de

celui des hommes , si tout doit y être rendu par des images , des figures , des hyperboles & des allégories , nos Scandinaves étoient sans doute poètes & de grands poètes : & cela n'auroit rien de surprenant. La grande poésie appartient plus aux peuples encore sauvages qu'à ceux qui sont civilisés & instruits. L'imagination des premiers est toujours frappée par les grands tableaux de la nature. Leurs passions ne sont point amorties par la contrainte de l'éducation & des loix. Ils sont obligés par la disette des idées & la stérilité de leurs langues d'emprunter de toute la nature des images propres à exprimer leurs pensées. Comment trouveroit-on dans leurs poésies ces termes abstraits , ces idées réfléchies qui mettent tant de froideur dans les nôtres ? Il s'en trouve à peine dans leur conversation la plus familière. Du moment où l'ame se repliant sur elle-même se détache des objets extérieurs , l'imagination perd son énergie , la passion son activité , l'esprit s'arme de sévérité , & demande plus d'idées , & moins de sentimens , la langue devient précise & timide , la poésie n'étant plus inspirée par la passion seule ne l'excite plus que foiblement. On se demande qu'est devenue cette puis-

fance magique que les anciens lui ont attribuée ? On a raison de convenir qu'elle est aujourd'hui détruite. La poésie de nos langues modernes n'est plus que du raisonnement rimé qui parle à l'esprit, & ne dit presque rien au cœur. Indifférente à la religion, à la politique, à la morale, elle n'est plus à présent qu'un jeu d'esprit, & si j'ose ainsi parler, un tour de force qui atteint son but quand il a obtenu la froide approbation des connoisseurs.

Ce qu'il y avoit dans les anciennes poésies du Nord de plus propre à remuer, à frapper les esprits, est cela même qui nous paroît aujourd'hui le plus inintelligible, le plus bizarre, & le plus outré. Notre façon de voir & de sentir est si différente ! Nous ne voulons que de la clarté & de la justesse. Ils ne demandoient que des choses fortes & frappantes que nous trouverions aujourd'hui hyperboliques & gigantesques. Ce qui contribue aussi beaucoup à rendre ces poésies obscures pour nous, c'est que le langage en est tout emprunté de la mythologie de ces temps, mythologie qui ne nous est pas familière comme celle des Grecs & des Romains. Au lieu des traits de la fable auxquels ceux-ci

faisoient allusion , un poëte du Nord empruntoit ses images de l'Edda ; ainsi il ne désignoit d'ordinaire le ciel qu'en le nommant *le crâne du géant Ymer* , par allusion à une fable qu'on a rapportée ci-dessus. L'arc - en - ciel étoit *le pont des dieux* ; l'or , *les larmes de Freya* ; la poésie , *le présent* , *le breuvage d'Odin*. La terre étoit indifféremment *l'épouse d'Odin* , *la chair d'Ymer* , *la fille de la nuit* , *le vaisseau qui flotte sur les âges* , *la baze des airs* ; les herbes & les plantes étoient *sa chevelure* , ou *sa toison* : un combat étoit appelé un *bain de sang* , *la grêle d'Odin* , *le choc des boucliers* ; la mer , *le champ des pirates* , & *la ceinture de la terre* ; la glace étoit *le plus grand des ponts* ; un vaisseau , *le cheval des flots* ; la langue , *l'épée des paroles* &c. Chaque dieu pouvoit être désigné d'une infinité de façons différentes. En un mot il falloit pour être poëte avoir fait une étude particulière de cette langue ; aussi avoit-on songé de bonne heure à en composer une espèce de dictionnaire à l'usage des Scaldes , & de leurs lecteurs. *Rognvald* ce comte des orcades dont j'ai parlé , avoit , dit-on , composé un ouvrage de cette espèce , qui , au rapport de *Wormius* , subsiste

encore, & porte le nom de *clef poétique*. (1) Il y en a un autre qui se trouve à la fin de l'*Edda* des Islandois, & qui est intitulé *Scalda*, c'est-à-dire poétique. C'est un recueil d'épithètes & de synonymes tirés des poètes les plus célèbres, & assez semblable à ceux qu'on met entre les mains des jeunes gens qui s'appliquent à la poésie latine.

Cependant il paroît qu'on faisoit quelquefois des vers dans un style moins recherché, & plus conforme au langage ordinaire. Mais c'étoit seulement lorsque dans une conversation un *Scalde* pour montrer son talent, ou pour faire plus d'honneur à ceux à qui il adressoit la parole, lui répondoit par *impromptus*. Cette singulière manière de s'exprimer étoit assez commune, & prouve combien ces peuples faisoient de cas de la poésie. Les chroniques nous ont conservé un grand nombre de ces conversations en vers; il y a même lieu de croire que ces vers qui pouvoient se chanter, & qui se conservoient aisément dans la mémoire, ont souvent été le texte dont la chronique entière n'est qu'un commentaire composé long-temps après. En

(1) Litter. Runic. p. 195. in append.

effet il n'y a nulle apparence que ces vers soient l'ouvrage des auteurs mêmes de ces histoires : ils n'en mettent jamais que dans la bouche des *Scaldes* de profession ; ils semblent les citer comme leurs autorités & leurs garants , & nous savons d'ailleurs que c'étoit une chose ordinaire aux *Scaldes* habiles d'insérer dans le milieu du discours des vers composés sur-le-champ. Il y a eu dans le Nord , comme aujourd'hui en Italie & ailleurs , plusieurs *improvisateurs* célèbres. Ainsi l'on remarque d'un poëte nommé *Sivard* , (1) que quand il parloit en prose , il sembloit avoir la langue embarrassée , & s'énoncer avec peine ; mais qu'il s'exprimoit en vers avec la plus grande facilité , & sans hésiter un moment. Les historiens disent souvent d'une manière très-positive que ces vers étoient faits & prononcés sur-le-champ. C'est ce qui est remarqué plusieurs fois , par exemple , dans la vie du poëte *Egill* qui obtint sa grâce d'un roi de Norvège , en lui chantant une ode qui se trouve encore , & porte le nom de *Rançon d'Egill* (2).

(1) Voyez M. Olav. in Epist. apud Worm. Lit. Runic.

(2) Voyez Torf. H. N. T. II. pag. 188. & seqq.

La même louange est souvent donnée à un autre *Scalde* plus ancien appelé *Eyvind*, & surnommé *la croix des poètes*, à cause de ses talens supérieurs. Toutes les chroniques parlent de son extrême facilité à faire des vers, comme d'une chose connue de tout le Nord.

On ne doit pas en inférer cependant que ces poètes ne se soient assujettis à aucune règle, ou qu'ils n'en aient connu que de peu gênantes. Il est vrai que, si l'on en croit *Wormius*, ils ignoroient une de celles dont le joug a toujours paru le plus pesant aux poètes modernes, l'assujettissement à la rime. (1) Mais peut-être ce savant homme auroit-il dû se contenter de dire que les anciens poètes du Nord n'employoient pas toujours la rime dans leurs poésies. Il cite en effet dans ce même (2) traité des vers anciens qui sont rimés & même rimés très - richement. On trouve aussi deux petites chansons rimées qui semblent avoir été faites avant le dixième siècle (3). Il y en a probablement un bien

(1) Litt. Run. p. 177.

(2) p. 105.

(3) Voyez Olaf Tryggvass. Saga. ap. Barthol. antiq. Dan. p. 81. id. p. 482.

plus grand nombre du même âge qui sont perdues, ou cachées dans des manuscrits que je ne connois point. Depuis ce temps les poètes ont de jour en jour employé plus fréquemment la rime dans leurs vers. On trouve dans le recueil des monumens publié par M. *Bjorner* un poème assez long qui, suivant la conjecture de l'éditeur, doit être du douzième ou treizième siècle ; non-seulement ce poème est rimé d'un bout à l'autre avec la plus grande exactitude, mais les vers semblent même se rapprocher beaucoup par la mesure de ceux que nous appelons *héroïques*, ou *alexandrins*. Quelques personnes ont avancé que l'usage de la rime étoit extrêmement ancien chez les peuples Celtes ; c'est ce dont il est difficile de donner des preuves bien solides : cependant la chose devient assez vraisemblable quand on considère que les Scandinaves la connoissent depuis long-temps, & qu'il n'y a nulle espèce de cadence plus simple ni plus facile à saisir.

Il n'est pas aisé de savoir en quoi consistoit le mécanisme & l'harmonie des anciens vers non rimés. Les savans qui ont fait une étude particulière de la langue dans laquelle ces vers sont

écrits, croient remarquer dans quelques-uns la mesure des vers Saphiques dont plusieurs poètes Lyriques Grecs, & *Horace* ont fait un grand usage. (1) Dans d'autres il semble que le poète se soit fait une loi de commencer les deux premiers vers de chaque strophe par les mêmes lettres, & de ne faire des vers que de six syllabes. Ailleurs on croit appercevoir que les lettres initiales des vers se répondent de diverses manières, soit dans la même strophe, soit dans des strophes différentes. Les plus habiles assurent que les poètes inventoient sans cesse de nouveaux genres, & ils en comptent au moins cent trente-six. (2) Il faut laisser à la patience qui les a comptés le soin d'expliquer en quoi chacun consistoit.

Ce goût pour les choses compliquées & difficiles s'étendoit aux allégories & aux énigmes de tout genre. On voit souvent dans les anciennes chroniques des princes ou des guerriers illustres se proposer des énigmes, & statuer une peine pour celui qui ne pourroit les expliquer. Le roi *Regner* dans sa pre-

(1) Dalin. Svea. R. hist. Liv. 8.

(2) Worm. app. Litt. Run. p. 165. rec. edit.

mière entrevue avec cette belle bergère dont j'ai parlé lui proposa des énigmes pour savoir si son esprit répondoit à sa beauté. Un autre roi nommé *Eric* se rendit célèbre pour avoir su résoudre sur-le-champ trente énigmes qu'*Odin* lui-même étoit venu lui proposer, à ce qu'on prétendoit, sous la forme d'un nommé *Gest* qui passoit pour être fort versé dans cet art. Ces énigmes se trouvent encore dans un ancien roman Islandois, (1) & à la réserve de quelques-unes qui sont assez ingénieuses, elles sont ou inintelligibles, ou fondées sur de pures équivoques de mots. Les poëtes ne s'étoient pas bornés à ce seul genre. Dès les plus anciens temps il est fait aussi mention de logogryphes, & d'autres jeux d'esprit plus frivoles encore, & pour lesquels nous n'avons heureusement pas même des noms. Quelques-uns ont dû coûter beaucoup de travail, & tous supposent dans leurs inventeurs une subtilité & une patience qu'on n'attendroit pas d'un peuple de soldats.

A l'égard des anciennes poésies, ce qu'il importe le plus d'en connoître,

(1) Voyez *Hervarar saga*. c. 15.

c'est le ton, les mœurs, & le goût qui y régneront : quelques-unes offrent en effet une image fidelle & naïve de la façon de penser de ces anciens temps ; mais elles sont souvent difficiles à entendre, & plus encore à traduire. Cependant pour satisfaire la curiosité des lecteurs qui aiment à puiser dans ses véritables sources la connoissance des mœurs & de l'esprit d'un peuple, j'ai essayé de rendre en françois les morceaux de l'ancienne littérature du Nord qui m'ont paru les plus propres à ce dessein. Ces traductions avec les notes nécessaires pour les entendre serviront de suite & de preuves à cette introduction.

Il ne me reste plus qu'un mot à dire pour la terminer. Quand la vérité des faits est solidement établie, on peut sans inconvénient proposer des conjectures sur les causes. J'ai représenté les anciens habitans du Nord d'après des faits de ce genre. Je n'ai fait que rapprocher & laisser parler ces faits : mais de la connoissance des mœurs de ces peuples ne pourrions-nous point remonter à présent aux causes générales de leur caractère ? Il ne semble pas impossible de reconnoître ici & de suivre la marche de la nature. Une grande abondance de sang

& d'humeurs, des fibres fortes & peu mobiles, une vigueur inépuisable constituoient le tempérament des Scandinaves & des Germains, comme celui de tous les peuples sauvages qui vivent sous un semblable climat. (1) De - là cette violence, cette impétuosité de leurs passions, quand elles étoient enfin allumées, & dans les temps de calme ce caractère sérieux, phlegmatique, indolent. Les exercices de la guerre & de la chasse qui ne sont que des fatigues pour des hommes foibles n'étoient pour eux que des plaisirs, des moyens de sortir de l'engourdissement, & de se donner un mouvement agréable & même nécessaire. Leur goût pour ce genre de vie, effet du tempérament, fortifioit à son tour la cause qui l'avoit produit. Ainsi robustes par le don de la nature,

(1) *Sub septentrionibus nutriuntur gentes immanibus corporibus, candidis coloribus, sanguine multo, quoniam ab humoris plenitate, cœlique refrigerationibus sunt conformati..... Sanguinis abundantia ferro resistunt sine timore... Qui refrigeratis nascuntur regionibus ad armorum vehementiam paratiores sunt, magnisque viribus ruunt sine timore, sed tarditate animi refrigerantur. Vitruv. L. VI.* Les témoignages des anciens ne nous manquent point sur ce sujet. Ce que *Vitruve* dit ici n'est que l'expression de l'opinion générale.

endurcis par l'éducation, le sentiment qu'ils avoient de leur courage & de leurs forces devoit dominer dans leur caractère. Un homme qui pense n'avoir rien à redouter ne peut souffrir aucune espèce de contrainte; il ne sauroit se soumettre à une autorité arbitraire qu'il ne voit fondée que sur un pouvoir qu'il peut braver impunément. Comme il ne se croit obligé de ménager personne, il n'est ni dissimulé, ni artificieux, ni menteur. Ces défauts procédant de la crainte, il les regarde même comme les plus honteux de tous. Il est toujours prêt à repousser la force par la force; il n'est donc ni soupçonneux, ni défiant; il n'attaque qu'ouvertement, ennemi déclaré de son ennemi, confiant & vrai avec les autres, généreux, magnanime même quelquefois, parce qu'il place son intérêt le plus cher dans l'idée qu'il prend & qu'il donne de son courage. Il ne s'affujettit pas volontiers non plus aux occupations qui exigent plus d'assiduité que d'action, plus d'application d'esprit que de mouvement du corps, parce qu'un exercice modéré ne suffit pas pour donner à son sang & à ses fibres le degré d'agitation qui le met à son aise. De-là ce dégoût pour les arts;

& comme les passions cherchent toujours à se justifier , de-là ce préjugé qui y attache du mépris. La guerre devient donc alors la seule profession qu'il puisse exercer avec plaisir. Les fréquentes & extrêmes vicissitudes de ce métier , ses fatigues , ses dangers sont les seules choses qui puissent lui donner les secousses violentes & continuelles dont il a besoin. Si l'on suppose après cela une société entière composée d'hommes pareils , quelle émulation de courage ne doit pas y naître ? Le désir de se distinguer si naturel aux hommes de toutes les nations , n'ayant que ce seul objet chez celle-ci , avec quelle ardeur ne le poursuivra-t-elle pas ? Devenue ainsi dominante & universelle la passion des armes donnera bientôt son caractère à la religion , dictera les loix , formera enfin les préjugés & les opinions qui décident de tout parmi les hommes.

Mais , dira-t-on , si le climat fut le principe des mœurs & du caractère des anciens peuples du Nord , la cause restant toujours la même , pourquoi l'effet a - t - il changé ? Cette difficulté n'est que spécieuse : je l'ai déjà remarqué , une nation ne cède aveuglément à l'empire du climat que dans les temps de

son enfance, pendant qu'ignorante & sauvage elle n'obéit qu'à l'instinct, & ne connoît qu'une façon de vivre, de voir & de penser. Quand enfin des siècles d'expérience & de réflexions ont développé sa raison, quand elle a des législateurs qui par les seules forces de leur esprit, ou par l'emprunt des lumières étrangères se sont élevés jusqu'à sentir la nécessité d'un changement, alors des principes d'un ordre nouveau viennent partager l'empire des causes physiques, le combattre & quelquefois en triompher. Tel fut pour le Nord le moment où le christianisme y fut annoncé, moment qui même à ne le considérer qu'en philosophe doit être regardé comme l'aurore des jours heureux qui devoient y luire dans la suite. En effet cette religion tendant à corriger l'abus d'une liberté effrenée, à proscrire les dissensions sanginaires des particuliers, le brigandage & la piraterie, adoucissant la férocité des mœurs, exigeant une certaine connoissance des lettres & de l'histoire, rétablissant dans ses droits une partie de l'humanité qui gémissoit sous un dur esclavage, faisant naître le goût d'une vie plus paisible, & l'idée d'un bonheur moins dépendant des sens, forma, pour

ainfi dire , le germe du nouvel esprit qui s'est développé dans les âges fuivans , & auquel les fciences & les arts qui ne tardèrent pas à le fuivre donnèrent encore plus d'efficace & d'activité.

Fin du Tome premier.

T A B L E

D E S C H A P I T R E S

Contenus dans ce volume.

- CHAPITRE I. *Description des États qui composent la Monarchie Danoise.* page 1.
- II. *Des habitans du Dannemarc, & en particulier des Cimbres.* 17
- III. *Des fondemens de l'ancienne histoire de Dannemarc, & des divers sentimens sur ce sujet.* 36
- IV. *d'Odin, de son arrivée dans le Nord, des conquêtes & des changemens qu'il y fit.* 51
- V. *Idée générale de l'ancienne Religion des peuples du Nord.* 64
- VI. *De la religion des peuples du Nord, & en particulier des Scandinaves depuis Odin.* 71
- VII. *Suite de la religion des peuples du Nord, & en particulier de leur culte.* 102
- VIII. *Du gouvernement des anciens peuples du Nord.* 134
- IX. *De la passion des anciens Scandinaves pour les armes; de leur valeur, de la*

manière dont ils faisoient la guerre.

Digression sur leur population. pag. 164

CHAPITRE X. *Des expéditions maritimes
des anciens Danois. 207*

XI. *Suite des expéditions maritimes des
anciens Danois & Norvégiens. Décou-
verte de l'Islande, de la Groenlande, &
d'un pays inconnu nommé Vinlande. 228*

XII. *Des mœurs & des usages des anciens
peuples de Nord. 267*

XIII. *Suite des usages, des sciences & des
arts des Scandinaves. 306*

Fin de la Table du Tome premier.



